L’EMPIRE DU DRAGON

L'EMPIRE DU DRAGON

SOUVENIRS D'ASIE

PAR

LE DOCTEUR KARL MAY

LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET
J. BRIGUET, ÉDITEUR
PARIS — 83, RUE DE RENNES | LYON — 3, AVENUE DE L'ARCHEVÊCHÉ

1900

L’EMPIRE DU DRAGON

DANS UN KOUANG-TI-MIAO[1].

Singulier pays que la Chine, regardez-la sur la carte ! C’est un dragon énorme, dont la queue dentelée se prolonge jusque dans la mer. L’une de ses ailes frémit sous le souffle glacé de la Sibérie, l’autre se réchauffe à celui des jungles indiennes et semble agitée par de terribles typhons. Le dragon chinois plane sur des fleuves impétueux, des lacs immenses, des montagnes d’une hauteur unique au monde, il étend son envergure à l’ouest, pour en couvrir les sommets. Ses narines respirent les atroces vyonga[2] du Gobi, il plonge sa langue dans les eaux du Manasarovar[3]. Me serait-il donné, à moi, barbare, de visiter l’empire du dragon sacré à l’œil de basilic, au dard perfide, à la langue trompeuse ? Je me le demandais, non sans une certaine émotion, et je m’écriais, empruntant les métaphores chinoises.

O toi, le plus grand peuple de la terre, toi qui aimes à t’appeler Tchong-hoas, *la fleur du milieu*, souffriras-tu qu’un vermisseau de mon espèce, se pose sur tes pétales embaumés pour chercher le secret de tes parfums ?

Saint et tout-puissant Tien-tsé, *Fils du Ciel*, aux pieds duquel plus de quatre cents millions de sujets se prosternent dans la poussière, permettras-tu à un profane Européen de fouler, avec son talon impur, l’impérial tapis de ton domaine ?

Avec mon brave ami, le capitaine Frick Turnestick[4], propriétaire du *Wind*, excellent navire américain, nous avions été à Samoa, d’où, saluant une dernière fois Potomba et la belle Mata-Ori, nous avions repris notre route pour nous rendre aux îles Mariannes. De là, nous fîmes voile vers les îles Bonin, que Turnerstick était tout aussi curieux que moi, de visiter.

Connaissez-vous, cher lecteur, les îles Bonin, autrement que sur la carte ? Situées dans le vaste océan Pacifique, sur la route de la Chine à la Californie, l’avenir semble leur promettre une prospérité croissante.

Placées ainsi, sur la route du commerce, leur population et leurs richesses augmentent probablement de jour en jour, mais la fée des eaux qui, souriante et gracieuse, s’endormait naguère dans leurs tranquilles solitudes, s’envolera bientôt avec toute sa poésie, au contact d’une civilisation bruyante et insatiable.

Les îles Bonin sont un point d’attraction pour les marins du Nord. Isolés pendant de longs mois entre la mer et le ciel, ils rêvent la verdure et le repos en terre ferme. Lorsqu’on a parcouru l’immense Océan, dont les vagues se balancent entre l’Asie et l’Amérique, lorsqu’on a éprouvé les fatigues, les dangers, les privations d’un tel voyage, lorsqu’on est resté des jours et des jours sans fin, au milieu de ces flots sans limites, on sait avec quel ardent désir, avec

1 Temple du Dieu de la guerre.
2 Tempêtes de neige du Chamo ou Gobi.
3 Le lac le plus élevé qu’on connaisse, il se trouve à 16,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.
4 Note winnetou.fr : l'orthographe exacte de « Frick Turnestick » est « Frick Turner**r**stick ».

quelle avide passion, l'œil cherche un peu de verdure. On comprend combien le corps lassé par une oscillation perpétuelle, a besoin de s'étendre sur un lit immobile.

Oui, l'immense joie avec laquelle l'explorateur russe Lutke[5] salua l'archipel Bonin, se conçoit mieux qu'elle ne s'exprime. Ce fut le 1er mai 1828 que Lutke aperçut cette terre, objet principal de son expédition et dont les autorités de son pays lui demandaient la description topographique. Il vit, d'abord, quatre masses d'énormes roches s'élevant des groupes principaux de ces îles, si voisines l'une de l'autre que, de loin, on ne les distingue pas entre elles. Il aborda sur le rivage le plus proche et reconnut que ces îles, à l'exception des roches nues des côtes, étaient admirablement boisées. En poursuivant son exploration, Lutke remarqua avec surprise, une colonne de fumée qui s'élevait aux pieds d'une haute montagne, au milieu de la verdure. Le capitaine russe savait ces îles inhabitées, il supposa la présence de quelques naufragés et finit par apercevoir, au moyen de sa lunette marine, dans la direction de la fumée, un petit pavillon britannique arboré aux branches d'un arbre. Il détacha aussitôt un canot, afin de secourir ces malheureux.

Le plus charmant paysage se déploya aux yeux des marins envoyés pour cette expédition. Des rochers dentelés, bizarrement sculptés, formant des arches, des tours, des édifices fantastiques, s'avançaient dans la mer tandis que leur croupe, couverte d'une brillante verdure, lançait vers le ciel, les fûts gigantesques de ses palmiers. Les Russes, en cherchant à aborder à l'endroit d'où partait la fumée, rencontrèrent une sorte de tunnel, creusé par la nature, formant l'entrée d'une baie étroite dont les murs de basalte revêtaient, à la base et sur les avancements, des nuances jaune gris et brun noir étonnamment vives, contrastant avec les mousses d'un vert tendre, les gazons fleuris, les lianes gracieuses, qui croissaient aux sommets. Plus loin, aux flancs d'une roche affectant la forme d'une énorme boule composée par le singulier assemblage de plusieurs masses granitiques, le canal se frayait une voie tortueuse vers le nord, voie terminée par un petit golfe aux rives sablonneuses, qu'encadrait une épaisse forêt.

Sur le rivage se tenaient deux hommes portant le costume de matelots anglais, mais sans chaussures. A l'approche de la chaloupe, ils étaient descendus de la montagne et avaient indiqué par signes, l'endroit où il fallait débarquer.

Les hommes envoyés par Lutke furent extrêmement surpris en entendant le plus âgé des deux matelots leur adresser la parole en allemand. Cet inconnu avait un aspect étrange, son épaisse et inculte barbe blonde lui donnait même, quelque chose de farouche. Il reçut les nouveaux venus, non avec les témoignages de joie, d'un malheureux qui voit arriver la délivrance, mais de l'air d'un homme assez désagréablement dérangé.

Le bizarre personnage avait servi pendant trente ans dans la marine britannique. Véritable enfant perdu, aventurier intrépide, il n'aimait rien tant que la vie sauvage. Son compagnon, beaucoup plus jeune et norvégien de naissance, appartenait, comme lui, à l'équipage d'un baleinier anglais, qui, deux ans auparavant, avait essuyé, dans ces parages, une terrible tempête. Chassé au fond de la baie, brisé par les récifs, le vaisseau périt et l'équipage se réfugia sur l'île, où un autre baleinier vint le recueillir. Mais Wittrin et Peterson, les deux matelots en question, ayant pris goût au *robinsonnage* dans cette île charmante, obtinrent la permission d'y demeurer jusqu'au passage d'un second navire.

C'est ce que Wittrin raconta aux Russes, et, flatté de l'attention qu'on lui prêtait, il se rasséréna un peu, puis voulut conduire les marins « chez lui », pour les traiter en hôtes.

Sous des arbres magnifiques, dont les épaisses couronnes formaient un dôme gigantesque, entre leurs tiges énormes, pareilles à de superbes colonnes, s'élevait la maisonnette des deux robinsons, construite, non sans art, avec les débris du *William* ; elle était très confortable et très bien tenue. Les deux matelots avaient creusé un puits, non loin de leur cabane ; des briques obtenues avec de la terre trouvée dans le voisinage constituaient une

5 Note winnetou.fr : Le comte Friedrich Benjamin von Lütke, est un navigateur, géographe et explorateur allemand de la Baltique, sujet de l'Empire russe (1797 — 1882).

margelle vraiment élégante.

Les provisions que les marins russes apportaient, parurent superflues, car les naufragés ne manquaient pas de vivres. On improvisa instantanément le plus délicieux festin. Un troupeau de porcs à demi sauvages, paissait devant la maisonnette ; on tua le sujet le plus gras, on fit aussi un grand carnage dans la volière, où des centaines de pigeons avaient été rassemblés. D'excellents légumes, des pommes de terre farineuses, s'ajoutèrent aux pièces principales. De plus, on servit des melons d'eau, cueillis dans les jardins, une soupe au sureau, une omelette d'œufs de tortues, diverses sortes d'excellents poissons ; pour dessert, des figues fraîches, des mûres parfumées, etc.

On termina le repas avec un thé des plus aromatiques, fourni par des feuilles de sassairage (*Laurus sassafras*) que tout le monde trouva très bon.

La vaisselle et les couverts n'étant pas en nombre suffisant, nos ermites taillèrent, à la hâte, des cuillers et des fourchettes et il ne leur fut pas mal aisé de se procurer des coquilles pour remplacer les assiettes ; de grandes feuilles de palmier servirent de plats. Les nouveaux arrivants ne se lassaient point d'admirer tant de ressources si ingénieusement employées ; la nécessité avait développé l'esprit inventif des deux matelots qui, dans leur isolement, se tenaient presque à la hauteur de la civilisation. Leur demeure présentait un aspect de commodité, d'ordre, de bien-être, auquel on ne se serait guère attendu dans cette île déserte. Des ustensiles proprement rangés, provenant du *William*, une natte tissée avec délicatesse, séparant la pièce en deux, quelques inutilités élégantes, des livres sur les rayons d'une petite bibliothèque, annonçaient qu'on entrait chez des gens de goût. L'éclairage ne manquait pas non plus ; le baleinier naufragé avait fourni du suif en abondance.

Une partie de la nuit se passa sous les grands arbres devant la porte, les Russes jouissaient délicieusement de la douceur du climat. La lune, en son plein, éclairait un paysage enchanteur, et les hôtes racontaient merveilles de la fertilité de l'île. Quand on eut longuement causé, on se leva pour descendre sur la plage et ramasser des œufs de tortues. On se trouvait au moment de l'année où ces animaux poussés par l'instinct se réunissent tous sur le rivage pour y pondre puis cacher leurs œufs dans le sable. Une incroyable quantité de tortues guettaient l'éclosion des œufs pour aider au développement des petits et regagner la mer avec eux, vers l'automne.

La grandeur des trous creusés dans le sable pour y déposer les œufs est surprenante. Après la ponte, les tortues recouvrent le nid d'une forte épaisseur de sable, ayant soin de remettre la surface à niveau. Malgré les précautions des pondeuses, leur progéniture n'est cependant pas à l'abri de l'avidité des corbeaux ni des porcs.

Chose singulière, ce dernier quadrupède n'existait point dans l'île avant l'arrivée du *William*, il y fut importé par les naufragés qui en trouvèrent un couple vivant dans le vaisseau ; il se multiplia rapidement et, devenu à demi-sauvage, se jeta d'instinct sur la proie, menaçant de dépeupler l'île des tortues, tant il donnait une chasse active aux couvées du soleil.

Pour en revenir aux tortues, observons combien ces énormes reptiles sont dépourvus de moyens de défense. Leur corps couvert de la carapace, mesure cinq pieds au moins ; cette masse n'est point armée. Sur la terre, elle se meut avec une telle lenteur que l'ennemi l'atteint toujours ; dans l'eau, ses mouvements, plus agiles, lui permettent la fuite, c'est sa seule ressource. Deux hommes doivent réunir leurs forces quand il s'agit de renverser sur le dos un de ces monstrueux animaux. Cette situation le rend incapable de bouger, on l'assomme avec la plus grande facilité, en le frappant sur la gorge. Les tortues agitent les pieds de devant, mais ces pieds, simples rames courtes et mollasses, restent impuissants contre l'agresseur. Quant à sa forte mâchoire, à ses dents solides, la malheureuse bête ne sait pas en faire usage.

Nos Robinsons nommaient leur baie Port Lloyd. Lutke respecta ce nom ; il s'arrêta dans l'archipel pendant qu'on faisait quelques réparations à son vaisseau et fut charmé de ce qu'il vit, en parcourant les côtes, l'intérieur, les bois et les plaines.

Le climat de ces îles paraissait excellent, les deux naufragés assurèrent que pendant la froide saison même, ils marchaient nu-pieds. La chaleur se tempérait par les brises maritimes, ainsi la nature avait tout réuni pour faire de cet archipel un délicieux séjour. Oui, mais toute médaille a son revers ; des tremblements de terre épouvantables, des tempêtes d'une violence inouïe, désolaient souvent ces parages enchanteurs.

Les tourmentes, se développant avec une fureur sans égale, entre la mer de la Chine et la mer du Japon, poussent leurs flots puissants contre les îles Bonin. Dans l'intérieur même de la baie, les eaux se soulèvent avec une telle violence qu'elles n'offrent plus alors, qu'une masse écumante. Souvent des commotions terribles ébranlent la terre jusqu'aux fondements, et les vagues, pour ajouter aux désastres, couvrent tout le rivage, remplissent même les vallées voisines.

Wittrin et Peterson quittèrent leur retraite pour se faire rapatrier par le navire russe. Bonin resta quelque temps abandonné au seul empire des porcs, devenus tout à fait sauvages, et des grands ours-volants. Enfin, deux hommes résolus, Richard Millicham du Devonshire en Angleterre, et Matro Mogaro de Raguse, fondèrent une petite colonie avec un Danois, deux Américains, quelques insulaires de Sandwich (cinq hommes et dix femmes), pour exploiter l'archipel. Cette colonie s'augmenta de matelots naufragés. On dressa des cabanes, on cultiva des patates, du maïs, des concombres, du taro, des bananes, des ananas et quantité d'autres fruits ou légumes. Les plantations prospérèrent tellement, que les vaisseaux purent bientôt se ravitailler dans l'archipel. La culture du tabac donna aussi d'excellents résultats, les tiges de la plante atteignent souvent sur ce sol, une hauteur de plus de cinq pieds. La colonie ne tarda pas à vouloir se régir elle-même, elle dressa une constitution. Le gouvernement fut confié à un chef assisté de deux conseillers. Ces hauts fonctionnaires se réélisent tous les trois ans.

Nous étions en route pour ces îles, lorsque le capitaine, au lieu de suivre la direction naturelle, fit manœuvrer tout à coup vers le sud-ouest, ce qui m'étonna fort. Je lui demandai :

— Voulez-vous donc brûler la politesse aux îles Bonin ?

Mon ami Turnestick se gratta l'oreille, me regarda, puis secoua la tête d'un air préoccupé.

— Brûler la politesse ce n'est pas le mot, murmura-t-il... Seulement, vous conviendrez que pour l'instant, nous ferons bien de nous en écarter un peu, hé !

— Pourquoi donc ?

— Flairez le vent ! hein ! Vous sentez !

J'avais beau humer et flairer, je ne sentais que l'odeur de mer, ce qui me semblait un peu monotone. Je repris :

— Que voulez-vous que je sente ?

— Ah !.., Et vous ne voyez rien non plus ?

J'examinai le ciel au nord-est : le fond azuré se couvrait d'un réseau de lignes brillantes et emmêlées, pareilles à de gigantesques fils de la vierge. Au-dessus de cette broderie, il se formait comme une petite ouverture plus brillante encore, large d'un pied environ. Tout cela était léger, gracieux, une vraie dentelle de rayons, une buée s'épaississant au souffle des sylphes. Le reste du ciel restait serein. Jamais je n'eusse pensé que ce fin tissu de nuages, éclairé par le soleil, puisse changer si tôt d'une manière si terrible. Je murmurai :

— Non, je ne vois que des lignes bizarres à l'horizon, elles sont presque imperceptibles...

— Imperceptibles ! Charley, vous n'avez pas l'œil d'un marin ! Regardez donc le ciel ! Est-ce qu'il ne se ride pas comme le front d'un géant en colère ? Est-ce que la crise de fureur ne s'annonce pas déjà ?

— Quoi ! une tempête ?

— Bah ! vous comparez un ours à une musaraigne ! je me suis laissé dire que ces deux

quadrupèdes sont de la classe des mammifères, je ne crois pas, pourtant, que maître Martin se prenne dans un piège à souris. Eh bien ! c'est la même chose ici ; la tempête qui nous attend appartient à la catégorie des phénomènes atmosphériques, tout comme une tempête ordinaire, seulement entre le typhon et les orages maritimes dont vous avez pu être témoin, il y a la différence d'une musaraigne à un ours.

— Attendez-vous un typhon ? m'écriai-je moitié épouvanté, moitié content de voir un tel spectacle.

— Oui, nous attendons le typhon !... Dans dix minutes, il nous enveloppera. C'est le onzième ou le douzième que j'essuie dans ces parages. Je les connais, ces jolies brises de mai ! Elles s'annoncent par différents signes, mais aucun avant-coureur n'est plus menaçant que ce maudit réseau là-bas. Je vous le répète, Charley, dans cinq minutes ces fils auront tendu tout le ciel, puis ils se grouperont en masses noires comme de la poix. L'ouverture brillante restera, car il faut bien une porte au typhon... il faut qu'il sorte, qu'il souffle, qu'il se démène !... Oui, c'est là, le trou du vent ! Allons, enfermez-vous dans votre cabine, cachez-vous les yeux, jusqu'à ce que je vous appelle, ou que mon cher *Wind* s'enfonce, pour toujours, dans l'abîme.

— Capitaine, est-ce un ordre ? ne voulez-vous point me souffrir sur le pont ?

— Il est de mon devoir de veiller à la sûreté de tous les passagers : cependant je consens à faire une exception pour vous. Du reste, je vous avertis, vous allez être jeté par-dessus bord à la première ou à la seconde vague.

— Je ne le crois pas ; je ne suis point en mer pour la première fois... Si vous craignez pour votre responsabilité, faites-moi attacher au mât.

— Je le préférerais, Charley ; mais si le mât se brise et tombe, vous êtes perdu !

— Vraisemblablement, le reste du vaisseau sera, en ce cas, bien malade...

— Eh bien ! venez, je vais vous ficeler moi-même, vous êtes un homme résolu !

Il prit une corde et m'attacha solidement. Une activité fébrile régnait sur le pont ; les mâts fourchus et les vergues furent abaissés, tout ce qui aurait pu remuer ou branler fut consolidé autant que possible, les écoutilles fermées, les toiles pliées ; il resta seulement, en haut du perroquet, une voile de fortune pour aider la manœuvre. Les raies de la roue du gouvernail furent munis de cordes afin de pouvoir enrayer le mouvement si la force des bras ne suffisait pas. On boucha hermétiquement tous les trous ou fissures, par où l'eau eût trouvé une entrée. Tout cela fut exécuté avec tant de hâte et d'habileté que dix minutes suffirent. Elles avaient suffi aussi, au développement de la tempête, suivant les prévisions du capitaine.

Le ciel tout entier semblait se couvrir d'encre ; les vagues prenaient une teinte livide, effrayante et impossible à définir ; elles ne s'agitaient pas, malgré leur sourd frémissement. On eût dit de noires panthères, ou des bisons, à l'encolure froncée, qui attendaient tranquillement leur proie, qui ramassaient leurs forces pour mieux bondir.

La sortie de la tempête, comme s'exprimait Turnerstick, s'élargissait de plus en plus ; elle présentait l'aspect d'un œil de bœuf d'où s'échappait une vapeur d'un jaune rougeâtre.

Cette vapeur forma bientôt sur l'onde, une légère colonne, tournoyant avec un sifflement étrange, on eût dit une trompette entendue dans le lointain.

— Écoulez, *boys* ; il vient ! cria la forte voix du capitaine. Prenez tous la corde !

La trompette retentissait plus claire, plus rapprochée... Tout à coup, s'éleva comme un mur de vagues, noir, presque perpendiculaire, d'une hauteur effrayante, et derrière cette montagne humide, l'ouragan qui l'avait soulevée, la poussait et l'ébranlait... En un tel moment, on n'eût pas entendu tonner un canon Krupp. La muraille d'eau nous environnait ; elle retomba sur nous, elle nous couvrit de sa masse terrible.

Pourvu que notre bon *Wind* résiste ! pensai-je en ce moment, et le brave vaisseau, comme pour répondre à mon désir, se redressa du fond de l'abîme creusé sous lui, mentant

victorieux sur le dos de la vague noire puis glissant avec la crête des flots mugissants... Mais une seconde avait suffi encore, pour changer tout l'aspect de la mer.

Les vagues tournoyaient et s'élevaient à des hauteurs énormes, retombant de tous côtés sur le vaisseau. Quoique je fusse attaché, l'une m'arrachait presque avec le mât, en fuyant, l'autre semblait vouloir m'engloutir dans sa gueule horrible. Je n'avais pas une minute pour reprendre haleine ; autour de moi tout hurlait, gémissait, bruissait, soupirait, sanglotait, trompettait, craquait, dansait... Je me croyais au milieu d'un sabbat infernal ; sur ma tête, sous mes pieds l'abîme et les vents, au plus intime démon être, je sentais un typhon tout aussi terrible secouer mes os, ébranler mes nerfs, agiter les moindres fibres de mon corps bouleverser mon âme, mes idées, tout en moi !

Le capitaine, se tenant à une corde tendue, avait saisi son porte-voix, mais ses ordres se perdaient dans le retentissement de l'orage ; sa voix ressemblait à un cri aigre, au milieu d'un tel fracas, et cependant ses hommes suivaient le commandement avec une admirable précision. Dans leurs efforts inouïs, ils obéissaient comme le corps obéit à la pensée. Cette poignée de marins se jetant toujours à l'endroit menacé, ces hommes prêts à lutter jusqu'à la mort, contre la puissance des éléments déchaînés, sur un seul mot de leur capitaine, étaient sublimes. Il faut avoir eu, sous les yeux, un pareil spectacle pour comprendre la grandeur humaine, la dignité, la responsabilité de celui qui dirige, dont l'intelligence doit tout prévoir, tout dominer, tout braver, et l'abnégation de ceux qui exécutent.

Ah ! c'est alors que l'on comprend aussi, combien l'obéissance peut devenir grande, noble et salutaire.

Trois hommes restaient au gouvernail que leurs efforts ne parvenaient point à diriger, ils devaient s'aider avec des cordes.

Et les vagues montaient toujours, s'épaississant de plus en plus, leurs masses menaçaient de briser notre malheureux bâtiment. De minute en minute, on eût cru que l'océan tout entier se soulevait pour nous engloutir. Le grand mât auquel j'étais lié se courbait comme un jonc. La sortie de la tempête s'était refermée, une nuit profonde enveloppait la mer et, au milieu des ténèbres, l'écume frémissante des vagues ressemblait à de gigantesques fantômes, se promenant en furie, sur l'abîme.

— Attention, mes enfants ! cria le capitaine, le typhon redouble !

A peine ces mots avaient-ils été prononcés, qu'un vif éclair sillonna la nue, puis un coup de tonnerre gronda sur toute la surface des eaux... Le typhon dure deux, trois, quatre minutes. Je n'avais jamais rien vu d'aussi effrayant, ni les incendies des savanes, ni les plus redoutables fauves du désert ne m'avaient terrifié à ce point. Jamais je n'avais compris d'avantage l'impuissance humaine devant certaines manifestations des forces de la nature. J'étais pénétré du sentiment de ma faiblesse, grain de sable que la tempête allait broyer aux pieds du Très-Haut ! Je songeai à cette tourmente sur le lac de Génèsareth, et à ce cri des disciples, recourant au maître divin : « Seigneur sauvez-nous ! Nous périssons ! ». Quand le vaisseau eût été cent fois plus solide, quand, dans la poitrine du capitaine eût battu un cœur encore plus vaillant, quand son expérience eût été double et triple, que pouvions-nous en face de ce danger ? Jamais, je le répète, je n'avais été témoin d'une semblable révolte des éléments. Je m'attendais à être arraché du mât et précipité dans le mugissant abîme. Le typhon faisait une telle rage que les vagues tourbillonnaient bien au-dessus de notre grand mât, nous étions soulevés, tordus, le navire se dressait sur son axé. Un cri d'angoisse s'échappa de toutes les poitrines, un craquement terrible se fit entendre, un bruit assourdissant, un roulement effroyable, nous jeta dans une muette stupeur. Après cela, le vent se tut tout à coup, comme s'il obéissait au geste d'un puissant et invisible archet, on n'entendit plus que le bruissement de la vague contre le navire.

— La misaine par-dessus le bord ! ordonna le capitaine d'une voix tonnante. Vite coupez les cordes, vite, coupez ! Pour l'amour de Dieu, coupez, coupez les cordes !

Toutes les mains s'étaient armées de haches. Le vaisseau se trouvait couché tout de côté. Des coups vigoureux furent frappés avec une émouvante régularité. La misaine gémit, puis tomba. Aussitôt on sentit vaciller le navire qui s'enfonça plus fort en avant. Les vagues arrivaient roulant l'une derrière l'autre, et nous ensevelissaient presque, sous l'eau.

— Plus vite, plus vite, les enfants ! répétait Turnerstick, ou nous sommes perdus !...

— Ao ! capitaine, répliqua le contre-maître, le beaupré de la courbure pend à la misaine.

— Coupez, coupez, coupez toujours !

En même temps le capitaine se raccrochait à mon buste afin de passer devant moi et d'aller se rendre compte de la besogne exécutée par ses hommes.

J'entendis les coups de la hache reprendre avec plus d'insistance, je vis bientôt la proue se lancer violemment en l'air.

— Ahoi ! Maate ! criait le capitaine, cela va-t-il toujours bien à l'arrière ?

— Aye, aye, sir !

— Will ! Arrisez les voiles, enfants ! Nous en avons besoin ; le typhon est passé !

Il revint vers moi, disant presque joyeux :

— Eh bien ! Charley, nous vivons encore ?

— Encore un peu...

— Vrai, pas tout à fait ? Bah, vous avez avalé pas mal d'eau salée, cela n'est pas du goût de tout le monde. Voulez-vous qu'on vous délie ?

— Volontiers, mais tout est donc fini ?

— Oui, Charley, le typhon arrive en un instant et part de même ; il nous a donné un fameux coup de pied, hein ! la vague va encore sauter et gronder, puis tout s'apaisera. Nous avons perdu la misaine, le beaupré, mais enfin nous voilà sains et saufs ; il faut remercier Dieu qui nous a gardés pendant cette terrible lutte !

Il me délia, j'eus alors toutes les peines du monde à me tenir en équilibre, car les vagues nous lançaient toujours, d'abord très haut, puis plus faiblement, avec des saccades d'une inégalité insupportable. Cependant le ciel commença à s'éclaircir par endroits, le jour reparut progressivement, enfin, les rayons d'un éclatant soleil vinrent sourire et se mirer sur la surface de l'onde.

En jetant les yeux autour de moi, j'aperçus les dégâts du vaisseau, mais ils ne me touchaient pas ; j'étais trop heureux de vivre encore. Le capitaine me fit descendre avec lui, dans l'entrepont pour inspecter les lieux. Là, régnait un désordre bizarre, inexprimable. Les tonneaux, les ballots, les paquets, les caisses, tout avait roulé pêle-mêle dans une confusion sans égale. Nous eûmes beaucoup de difficulté à nous frayer un chemin à travers ces obstacles. Le capitaine, qui marchait le premier, se retourna tout à coup, me repoussa brusquement et se dirigeant sur le pont :

— Qu'y a-t-il ? murmurai-je.

— De l'eau !... Une large voie d'eau !

Il appelait ses gens et commandait déjà, la manœuvre des pompes. Pendant que les matelots faisaient force bras pour vider l'eau, je me donnai beaucoup de mouvement afin de mettre quelque peu d'ordre dans l'entrepont. Au bout d'un travail opiniâtre l'eau fut vidée, les trous bouchés, un beaupré et un misaine de rechange replacés, enfin la lisse réparée tant bien que mal. Le capitaine prescrivit alors à Maate de pousser vers le nord :

— Nous allons aller à Port Lloyd, dit-il.

— En sommes-nous loin ? demandai-je.

— C'est ce que j'examine, Charley. Le typhon nous a fait tournoyer dans un cercle. Le drôle n'a aucune des allures d'une brave tempête, quoi qu'en disent certains observateurs, il ne suit point une direction unique. Non ; circonscrit dans un étroit espace, il se dédommage en

soufflant de toutes ses forces au fond de l'eau. Nous étions sans doute au centre de la tourmente, tandis que d'autres navires, peu éloignés, voguaient sur une mer très calme. A quelques milles seulement, on n'a peut-être rien senti de l'ouragan. Je crois que nous valsions tout à l'heure, comme dans une salle de bal, sans quitter notre route et, malgré le mauvais état de notre mâture, j'espère arriver avant la nuit à Port Lloyd.

— Espérons-le avec vous, capitaine ! mais l'approche de ces îles Bonin m'effraye à présent.

— C'est pourquoi je m'en étais un peu écarté ce matin... Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas, Charley, hé ! Enfin, grâce à Dieu, nous arriverons ! Il en est temps, la voie d'eau me paraît mal bouchée, les mâts sont perdus. Il faudra séjourner à Port Lloyd plus que je ne l'aurais voulu, afin de réparer mon pauvre *Wind*. Heureusement, je suis mon propre armateur, responsable vis-à-vis de moi-même, voilà tout. Nous allons avoir le temps de visiter les Bonins !... Vous vous ennuierez, Charley... Que pourrons-nous faire là-bas ?

— Je n'en sais rien, master Turnerstick.

— Ah ! mon cher, je ne vous promets ni concerts, ni spectacles, ni journaux, ni bibliothèques propres à intéresser un écrivain comme vous. Quant à l'autre moitié de votre individu, que j'appelle Nemrod, elle ne sera guère satisfaite non plus ; là, point de belles chasses, comme dans les pampas, point de buffles sauvages, point de léopards, point...

— Bah ! il y aura bien des chèvres sauvages, des porcs, en train de redevenir tels, des tortues, des oiseaux d'eau...

— C'est probable...

— C'est certain !

Oh ! alors nous voilà sauvés. Nous chasserons ensemble, Charley ; je me vois déjà, à la tête d'un gibier considérable !... Je veux tuer, au moins, cent pingouins !

— Ah ! vous tenez aux pingouins ?

— Oui ! les drôles sont gras et dodus, de plus, bêtes comme des oies, on en abat une troupe avant qu'ils se doutent de votre approche.

Le brave Turnestick était assurément, un marin intrépide, un très vaillant homme, dont le coup de poing valait un coup de massue ; seulement, à la chasse, il ne se montrait pas très fort, sa balle allait au midi quand il visait au nord, c'était chez lui une particularité bien connue. Il préférait donc la chasse aux pingouins, pour laquelle le gourdin est plus employé que le fusil. Quant à moi j'eusse préféré trouver, aux îles Bonin, une chasse moins dépourvue d'intérêt et de dangers.

Vers le soir *Peel-Island*, l'île le plus au sud des trois Bonins, émergea à l'horizon : son port étant encore le seul un peu important de l'archipel, c'était là, que le capitaine voulait s'arrêter. Nous y entrâmes par une mer fort calme. On nous dit plus tard, que la tempête ne s'était nullement fait sentir dans ces parages. Notre capitaine ne se trompait donc point, en assignant à la tourmente un cercle très restreint. Il est certain que nous avions affronté un véritable typhon, quoique, dans le pays, ce nom soit souvent appliqué à des orages biens moins redoutables.

Les formalités d'usage n'ayant aucune nécessité, dans ce port primitif, Turnestick fit mettre à l'ancre aussi loin que possible de la terre et, comme il ne se trouvait pas d'autre vaisseau étranger à Peel-Island, on se contenta d'arborer l'Union-Jack[6] puis de tirer un coup de canon pour annoncer l'arrivée et la nationalité du *Wind*.

Les deux canots avaient été perdus pendant la tourmente. Turnerstick se fit conduire dans l'île avec la petite yole, je l'accompagnai. On nous reçut avec toutes sortes de politesses

6 Petit pavillon bleu avec les étoiles des États-Unis. — Note winnetou.fr : en réalité, l'Union Jack est le nom du drapeau du Royaume-Uni. Celui des États-Unis est surnommé Stars and Stripes (littéralement « étoiles et bandes »).

et d'honneurs. J'étais charmé de me sentir sur la terre ferme et je pris part, très volontiers, à une excellente collation que nous offrit une des autorités de l'endroit. Pendant le repas, Turnestick, visiblement tourmenté d'une idée fixe, demanda soudain, à nos hôtes :

— Dites-moi, gentlemen, chasse-t-on beaucoup dans ce pays ?

— Certainement, capitaine.

— Et que chasse-t-on ? quel genre de gibier ? des pingouins ?

— Non.

— Des phoques ?

— Non.

— Des lions marins ?

— Non.

Le capitaine se gratta la tête ; il lui fallait donc renoncer à la chasse au gourdin ; il avait compté sans son gibier ! il reprit :

— Mais alors, que peut-on chasser ?

— Des chèvres, des porcs sauvages, des oiseaux d'eau et des ours-volants.

— Tonnerre et foudre ! Que dites-vous ? Jamais de ma vie je n'ai entendu parler d'ours cheminant en l'air ! Voilà un singulier bétail !... Ce n'est peut-être pas celui que j'entends ? Pour moi je connais les ours marins, les ours noirs, gris, blancs, mais non les ours-volants !... Voyons, Charley, vous êtes le naturaliste de notre expédition, dans quel genre placez-vous cette bête phénoménale ?

— Dans le genre *Pterotus-ursinus* ! répondis-je d'un air doctoral.

— Perotus-Purgilus ! que dites-vous, Charley ! vous nous donnez le premier nom qui vous vient à l'esprit ?

— Pas du tout, c'est le nom scientifique ; préférez-vous que j'appelle votre animal une chauve-souris ?

— Une chauve-souris ! En voilà une idée de comparer une chauve-souris à un ours ! Et quelles sont les dimensions de ce gigantesque volatile ?

— Huit à neuf pouces de long, une envergure de trois pieds environ. Il vit sur les palmiers, il appartient aux rares variétés de Chéiroptères qui dorment la nuit et chassent le jour.

— C'est aussi ma manière d'agir ! J'appartiens donc à cette espèce-là ? Il sera convenable de ne point attaquer ma famille, je me bornerai aux chèvres, porcs, tortues, etc. Mais vous, Charley, vous allez trouver que tuer des chèvres n'est guère héroïque, hé ?

— Qui sait ? Cela peut-être fort dangereux, et ressembler à la chasse au chamois.

— Je n'aime pas beaucoup grimper. Je monte de bâbord à sabord, cela me suffit. Que pensez-vous de la chasse aux tortues ?

— Va pour la chasse aux tortues, ces bêtes font de l'excellente soupe.

— Eh bien, partons tout de suite ; nous avons le temps d'en prendre une demi-douzaine avant de nous coucher.

Un des assistants, originaire des îles Marquises, s'offrit aimablement à nous guider. La soirée s'avançait, la lune éclairait tout le ciel d'une belle lumière d'argent, l'atmosphère était d'une admirable pureté la température d'une douceur extrême, nous allions avoir une nuit digne du paradis terrestre. L'insulaire nous fit prendre un étroit sentier, serpentant sous l'ombrage d'une magnifique forêt de palmiers. Nous arrivâmes bientôt sur une petite plage solitaire qu'encadraient d'épais buissons de tamanous tahitiens[7], de catappas et de figuiers. Du pied de ces buissons jusqu'à la mer, le rivage couvert de sable argenté brillait sous les rayons

7 Mûriers gigantesques ; ils atteignent souvent la grosseur de 14 pieds de circonférence au-dessus du tronc.

de la lune. Comme nous débouchions par le fourré, nous aperçûmes deux tortues qui sortaient de l'eau et s'avançaient lentement sur le sable. Nous étions munis chacun, d'un solide bâton ; il ne nous fut pas très malaisé de renverser les bêtes sur le dos, les rendant ainsi incapables de bouger ; mais il fallait les emporter, à nous trois, comment faire ? La plus grosse des tortues pesait au moins 300 livres, la plus petite un peu moins seulement.

— Eh bien ? demanda Turnestik, comment nous y prendre.

L'insulaire intervint, il nous dit, en très mauvais anglais.

— Laissez-les jusqu'au matin ; elles ne s'enfuiront pas, vous viendrez les chercher.

— Cela ne me plaît guère ! reprit le capitaine qui, en dépit de sa rude apparence, avait des sentiments très humains. Les pauvres créatures souffriront, pendant toute la nuit, un tourment que je ne voudrais pas leur causer. Quel dommage, Charley, que vous n'ayez pas pris votre fusil !

— Mais, vous capitaine, n'avez-vous ni poignard ni couteau ?

Notre guide nous fit un signe puis, tirant une énorme lame de dessous ses vêtements, il trancha la tête des deux tortues avec une prestesse quelque peu inquiétante.

— Emportons les têtes ! murmura Turnestick. Il prit la plus grosse au bout d'un bâton, mais bientôt il la rejeta sur le sable, en s'écriant :

— Mâts et cordages, c'est plus lourd qu'un obus !

— Attendez ! fit l'insulaire, en se frappant le front. Attendez, je vois que vous êtes pressés ; nous allons emmener le tout facilement, maintenant !

Il coupa dans le fourré voisin quelques branches de figuier et des lianes, il en construisit une sorte de traîneau fort solide. Nous y roulâmes nos tortues et, nous attelant au véhicule, nous le traînâmes jusque sur le port.

Pendant qu'à la lumière d'une torche on nous aidait à transporter notre butin sur la yole, le capitaine s'écria, tout surpris :

— Stopp ! regardez ! On voit bien que ces bêtes-là sont faites pour la soupe, en voilà une qui porte une assiette au milieu du dos ?

Effectivement, on avait enlevé une partie de l'écaille en forme d'ellipse puis, à mesure que la carapace avait repoussé, elle avait dessiné un bord évasé autour du creux, ce qui figurait assez bien un plat ovale.

— Tiens, tiens ? il y a une inscription ! continua le capitaine, qui s'était penché sur la tortue pour l'examiner de plus près. Qui diable parviendrait à déchiffrer cela ? Ce n'est ni de l'anglais, ni du turc, je crois que c'est un vrai grimoire ! Charley, voyez donc, desserrez un peu les dents, je vous prie !

Une plaque de bronze se trouvait fixée dans le creux, de ce bronze que l'eau n'oxyde pas, et dont la fabrication est un secret des Chinois et des Japonais. J'essayai de lire les caractères ; je finis par déchiffrer deux noms placés l'un au-dessous de l'autre, suivant le système de l'écriture japonaise.

Sen-to et *Tsifourisime*.

— Eh bien, Charley ? ne cessait de demander Turnestick.

— Je crois que Tsifourisime est une île appartenant au Japon. On nomme même ainsi, les soixante-dix-sept îles et îlots du groupe Oki.

— *Horribel !* Qui a pu s'amuser à ferrer ainsi cette tortue, dans ces soixante-dix-sept îles ou îlots presque inconnus ?

— *Sen-to*, si je ne me trompe, doit être le cent vingtième dari du Japon, il régna de 1780 à 1817.

— Hum, notre bouillon sentira le rance, si la tortue est de 1780...

— Les tortues restent longtemps jeunes, mon cher ; elles vivent des siècles. On a essayé

de se rendre compte de la durée de leur existence en marquant des individus tout petits, qu'on espérait repêcher très vieux ; mais comme la chose n'arrive pas à volonté, le moyen n'a guère réussi ; cependant on sait que les tortues sont voyageuses, qu'elles reviennent régulièrement aux mêmes lieux, que leur longévité est très grande. Celle-ci a dû naître dans l'archipel Tsifourisime ; on l'aura marquée, pour la reconnaître, du nom du dari régnant. Maintenant, qui l'a poussée dans ces parages ? je ne vous le dirai point. Vous pouvez vous faire une idée approximative de son âge. Le règne de Sen-to ayant été long, vous avez une certaine marge.

— Mon calcul est tout fait, Charley, une soupe avec ce vieux cheval de tortue, ne me tente plus guère ; enfin, jetez-la dans la yole, et partons.

— Ne me donnerez-vous pas le plateau comme souvenir, capitaine ?

— Souvenir de quoi ? original que vous êtes ? De la tortue, ou du dari, daro, domino, comment appelez-vous cet empereur-là ?

— De tous les deux...

— Prenez-la, prenez l'écaille entière ; je ne collectionne pas moi ; je voulais une bonne soupe, voilà tout !

Le lendemain matin, il y eut grand remue-ménage sur le *Wind*. Les voies d'eau ne pouvaient se réparer qu'au moyen d'un travail à l'extérieur. Or, à Peel-Island, il n'existait ni chantier ni docks pour les bâtiments ; il ne s'y trouvait non plus, aucun ouvrier capable de cette besogne. Les matelots du *Wind* ne savaient pas plonger ni se tenir sous l'eau. Dans cet embarras, je dus me charger du raccommodage sous-marin, C'est une chose vraiment incroyable que la plupart des marins soient mauvais nageurs et encore plus mauvais plongeurs ; on trouve cent matelots pour un, qui affrontent volontiers tous les périls, sur un trois-mâts usé et pourri, et qui, pour tout au monde, ne s'aventureraient pas sur un canot où l'on est exposé aux plongeons.

— A midi, nous goûtâmes la soupe à la tortue, qui n'était pas mauvaise, puis le capitaine, très reconnaissant de mon empressement à un travail aussi pénible, me proposa, comme récompense, une chasse aux chèvres sauvages.

— Accepté ! m'écriai-je.

— Allons, prenez votre fusil et en route !

— Je voudrais chasser non ici, mais à Stapleton-Island.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que j'ai entendu dire hier, que le gibier y est plus abondant et meilleur.

— Well, nous prendrons la yole.

— Emmenez-vous quelqu'un ?

— C'est inutile... Mes gaillards n'entendent rien à la chasse ; ils feraient fuir le gibier. Êtes-vous prêt ?

Nous partîmes gaiement. J'avais lu, dans des récits de voyage, que Stapleton-Island est hérissée de hautes montagnes et de roches énormes, je me souvenais des services que, dans mes excursions au milieu des Alpes, une corde et un alpenstock m'avaient rendus. Je me munis donc de mon lasso, la meilleure des cordes, et d'une longue perche de bambou, que je fis ferrer par le forgeron du *Wind*, la garnissant, en haut d'un crochet, et en bas d'une pointe solide. En me voyant descendre dans la yole, ainsi équipé, le capitaine eut un mouvement d'humeur.

— Qu'est-ce que ces joujoux-là. Charley, dit-il, hé ! Voulez-vous donc, singulier garçon, tuer les chèvres avec une perche ou les étrangler avec votre ficelle de cuir ?

— Je suis un chasseur alpestre, master Turnestick, répondis-je, en me redressant, regardez comme j'ai bonne mine !

— Vous êtes un fou, vous avez l'air ridicule. Jetez-moi tout cela par-dessus le bord.

— Non, capitaine, vous verrez plus tard !

Nous prîmes les rames et avançâmes à la faveur d'un bon vent, sur une mer unie comme un miroir. Après avoir contourné les rochers de Peel-Island et de Buchland, dont les formes sont si pittoresques, nous nous dirigeâmes vers le nord, et nous, arrivâmes à Stapleton par un petit golfe creusé aux flancs d'une énorme roche, qui incline son sommet comme une arche brisée.

Le capitaine paraissait radieux, il me montra le rocher en disant :

— Regardez, Charley, à chaque coup nous en aurons au moins deux !

En effet, la pointe de cette roche escarpée était littéralement couverte de chèvres sauvages, les unes couchées, les autres debout, dans de pittoresques attitudes... Cette vue nous promettait une chasse fabuleuse. Nous descendîmes de la yole que nous traînâmes sur le sable, assez loin pour n'avoir point à craindre la marée, laquelle, du reste, ne monte guère de plus de trois pieds, dans ces contrées. Tranquilles sur ce point, nous commençâmes à grimper le long du rocher...

Il me semblait vraiment être en Suisse ; mêmes dentelures aux rochers, mêmes pointes aiguës, mêmes arêtes hérissées. Je montais allègrement, appuyé sur mon long bâton, tandis que le capitaine se traînait à quatre pattes, assez loin derrière moi. Je l'attendis ; il finit par me rejoindre tout essoufflé, toussant et criant d'une voix entrecoupée :

— Arrêtez donc, Charley ! Avez-vous l'intention de grimper jusqu'à la lune ? Regardez-moi cette petite vallée, là, au bas ; les chèvres y fourmillent... Descendons-y, par cette échancrure, en quatre coups, nous abattrons vingt têtes de bétail !

— Oui, j'y vais !...

Frick Turnestick me regarda la bouche ouverte.

— Hein, Charley, lequel de nous deux perd la tête ? Qui donc va à l'avant quand il veut gagner l'arrière !

— Dites-moi un peu, capitaine, ce que vous comptez faire en descendant par là ?

— Eh ! tuer des chèvres ! vous le savez bien !

— Essayez donc, je vous compterai dix dollars par chaque bête atteinte !... Je m'y engage.

— C'est-à-dire que vous me croyez un piètre tireur ?

— Non ; mais vous allez vous mettre dans le vent et...

— Dans le vent ? Charley, ne prenez pas en mal mes paroles, mais il me semble que votre science de la nature est un peu en défaut. Est-ce que les chèvres s'inquiètent du vent ! D'ailleurs, soyez sûr que je ne continuerai pas à escalader cette satanée muraille !... Non je n'ai nullement envie de me casser le cou, vous entendez, mon cher !

Là-dessus, mon brave Turnestick opéra sa descente, non sans peine ; je l'entendais pester, souffler, reprendre bruyamment haleine.

Il fallait me hâter, si je ne voulais pas voir toute ma chasse dérangée. Heureusement, j'espérais que l'équipée de mon compagnon me serait utile, d'une autre manière.

Je grimpai aussi prestement que possible, de façon à atteindre la crête du rocher, derrière lequel la masse granitique descendait, presque perpendiculairement, dans la vallée. Me servant de l'alpenstock comme le soutien et le balancier, je me laissai glisser jusqu'en bas puis je pris à gauche, pour aller me poster à l'entrée d'une gorge qui débouchait dans la vallée et dans laquelle le capitaine venait de s'engager. J'attendis, appuyé derrière un bloc de roche, mon martini tout prêt.

Ce ne fut pas long : au bout de dix minutes le galop des chèvres m'avertit qu'elles fuyaient, sans donner à mon ami Frick le temps d'en abattre une seule. La vallée formait une courbe assez sentie, de sorte que les bêtes ne pouvaient m'apercevoir et venaient se jeter à la

gueule de mon arme. Je tirai six coups à chacun, une chèvre tomba.

Soudain, un ronflement pareil à celui d'une locomotive me fit tressaillir. C'était Turnestick, accourant tout essoufflé.

— Mille bombes ? criait-il, qui donc a tiré sur mes pigeons, hé ?

— Moi, s'il vous plaît, capitaine, répondis-je, dans un éclat de rire, en sortant de ma cachette.

Turnestick ouvrit une bouche assez large pour avaler mille bombes.

— Vous, Charley ; d'où venez-vous ?

— De là-haut ! Combien vous dois-je de dollars, capitaine ?

Turnestick haussa les épaules.

— Charley, ces animaux sont enragés : avant d'avoir pu hisser le pavillon de guerre, et quoique j'ai déployé toutes les voiles, soufflant comme un typhon, ils se sont sauvés. Comment voulez-vous que j'aie pu jeter l'ancre, prendre mon fusil, respirer et viser, pendant ce galop désordonné ?...

Il n'est pas juste d'exiger d'un marin plus que d'un autre chasseur !

— Ai-je exigé que vous tuiez trente-six chèvres ?

— Trente-six ? Pourquoi ce nombre ?

— Parce que j'en ai tué six ! vous prétendiez en abattre, au moins, six fois comme moi et six fois six font trente-six ?

— Eh ! oui, en voilà six en bas ! Charley, croyez-vous vraiment que ces créatures se connaissent au vent ?

— Elles ont un odorat très fin ; d'ailleurs, point n'en était besoin. N'êtes-vous pas assez gros et assez grand pour être vu ? En outre, vous soufflez si fort qu'on vous entend à cent pas.

— Écoutez, mon cher, je n'ai pas envie de me faire étouffer pour des chèvres !... Les gens que ma respiration incommode peuvent... peuvent...

Mon brave ami était si en colère qu'il ne parvenait pas à terminer sa phrase. Je me mis à rire de bon cœur et lui tendis la main, en disant :

— Allons, sir, ne nous fâchons point ! — Voilà assez de gibier pour aujourd'hui, inutile de...

Turnestik fixa sur moi un œil flamboyant.

— Vous moquez-vous ? cria-t-il. Et que dirait-on là-bas ? « Master Charley a tout tué, notre capitaine s'en revient bredouille ! » Cela vous arrangerait ! Eh bien ! non, mille fois non ! Je veux être jeté à fond de cale, si je ne tue pas mes six chèvres aussi !... Six, vous entendez, Charley, au moins six ! On sait maintenant que ces enragées bestioles se connaissent au vent, on agira en conséquence. Venez-vous avec moi, ou restez-vous ?

— Naturellement, je vous accompagne ; cependant, permettez-moi de vous prier d'attendre un instant.

— Un instant ! Et pourquoi ? Je n'ai pas un instant à perdre, ce bétail court comme le diable ; plus j'attendrai, plus il sera loin ; je n'ai pas envie de le poursuivre ma vie durant.

Je ne pus retenir un éclat de rire.

— En vérité, demandai-je, croyez-vous rattraper ces chèvres à la course ? Aidez-moi plutôt, à mettre mon gibier sous des branchages auxquels nous ajouterons quelques grosses pierres, pour les maintenir ; après quoi nous chercherons la place d'où vous pourrez tirer.

Le brave capitaine ne résista point. Quand nous eûmes pourvu à la sûreté de nos bêtes, nous grimpâmes sur une hauteur, de laquelle il était facile de dominer les terrains bas... Cette ascension fatigua beaucoup le brave capitaine. Il finit par me crier :

— Halte, Charley ; je suis hors d'haleine. Donnez-moi un peu votre bambou !

— Ce bambou méprisable, que vous, vouliez me faire jeter à la mer ?

— Voyons, Charley, point de mauvaise plaisanterie ; est-ce que j'ai couru, moi, par terre, dans tous les pays du monde, pour étudier le paysage et les gens, hé ? Est-ce que je connais les Alpes, est-ce que je connais ces maudits rochers terriens ? Je sais faire manœuvrer un trois-mâts, je sais entrer dans un port malgré les brisants, mais comment voulez-vous que je navigue sur ces roches nues, pareilles à de vieilles dents de géants ? Est-ce que j'ai jamais cinglé dans ces sécheresses-là ? — Donc, tous les hommes sur le pont et avançons !

A l'aide de mon bâton, Turnestick grimpa un peu plus vite. Parvenus sur la hauteur, nous aperçûmes de côté une étroite vallée, où paissait tranquillement un nombreux troupeau. Le capitaine voulait descendre tout droit, au milieu des chèvres. Je le retins par la manche :

— Arrêtez, sir Turnestick, vous les feriez encore sauver, descendez par ici, à droite, le chemin n'est pas malaisé. Vous vous posterez derrière ce gros arbre. Je prendrai à gauche et je pousserai les chèvres au-devant de vous.

— Well ! C'est très bien, en cinq minutes j'aurai mes six bêtes !

— Avec deux balles ?

— Pshaw ! j'en tuerai trois à chaque coup, tant elles sont drues.

— Cela me paraît malaisé ; prenez plutôt mon martini ; je viens de le recharger, vous avez vingt-cinq balles à tirer.

— Voilà qui est excessivement commode ; vite, montrez-moi le maniement !

Je lui donnai quelques explications ; il s'éloigna tout fier, après avoir échangé son fusil avec le mien. Il était amusant, mon bon vieux loup de mer, dans sa descente houleuse : sa forte main crispée autour de l'alpenstock, ses larges épaules se balançant à chaque pas.

J'arrivai, bien avant lui, au fond de la vallée. Quand je le crus près de l'arbre indiqué, je tirai sur l'innocent troupeau. J'étais à vingt-quatre pas au plus. Dès le premier coup une chèvre tomba, au second une autre fut seulement blessée et s'enfuit sur les hauteurs ; l'arme du capitaine ne valait pas grand'chose ! Le reste de la bande effrayée prit le galop, [en direction] de Turnestick. Ce dernier fit quelques pas en avant, puis se mit en posture, en tenant son martini tout droit ; à mon grand étonnement il ne tirait point. Bientôt le brave capitaine me fit comprendre par gestes que je devais courir derrière les chèvres pour les rassembler tout à fait devant lui, et cela avec des grimaces étranges, tapant du pied, levant son fusil en l'air, sans se décider à tirer.

Tous les animaux défilèrent sous ses yeux ; il travaillait fiévreusement autour de son arme, visait, se trémoussait, rien ne partait !

Le troupeau avait abandonné le vallon quand je rejoignis l'infortuné chasseur. Il tourna vers moi sa bonne et loyale figure, pourpre de colère.

« Mais pourquoi n'avez-vous pas tiré ? lui criai-je.

— Comment l'aurais-je pu... Je vous le demande, Charley ! J'aurais donc tiré sur vous ? N'avez-vous pas honte de montrer si peu d'esprit ? Ces braves chèvres s'en venaient droit à moi ! C'était intelligent de leur part et vous, vous aviez assez peu d'idée, pour vous placer à leur suite ! Il m'a pris un tremblement, comme s'il me fallait commettre un assassinat... Et si je vous avais tué, Charley ?

— Impossible ! repris-je stupéfait, j'étais à deux cent cinquante pas du troupeau.

— Puis vous venez me dire : Pourquoi ne tirez-vous pas ? Pourquoi ne tirez-vous pas ? Au lieu de me remercier poliment de ce que je vous ai peut-être sauvé la vie ! Je ne vous croyais pas capable d'ingratitude, Charley !... »

Le capitaine parlait-il d'une façon sérieuse, voulait-il rire ? Je me le demandais. Il semblait à la fois agacé et flegmatique dans sa manière de s'exprimer. Pour ne point prolonger la discussion je repris simplement :

« Vous pouviez, au moins, tirer quand je n'étais pas derrière les chèvres.

— Oui, avec cela qu'il est commode, votre martini ! Je l'ai poussé, pincé, tourné, secoué de toutes mes forces ; rien ; tenez, voici votre bien, quand je reviendrai à la chasse aux chèvres, je m'armerai autrement... J'ai eu tort de prendre une arme que je ne connais point ! Et maintenant, mes six chèvres, comment les avoir, hé ?

— Oui, les six chèvres à la fois, avec le fusil à deux coups !

— Charley, ne vous moquez pas de mon fusil, s'il vous plaît ! Vous en êtes-vous servi ?

— J'ai tué une chèvre et blessé une autre, qui s'est enfuie là-haut, en perdant beaucoup de sang.

— Ce n'est pas étonnant ! une malheureuse bête blessée, cabriolant à une telle hauteur, tout son sang partira bien sûr ! »

Je me mis à rire, le capitaine hors de lui m'arracha presque son fusil des mains, et grommela :

« Charley, vous êtes un barbare, un homme absolument dépourvu de pitié ! Je ne vous reconnais plus ! Faites voile de Port Lloyd à Canton, avec qui vous voudrez, ce ne sera pas avec moi ! »

Il jeta l'alpenstock à mes pieds et s'éloigna avec des gestes indignés. Je le laissai partir, sachant bien qu'il reviendrait le premier. Nous avions eu plus d'une scène de ce genre, les fureurs tragi-comiques du brave marin ne duraient jamais plus d'une demi-heure.

A bord, je témoignais au capitaine toute la déférence due à son autorité, à ses connaissances, à son intrépide énergie ; sur terre nous étions égaux, je me flattais même de quelque supériorité, à cause de ma grande habitude du terrain solide.

Je ramassai mon bâton et me mis à suivre les traces de la chèvre blessée. D'après mes remarques, la mer devait se trouver de l'autre côté du sommet sur lequel la bête s'était réfugiée.

La traînée de sang, très visible, me conduisit tout en haut. Un petit plateau terminait la montagne ; à l'autre extrémité, ce plateau s'arrêtait sur des rochers qui descendaient à pic, du côté du rivage. J'aperçus bientôt, entre quelques blocs de pierres, la chèvre qui essaya encore de se relever à mon approche. Quoi qu'en eût dit Turnestick, je n'étais pas assez barbare pour la laisser souffrir ; je l'achevais promptement. A peine mon coup de fusil eut-il retenti dans ces déserts qu'un cri d'angoisse et d'appel y répondit. Je me courbai à la pointe d'une roche pour voir en bas.

Un espace de terrain fort restreint et demi-circulaire se trouvait au fond des rochers, enferme d'un côté par cette muraille de trente pieds à peu près, de l'autre par les récifs et les flots. Jamais personne n'avait dû s'aventurer dans cette retraite naturellement fortifiée ; on ne pouvait y aborder par mer, ni y descendre par les rochers. O surprise ! un être humain errait cependant au milieu de l'affreuse solitude ; il m'avait aperçu ; il me tendait les mains, s'efforçant de me faire comprendre l'horreur de sa situation et d'attendrir ma pitié.

Le son de sa voix montait jusqu'à moi, mais je ne comprenais pas les mots. Aux habits de l'inconnu, je reconnus un Chinois. Comment ce Céleste avait-il pu parvenir en un tel lieu ? Par accident, certes, et non de plein gré.

De quelle façon m'y prendre pour lui porter secours ? Je réfléchissais sur cet inquiétant problème, quand le souffle bruyant de Turnestick se fit entendre derrière moi, il revenait déjà calmé, j'en étais sûr.

« Tonnerre et foudre ! grommelait le capitaine, quelle grimpade ! J'aimerais mille fois mieux monter en haut d'un mât. Maudites roches ! »

Et le cher homme, glissant sans cesse, dégringolait presque chaque fois qu'il levait le pied.

« Vous redescendrez probablement par là » lui dis-je, quand il fut près de moi, et je lui montrai la mer.

Il étendit ses dix doigts en avant, comme pour se défendre, et s'écria en soufflant :

« Ah ! par exemple, vous voudriez donc réduire le capitaine Turnestick à l'état d'un bâtiment désemparé !

— Capitaine, il faudra cependant que...

— Il faudra... Comment, Charley ! Je viens vers vous avec les intentions les plus pacifiques et vous méditez de me faire briser la carcasse ! Non, vous tournez tout à fait au féroce, mon cher, vous...

— Regardez ce malheureux, si nous ne l'aidons pas, il est perdu !

— Un homme, où donc ?

— Faites comme moi, courbez-vous, là, sur l'extrémité de cette roche ; vous verrez.

— Ah ! oui, je vois... un Chinois, Charley, là ?

— Oui !

— Et comment diable, ce drôle s'est-il fourré là ?

— Nous le saurons plus tard. Nous ne pourrions le sauver par mer, les brisants sont trop inabordables, donc il faut aller le chercher par les rochers.

— Écoutez, Charley, interrompit le capitaine avec une piteuse grimace. Je voudrais de tout mon cœur aider ce prochain jaune, mais à quoi lui servirait-il de me voir rompre le cou ?

— Je descendrai, capitaine, mais secondez-moi.

— Vous vous casseriez les os tout aussi bien, mon cher..., songez donc !

— Essayons ; mon lasso est solide. Vous voyez ce féyé (bananier des montagnes) au bord d'un avancement de la roche ; il n'est pas trop difficile d'y parvenir ; de là, vous recevrez le lasso lorsque je vous le jetterai pour remonter. »

Nous nous glissâmes avec précaution jusqu'à l'arbre. J'y fixai solidement ma corde, puis je me dépouillai d'une partie de mes vêtements et j'examinai la descente : quinze pieds environ me séparaient d'un second degré. J'attachai le lasso autour de mes reins et criai au capitaine de le lâcher. Mon excellent ami était plein d'anxiété.

« Charley, Charley ! criait-il d'une voix entrecoupée, si vous tombiez, comment vous ramasser ?

— Soyez tranquille ! »

La hauteur totale de la muraille rocheuse pouvait mesurer deux cents pieds, la petite plate-forme sur laquelle je descendis d'abord, avait bien quatre pieds d'étendue, de cet endroit il n'était pas malaisé, pour un homme peu sujet aux vertiges et habitué à escalader les montagnes, de descendre sur les degrés inférieurs formés par les accidents de la roche. Seulement, à vingt pieds environ au-dessus de la vallée, toute commodité cessait ; la roche devenait presque unie. Je m'arrêtai à cette hauteur. Le Chinois suivait mes mouvements avec une angoisse facile à comprendre. Lorsqu'il me vit si rapproché, il poussa un long cri de joie. Me retournant vers lui et me servant de la langue des lettrés, je lui demandai :

« Comment t'appelles-tu ?

« Kong-ni.

— D'où viens-tu ?

— Du Tien-hia[8], là-bas, à l'ouest, plus loin que la mer.

— Quel est le nom de ta province ?

— Je suis de Kouang-tscheou-fou[9], province de Kouang-Tong.

Comment es-tu arrivé ici ?

8 Mot à mot Sous le ciel, ou encore le Monde, les Chinois nomment ainsi leur patrie.
9 Canton.

— Hier le typhon a brisé le loung-yen[10] que je montais, j'ai été jeté ici. J'y mourrais si tu ne pouvais me sauver !

— Grimpes-tu bien ?

— Oh ! je grimpais aisément toutes les montagnes de mon pays ; j'avais l'œil bon, le pied sûr, mais ma tête a heurté contre les rochers, et je vois tout trouble ; je suis blessé au bras gauche, j'y sens une vive douleur.

— Si tu parviens à dominer ta souffrance, je te sauverai !

— J'essayerai.

— Lie solidement cette corde autour de ton corps, je te tirerai ».

Je déroulai le lasso et le lui jetai. Quoique son bras parût le faire beaucoup souffrir, et malgré l'ampleur de ses vêtements, qui le gênaient, le Chinois fut bientôt prêt, mais il me demanda avec inquiétude :

— Ne me laisseras-tu pas retomber ?

— Non ; aide-toi du bras droit, en grimpant, et je te soutiendrai ; tes pieds peuvent se remuer, n'est-ce pas ?

— Oui !

Au bout de quelques instants, il était près de moi, pâle, ému, tremblant comme une feuille morte. Je vis que j'avais affaire à un tout jeune homme, vingt quatre ans au plus ; il souffrait tellement qu'il s'était mordu la lèvre jusqu'au sang, pendant cette terrible ascension.

La saillie de la roche était assez large pour nous y reposer tous deux. Je lui dis :

— Montre ton bras, je verrai s'il est cassé.

— Es-tu médecin ? Connais-tu le tschang chi-y-thouny[11] et le van-ping-tsoui-tschun[12].

— Je les connais ; je connais aussi le yu-tsouan-i-tsoung-kin-kian[13], dis-je afin de ranimer sa confiance, montre-moi ton bras !

J'examinai le membre, non sans faire parfois crier mon patient ; il souffrait beaucoup, car le bras était cassé au-dessus du coude.

— Je te guérirai, dès que l'enflure sera un peu diminuée, repris-je. Voyons, pourras-tu grimper, maintenant ?

— Il le faudra bien, mais je m'épuise, soutiens-moi.

Nous essayâmes, le malheureux n'en pouvait plus, je craignais qu'il retombât. Je le soulevai, pour éprouver son poids. Nerveux plutôt qu'osseux, il ne me parut pas trop lourd.

— Si je te prenais sur mes épaules, lui dis-je, pourrais-tu, du moins, t'aider avec les pieds ?

— Tu ferais cela ? murmura le Chinois.

— Oui.

— Je ne sais qui tu es ; accepter m'exposerait peut-être à enfreindre les rites ?

— Non, je ne suis point ton compatriote, mais un Tao-tsé (allemand) qui te veut du bien. Laisse-toi faire.

Je le mis à cheval sur mon dos, de façon à ce que ses pieds pussent toucher la muraille, en montant. Il plaça la main droite sur ma tête. Pour moi, je le tenais de la main gauche, me soutenant de l'autre à toutes les saillies. Je me reposais presque à chaque effort, prenant mille précautions pour ne point rouler dans le vide. Il nous fallut plus d'une demi-heure d'un travail

10 Mot à mot Œil de dragon, espèce de jonque dont l'avant est sculpté en forme de dragon avec des yeux énormes.

11 L'art complet de la médecine de Tcbang-chi écrit par Tchang-lou-yu, fils de ce célèbre médecin chinois, en 1705.

12 Le retour du printemps pour les malades.

13 Le miroir d'or de l'art médical. — Livres classiques des docteurs du Céleste Empire.

épuisant, enfin nous atteignîmes la plate-forme la plus large et la plus élevée ; mais, de là au sommet, restait, on le sait, une hauteur de quinze pieds. Un faux mouvement pouvait nous précipiter au bas des rochers.

— Ferme les yeux, ordonnai-je à mon compagnon.

Je m'agenouillai, le détachai doucement de mon dos, le plaçai contre la paroi de la roche et criai :

— Halloh ! ooo ! master Turnerstiçk !

— Halloh ! ooo ! J'y suis !

— Attrapez la ficelle !

La lancer n'était pas facile, car la reculée faisait défaut. J'y réussis, grâce à Dieu ; le capitaine reçut le lazzo avec un cri de joie ; il l'attacha d'abord à l'arbre, puis le retint dans ses deux mains. Je nouai l'autre bout autour du corps du Chinois.

— Restez tranquille, dis-je à ce dernier, jusqu'à ce que je sois remonté. Aoi, ooo, capitaine ! je viens ! La ficelle est solide ?

— Je l'espère et je la tiens ferme.

Je grimpai non sans peine, et j'arrivai, heureusement, au pied de l'arbre.

— Ah Charley, Dieu soit loué ! criait le brave Turnerstiçk. C'était terrible, le voyage au long cours, avec un Chinois sur le dos !... Et comment s'appelle-t-il ce gaillard, d'où vient-il, que faisait-il dans ce trou, hé ?

— Quelle cargaison de questions, mon cher ; laissez-moi donc respirer ; d'ailleurs, il ne faut pas faire languir notre homme, il a le bras cassé ?

— Le bras cassé ! Pauvre diable ! Tirons-le vite, vous lui raccommoderez cela ! Vous vous y entendez un peu, hé ?

A nous deux, nous tirâmes assez facilement notre pauvre Céleste qui s'aida avec beaucoup d'énergie, mais une fois remonté, il perdit complètement connaissance. Jusque-là, une force de volonté inspirée par l'instinct de la conservation, l'avait soutenu ; il était à bout ; nous crûmes pendant un moment, qu'il passerait entre nos bras.

— Hein, Charley, disait l'excellent capitaine, cela ne va guère... Notre Chinois n'en reviendra pas.

— J'espère bien que si, master ; il a été roulé par la vague, jeté sur les rochers, son bras est cassé, il n'a ni bu ni mangé depuis hier, il vient de faire un trajet des plus émouvants, comment ne se sentirait-il pas de tout cela ? Le coffre est bon cependant ; notre naufragé est tout jeune, nous l'en tirerons ; mais il faudrait de l'eau. Si nous redescendions dans la vallée, là derrière ?

— Oui, mais comment emporter notre homme ? J'ai eu tant de peine à grimper ; chargé, je serais capable de rouler, comme une boule, cette maudite pente.

— Vous savez que pour ce genre d'expédition, j'ai le jarret solide ; je me charge du Chinois, prenez seulement le martini.

— Charley, je m'étais promis de ne plus toucher cet objet stupide !... Mais dans la circonstance..., bref, donnez-le-moi.

Nous dûmes d'abord, remonter jusqu'au sommet de la crête, ce qui fut assez pénible avec notre patient. Nous nous reposâmes avant de continuer le chemin.

— Où allons-nous le mettre ! disait le capitaine. Il faut reprendre nos chèvres.

— Descendons jusqu'au ruisseau, Master, cet homme a besoin d'eau ; quant au gibier, si vous le voulez, nous viendrons le chercher demain, ou nous enverrons deux matelots.

— Vous avez raison, Charley... Le blessé avant tout !... Que diable, je suis pour l'humanité, moi !

Nous arrivâmes enfin, au bord d'un ruisseau que j'avais aperçu en débarquant. Nous

couchâmes notre patient sur l'herbe, et je relevai sa longue manche, pour bassiner le bras enflé, avec de l'eau fraîche. Le Chinois rouvrit bientôt les yeux, il murmura :

— Donnez-moi à boire !

Le capitaine s'empressa de lui apporter de l'eau plein son goblet de voyage. Nous avions quelques provisions dans la yole ; notre protégé mangea avec avidité. Un peu remis et réconforté, il me demanda :

— Quel est ton nom, afin que je sache qui je dois remercier ?

Je prononçai mon nom, le jeune homme secoua la tête.

— Quand on dit un mot, remarqua-t-il, ce mot doit faire penser à quelque chose ; or, ton nom n'a point d'âme. Permets que je te nomme dans la langue du Chin-tan[14]. Tu es un Tao-tse ; quel rang t'a donné ton empereur ?

— Il ne m'en a point donné, je passe ma vie en voyages, pour étudier les mœurs des peuples et mettre par écrit ce que j'ai vu.

— Alors tu n'es pas seulement un Sieou-tsaï[15] ou un Kieou-Yin[16], mais un Tsinssé[17], tu as droit aux honneurs dans ton pays, quand tu y retourneras. Tu es fort, et savant, je t'appellerai Kouang-si-ta-ssé : *Grande splendeur, docteur de l'Ouest*. Tu me le permets ?

Aucun peuple ne pousse plus loin la politesse et les hyperboles de flatterie que le peuple chinois, notre Kong-ni faisait honneur à son éducation. Quoique le nom dont il m'affublait, me parût assez ridicule, je craignis de l'offenser en accueillant mal ses bonnes intentions. Je repris donc :

— Libre à toi de me nommer comme bon te semble. Sur quel vaisseau te trouvais-tu hier, quand la tempête vous a surpris ?

— Sur une jonque appelée Fou-chin-haï[18] le typhon l'a brisée, il a noyé tous les matelots et tous les passagers ; je suis, le seul qui échappe, grâce à toi !

— Veux-tu retourner, avec nous, à Kouang-tscheou-fou ?

— Avez-vous un vaisseau qui s'y rende ?

— Oui, mon compagnon est un capitaine à long cour.

Le Chinois se tourna vers Turnerstick :

— Ah ! dit-il, tu es un ti-tou ? (amiral). Comment te nomme-t-on ?

— Ce capitaine ne connaît pas ta langue, interrompis-je ; permets que je lui serve d'interprète ; il se nomme Turnerstick.

— Eh bien, Ti-tou Tu-re-né-si-ki, veux-tu me faire la grâce de me reconduire dans ma patrie ?

Je transmis la supplique à mon brave ami, dont la large figure ébaucha un sourire de bienveillance, il me demanda :

— Comment dit-on : yes, en chinois ?

— Tché ou ssché.

— Très bien, et inclinant fortement la tête il répéta au naufragé : tché, tché ! camarade, puisque nous t'avons tiré d'un bourbier, nous ne te laisserons pas dans un autre ! Allons, Charley, il se fait tard, votre protégé peut bien marcher jusqu'au rivage, maintenant ; partons, s'il vous plaît !

Je me servis de mon mouchoir pour bander puis suspendre le bras, et le patient déclara

---

14 Noms que les bouddhistes chinois donnent à leur pays.

15 Talent en fleurs, autrement dit bachelier.

16 Homme avancé, éminent, licencié.

17 Homme très marquant, docteur. L'acquisition de ces trois grades est exigée en Chine pour parvenir aux fonctions publiques et les Tsin-ssé seuls, peuvent obtenir les hautes charges.

18 La reine des mers.

qu'il marcherait fort bien. La yole n'était pas loin du reste, nous la remîmes à l'eau, y installâmes le blessé et prîmes les rames.

Notre expédition à Stapleton-Island n'avait point été inutile ; je déposai non sans fierté, mon Chinois sur le *Wind*, où je commençai, tout de suite, son traitement.

Cependant les réparations du vaisseau traînèrent un peu en longueur ; nous ne nous amusions que tout juste, sur cette plage à moitié déserte, mais le typhon avait tellement endommagé le bâtiment qu'il fallait presque le remettre à neuf, de plus, les marins furent obligés de construire deux chaloupes ; bref nous restâmes quinze jours à Port-Lloyd, et encore, fallut-il renoncer aux réparations les moins urgentes, que le capitaine se promit de faire effectuer dans le port de Canton.

Mon pauvre Chinois ne me donnait pas beaucoup de peine à soigner ; sa guérison marchait toute seule ; il m'était au contraire fort utile, car je me perfectionnais, près de lui, dans l'étude de sa langue. Il parlait le dialecte plus doux, plus sonore aussi, du sud ; tandis que je ne m'étais guère exercé jusqu'alors, que dans celui de Pékin. Ainsi, nous ne nous quittions presque point, et, sans qu'il s'en doutât, j'étais devenu son écolier.

Le capitaine me dit un jour :

— Charley, ce Chinois est donc un fameux lapin, que vous ne pouvez le lâcher d'une minute ? Je vous avouerai mon mécontentement ; vous m'abandonnez d'une façon déplorable !

— Capitaine, je vous suis reconnaissant de cette remarque amicale ; mais vous me permettrez de continuer mes assiduités près du Céleste. J'apprends son langage et n'ai pas de temps à perdre, car le chinois est compliqué.

— Ah traître ! Vous pas bête, hé ! Voilà longtemps que je me promène par le monde ; si j'avais su parler plusieurs langues, mes affaires n'en auraient été que mieux ! Mais d'un côté, beaucoup de ceux avec qui je traite savent l'anglais ; de l'autre, j'ai peu de mémoire, pour ce genre d'étude. J'ai passé six mois sur les côtes de France et me rappelle uniquement que *vaisseau* veut dire *ship*. Je vais à Canton sans savoir le plus petit mot chinois, c'est honteux ! Hein, Charley, si vous me donniez des leçons, en vous faisant aider par votre manchot ?

— Volontiers, pourvu que vous vous y mettiez sérieusement, capitaine.

— Mille bombes ! Pour qui me prenez-vous hé ! Je suis toujours sérieux, moi ! Du reste, j'ai entendu dire que les Chinois parlent par monosyllabes ce ne sera pas malaisé à retenir.

Cette manière d'envisager la chose me parut optimiste, cependant nous commençâmes les leçons.

Je dois avouer que les aptitudes de mon élève me surprirent, plus il apprenait et plus il oubliait ! Je lui donnais trois ou quatre mots à retenir par cœur, le lendemain il n'en pouvait réciter un ou les baragouinait d'une façon si étrange que Kong-ni et moi riions aux larmes. Quand nous arrivâmes vis-à-vis Canton, mon brave ami se trouvait en état d'estropier quelques lambeaux de phrases anglo-chinoises qu'il négligeait le plus souvent, pour se borner aux terminaisons tout à fait fantaisistes.

Les roches de l'île, sur laquelle est bâtie la ville de Hong-Kong, se dressaient devant nous, les navires devenaient de plus en plus nombreux, tout annonçait l'approche d'un grand port.

Quand nous eûmes doublé la langue de terre derrière laquelle s'abrite Victoria, comme il plaît aux Anglais de nommer la ville, nous nous vîmes littéralement environnés de milliers d'embarcations de pêche ou de commerces divers.

Je me tenais sur le tillac avec le capitaine. Il regardait avec attention cette curieuse fourmilière, tout à coup il me dit :

— Savez-vous, Charley, quelle extraordinaire résolution je viens de prendre ?

— Non, pas du tout.

— Écoutez, jusqu'alors je me raillais de votre manie d'observer les peuples étrangers, aujourd'hui, en face de ce pays singulier et dont on raconte tant de choses fabuleuses, je la comprends mieux. Je ne dépends de personne, il me faut attendre pour partir, la réparation complète de mon vaisseau... Je commence à parler gentiment la langue du pays, je suis décidé à faire une petite reconnaissance dans l'intérieur, afin d'étudier les mœurs de ces gens ; je vous emmène, mon cher, voulez-vous ?

— Avec plaisir, parlant la langue comme nous le faisons, nous ne pouvons manquer de trouver, sur notre route, des remarques très intéressantes à noter.

— Oui, certes ; c'est singulier comme cette langue chinoise, dont on se fait un mont, est au contraire facile ! l'avez-vous remarqué : Kan-tong, Nan-king, Han-tong, Péking, Ginseng, toujours des terminaisons en : ong, ing, eng, oung, etc., c'est un vrai enfantillage, que cette étude !

— Comme vous devenez fort ! Dites-moi, comment saluerez-vous le premier Chinois que nous rencontrerons ?

— Bah ! vous croyez m'embarrasser ? Écoutez, suivez mon raisonnement ; si je parlais anglais je dirais *good day*, n'est-ce pas ? Eh bien, j'ajoute la terminaison chinoise et je suis compris aussitôt *goodeng daying*.

Le fils du Céleste-Empire qui se montrerait assez stupide pour ne pas m'entendre n'aurait nul besoin de retourner à l'école, il n'y apprendrait jamais rien. Avez-vous d'autres questions à m'adresser, Charley ?

— Non, vraiment, je n'ai qu'à me féliciter d'avoir formé un pareil élève !

— Eh ! mon cher, nous autres marins, nous sommes comme cela, réflexions promptes, conséquences aussitôt tirées, puis mises en pratique. Il le faut, dans le métier, voyez-vous ! Mais je vous quitte un instant, pour veiller à la manœuvre.

Les coups de canon d'usage furent tirés à l'arrivée ; Kong-ni regardait avec moi, le mouvement toujours plus actif du port ; les petites jonques se croisant en tous sens, les gros vaisseaux en panne ; il semblait jouir du spectacle ; surtout à cause de l'intérêt que j'y prenais ; il se sentait chez lui, il en faisait les honneurs. Mon brave Chinois, sous certains rapports, était resté une vivante énigme ; en dépit de nos relations familières je ne savais rien sur sa profession, sa famille, son genre de vie. Plusieurs fois j'avais essayé de le sonder indirectement, il parlait d'autre chose avec une telle vivacité que je ne pouvais insister. La physionomie de Kong-ni était intelligente, son expression moins stéréotypée que ne le paraît d'ordinaire, celles des faces chinoises. Sa conversation me plaisait beaucoup, elle témoignait d'une culture intellectuelle fort avancée. Ce jeune homme devait compter parmi les lettrés les plus distingués de sa province... Mais pourquoi gardait-il une réserve si obstinée ?

En ce moment, mon jeune compagnon me demanda soudain, et comme s'il avait réfléchi longtemps avant de m'adresser une question si naturelle :

— Combien resteras-tu à Hong-Kong ?

— Je ne sais pas au juste ?

— Te borneras-tu à visiter cette ville ?

— J'espère pousser plus loin.

— Les Kouang-fou[19] ne te le permettront point.

— Je me le permettrai moi-même.

— Je t'ai donné le nom de Kouang-si-ta-ssé et je sais que tu es brave autant qu'intelligent, cependant, je le répète, tu ne saurais aller plus loin que Canton, comme vous avez appelé Kouang-tchou-fou. Cette ville vous pouvez la visiter et même l'habiter, et

19 Kouang-fou, mandarins. Le mot mandarin est inconnu au Chinois ; il vient du portugais : Mandarin, signifie : gouverneur, commandant.

cependant qui, parmi vous, la connaît bien ? Il vous est interdit de franchir la partie européenne pour pénétrer dans les quartiers chinois... Étranger comme tu l'es, tu voudrais voir, non seulement Canton, mais l'intérieur de la Chine ?

— Je me déguiserai en Chinois.

— C'est difficile ! Tu m'as sauvé la vie et je te dois une reconnaissance ineffaçable, laisse-moi donc te donner un conseil.

— Parle !

— Veux-tu devenir le fils d'un Fou-youen ?

Cette question m'étonna au plus haut point, c'était comme si dans mon pays on eût offert à un simple bourgeois de se faire adopter par le roi de Bavière ou de Saxe. Cependant, il me paraissait impossible que Kong-ni essayât de se jouer de moi ; d'ailleurs, je connaissais trop superficiellement l'étrange contrée, où nous allions aborder, pour bien juger de la proposition, si exorbitante qu'elle en eût l'air. Je répondis, en hésitant :

— Comment cela ?

— Pour te témoigner ma reconnaissance, je te rendrai facile ce qui te semble si peu admissible.

Le jeune Chinois disait ces mots d'un ton assuré et avec un sourire étrange. Je savais pourtant, qu'un titre de Fou-youen équivaut à celui de vice-roi, et qu'un si haut fonctionnaire tient en ses mains le gouvernement absolu de toute une province. Quel était donc le rang de Kong-ni ? Comment pouvait-il m'offrir, sans hésiter, une telle adoption ?... Ma curiosité augmentait, je voulais le faire parler et garder, autant que possible, une prudence extrême ; évitant de me compromettre, soit par un refus, soit par trop d'empressement...

— J'ai encore mon père... repris-je.

— Ton père n'est pas ici !.. Tu n'es pas un fidèle de Fo ni de Bouddha ; tu appartiens au Tien-tchou kiao[20] ? Ta religion t'interdit-elle d'adopter un second père, tant que tu séjourneras en Chine ?

— Non !

— Accepte donc ce que je te propose ; tu deviendras un tchin-tsé[21] et tu pourras aller, venir, demeurer partout où il te plaira...

Certes, l'offre était avantageuse. Combien d'Européens qui, pour visiter la Chine, ont dû risquer leur vie, se seraient estimés heureux d'une si haute faveur ; mais elle m'étonnait trop, elle me paraissait trop peu naturelle, pour ne pas me tenir sur mes gardes. Je demandai encore :

— Un adorateur de Fo, un fidèle de Bouddha, voudrait-il adopter, pour fils, un Kiao-you[22] ?

— Pourquoi pas ? Notre Tien-ven[23] nous apprend que Dieu est un père et que nous sommes tous ses enfants. Il y a, au monde, trois grandes religions : la nôtre, la vôtre, et celle des Hoeï-hoeï[24]. Ceux-ci ont des li-paissé[25] et disent « notre religion est la meilleure », vous avez Ting-sin-lo[26] et vous dites, notre Dieu est le seul Dieu ; nous avons des pagodes et nous disons : San-kiao-y-kiao (Les trois religions n'en font qu'une) ! Pourquoi celui qui estime ta religion à l'égale de la sienne, ne pourrait-il t'adopter pour fils ?

Je n'avais nulle envie d'entamer, avec mon interlocuteur, une discussion religieuse au

20 « La religion du Seigneur du ciel », c'est ainsi que les Chinois désignent le christianisme, ils donnent aussi ce nom aux chrétiens collectivement et individuellement.

21 Mot à mot un « riche de la plus pure famille seigneuriale. »

22 Ami de la religion c'est le nom que prennent les chrétiens chinois entre eux.

23 Littérature Céleste.

24 Musulmans. Dans le sens restreint, ce mot signifie : habitants du Kachgar.

25 Mosquées.

26 Mot à mot : La ville de la vénérable croyance, c'est ainsi que les Chinois désignent nos églises catholiques.

moment de débarquer ; ce qu'il venait de me dire dénotait, de sa part, une extrême tolérance, mais me faisait toucher immédiatement du doigt, l'obstacle principal contre lequel se heurtent, en Chine, nos courageux missionnaires : l'indifférentisme professé par la nation.

San-kiao-y-kiao se répète partout dans l'immense royaume du Milieu, mais une pareille sentence n'est pas la conclusion d'une étude approfondie ou d'une comparaison consciencieuse des dogmes enseignés par le christianisme, le mahométisme et le bouddhisme ; elle ne sert de formule qu'à une rare indifférence. La propagande chrétienne a presque terminé son tour du monde ; le cri de l'Islam : Allah il Allah Muhammed rahsul Allah : a été imposé dans une grande partie de la terre par les hordes asiatiques. Le célèbre : Omm mani pade houm n'inspire aucun zèle ; les Bouddhistes n'ont pas entendu le commandement divin : « Allez, enseignez toutes les nations ! »

La Chine reste fermée, non par des motifs religieux, mais par des préjugés politiques. La religion laisse le Chinois complètement froid. Quand, par de longs discours, on s'est efforcé de lui faire comprendre la sublimité de notre foi, il regarde, d'un air impassible, son interlocuteur. Il a écouté tranquillement et paru fort attentif, car la politesse chinoise l'exige ; mais il répond sans conviction : « Cela est beau, cela est bon ! Tu fais bien d'y croire... Pourquoi disputer là-dessus ? Ta religion est bonne, la religion des Hoéï-hoéï est bonne, la mienne aussi : San-kiao-y-kiao ! : les trois religions sont bonnes et nous sommes tous frères ! »

Après cette déclaration l'on commettrait une grande inconvenance, si l'on insistait ; le Céleste vous répondrait, en souriant : « Tu n'as jamais lu sans doute, le Li-king (le livre des rites pour toutes les classes de la société, tous les lieux et toutes les circonstances de la vie). Viens chez moi, tu le liras ; ou bien, veux-tu que je te l'envoie ?

Cette attitude passive est plus malaisée à vaincre qu'une résistance violente ; les missionnaires qui ont expérimenté le pays, en conviennent tous. Je n'étais pas missionnaire et ne pouvais entreprendre d'argumenter avec Kong-ni. Je demandais donc :

— Le personnage dont tu parles est un Fou-youen ?

— Oui !

— Alors un fonctionnaire du plus haut rang ?

— Oui, un kouang-fou (mandarin) au globule rouge[27]. Il est très puissant, très renommé, mais vieux déjà, il a obtenu du Kouang-Chang[28] la permission de porter les deux plumets de paon et de se reposer de sa charge.

— Ce mandarin n'a point d'enfants, interrogeais-je.

— Il a un fils.

— Les lois chinoises permettent donc d'adopter un étranger, alors qu'il existe un héritier direct ?

— L'empereur peut dispenser des lois.

— Mais ce fils vit, sans doute près de son père, il...

— Ce fils est près de toi...

Je regardai le jeune homme, et balbutiai, dans mon étonnement :

— Tu parles de ton père ! Tu es le fils d'un grand mandarin ?

— Oui, consens-tu à devenir mon frère ?

Il me semblait comprendre les nobles sentiments du jeune homme ; il voulait, pour me témoigner sa reconnaissance, faire tout ce que ne dépassait pas le pouvoir humain. Je lui avais sauvé la vie, en risquant la mienne, il voulait, entre nous, une alliance fraternelle ; s'il avait

27 Note winnetou.fr : Boule au sommet de la coiffure, en cristal ou pierre précieuse, portée par les mandarins des ordres élevés et indiquant leur rang hiérarchique. Les mandarins des deux ordres les plus élevés portent un globule de pierre précieuse rouge.

28 L'empereur.

trouvé une plus haute expression de sa gratitude, il l'eût employée, je n'en doutais pas !... Dans les circonstances où je me trouvais et de la manière dont elle m'était présentée, pourquoi aurais-je repoussé cette offre généreuse ? Je murmurai tout ému.

— Oui, je serai ton frère avec joie !

— Tu connais notre langue, connais-tu notre écriture ? demanda Kong-ni.

— Un peu, la siang-hing[29], et encore ne suis-je pas très habile.

— Eh, bien ! tu dicteras, j'écrirai.

— Quoi ?

— Nous sommes obligés d'envoyer une thèse composée par toi, au Ly-pou[30]. Le fils d'un Fou-youen doit prouver son savoir, pour être fait : nan, phy, héou, ou koung[31].

Je ne puis m'empêcher de sourire. Quelle singulière comédie allai-je jouer dans ce singulier pays ? Un Européen, un voyageur inconnu, prendre ses grades dans une académie chinoise ! Bah ! pourquoi ne pas tenter une si amusante aventure ? Je dis gaîment :

— Et après cette épreuve, quel titre me donnera-t-on ; sieou-tsai, keou-yïns ou tsin-ssé ?

— Tu es très savant, tu pourras peut-être devenir tsin-ssé. En ce cas, trois compositions seraient demandées, car il faut parcourir les trois degrés.

— Eh, bien ! nous essaierons quand tu voudras, mon cher prince ! Dès que le vaisseau sera à l'ancre je me munirai de ce qu'il faut pour écrire.

— Laisse-moi descendre seul d'abord, je pourvoirai moi-même, à ce qui est nécessaire.

— Très volontiers... repris-je. Mais je m'imaginais toujours, malgré moi, que mon naufragé se repentirait vite d'une proposition inconsidérée, et faite dans l'ardeur de sa gratitude, laquelle tomberait un peu dès qu'il serait rapatrié.

Comment s'appelle ton père ? demandai-je pour entretenir la conversation.

— Phy-Ming-Tsou.

— Le comte Ming-tsou, traduisis-je mentalement.

— Où habite-t-il ?

— Tu le sauras bientôt...

Nous fûmes interrompus par la voix retentissante du capitaine. Pendant que nous causions d'une façon si intéressante, le *Wind* s'était rangé entre un navire hollandais et un navire anglais. Des barques indigènes arrivaient par essaims autour de nous ; les Chinois criaient leurs marchandises à tue-tête, un fruitier s'élançait déjà, se tenant à la corde et commençait à grimper. Turnestick, heureux d'essayer sa science, lui criait de sa voix sonore :

— Gooding Morgning, que vendig tu-ong ? (Bon matin, que vends-tu ?)

Naturellement le Chinois n'y comprenait rien, mais il devinait sans peine la question.

Il répondit, en mettant son éventail sur sa bouche en guise de porte-voix.

— Li-chy... li-chy, si-houa !

Le capitaine m'appela de la main...

— Venez donc un peu, Charley... Qu'est-ce qu'il hurle cet animal ? Li-chi ! Qu'est-ce que cela, lichi ?

— Ce sont les noix qui remplissent sa petite barque, des noix excellentes, dont le goût ressemble à celui des marrons, assure-t-on...

— Et si-houa ?

— Des melons d'eau.

Turnestick se pencha sur le bord pour crier.

29 « images grossières » écriture ou peinture et signes conventionnels du style chinois.
30 Académie des rites et des épreuves.
31 Chevalier, baron, comte, marquis, duc, ou du moins titres équivalents et impossibles à traduire autrement.

— J’achette-ong... Apporteng.

Aussitôt le marchand redescendit dans sa barque, puis reparut, portant sur ses épaules dans une natte, passée au bout d’un bambou, une bonne charge de ses fruits.

— Voyez-vous, Charley, me dit le capitaine, en se frottant les mains, cet homme me comprend à merveille... C’est un véritable soulagement pour moi, de sentir que je puis me faire entendre dans ce pays.

Eh bien, non je ne m’étais pas cru capable de cette science-là... C’est à vous que je la dois, mon cher !... Voyez-vous... Voyez-vous comme il arrive avec ses fruits !... Ah ! je crois que je vais lui acheter toute sa provision, tant il m’a fait plaisir.

Le marchand venait de sauter à bord, il étendit sa natte devant Turnestick qui, toujours enchanté, lui frappa amicalement sur l’épaule, lui demandant, à sa manière anglochinoise, combien coûtaient les noix. L’indigène, qui comprenait fort bien la pantomime, se baissa, prit une poignée de noix, et la montrant au capitaine, avec l’index de l’autre main levé, répondit :

— Y-tsien !

— Comme il comprend, hein, Charley !... Seulement je le comprends moins bien, moi !... C’est un homme du peuple, il parle mal... hein, que veut-il dire avec son « y-tsien » ?

— C’est une petite monnaie ; tenez, regardez, il a au cou un cordon où plusieurs de ces petites pièces sont enfilées. En Europe, nous traduisons par sapèque ; les Mongols disent *déhos*, les peuples qui adoptent l’anglais pour leurs transactions prononcent souvent *cash*.

Cette monnaie a une infime valeur, il en faut 150 et même en certains lieux 300 pour faire un mark (1fr. 25).

— Alors, cette poignée de beaux marrons, c’est pour rien, Charley !

— Certainement, ce n’est pas cher.

— Laissez-moi encore interroger l’homme : montrant les melons, le capitaine reprit :

Combieng melong ?

Le marchand prit deux de ses plus beaux fruits et dit, en les soupesant :

— San-tsien !

— San-tsien ! hein, Charley, quel mauvais accent, comprenez-vous ?

— Trois sapèques.

— Des melons gigantesques ! C’est pour rien. Cet homme a dû voler sa marchandise...

Enfin, cela ne me regarde pas ; je prends tout.

Il fit, avec les bras, un geste circulaire au-dessus de la natte, en criant :

Touang !

Le Chinois compta ses melons, mesura les noix dans sa main et dit :

— Y tschoun.

— Que dit-il, Charley ?

— Un tschoun ou tsian, vaut cent sapèques, trente ou cinquante penning, soixante centimes, à peu près je ne sais pas au juste.

— Pour cette montagne de fruits, Charley ? mais je veux encore tout ce qu’il a dans sa barque ; cet homme me plaît et ses prix aussi !....

Se tournant du côté du port, il montra la petite jonque du marchand et lui cria :

— Touang, achetoug touang !

Le Chinois sourit de plaisir, se précipita hors du vaisseau, comme un vrai chat, et eut bientôt remonté sa cargaison tout entière :

— Ssé tschoun ! dit-il alors.

Le chinois est difficile à entendre, Charley, qu’en pensez-vous ? Voyons, combien veut-

il, ce brave gaillard !

— Quatre cents sapèques.

— C'est pour rien, pour rien ! Ah mais, voici le diable ; je n'ai pas de sapèques ici...

— Ni moi non plus. Soyez tranquille, il acceptera de la monnaie anglaise ou américaine, et la changera volontiers.

Le capitaine mit un dollar dans la main du chinois, qui lui rendit presque tout son chapelet de sapèques. Cette petite monnaie est la seule qui ait cours en Chine ; l'or et l'argent n'y comptent que comme marchandises et n'y sont acceptées qu'au poids, sous la forme de barres ou de lingots.

Les sapèques sont rondes, percées au milieu d'un trou carré, afin de pouvoir être passées à un cordon. La charge des sapèques représentant une valeur de cinq dollars, surpasserait la force d'un homme.

Des jonques à louer s'étaient aussi approchés du navire ; Kong-ni en fît demander une. Comme je savais que le jeune naufragé n'avait ni bijoux, ni monnaie sur lui, quand nous le repêchâmes dans la vallée déserte, je lui offris de lui prêter ce que bon lui semblerait.

— Merci, me dit-il, je n'ai besoin de rien.

Il descendit dans la jonque ; j'avoue que je m'attendais à ne plus le revoir. Je m'occupai quelques instants près du capitaine, puis le mouvement du port m'amusant, je restai fort longtemps à l'examiner et à prendre des notes. Tout à coup, j'aperçus un petit canot revenant vers nous ; il était conduit par deux rameurs et amenait un mandarin de cinquième classe, au globule de cristal. Il accosta notre bâtiment ; le mandarin monta à bord, c'était Kong-ni !

Je fus fort étonné de le voir revenir si tôt, avec ce costume, et plus encore de remarquer, sur son bonnet, les insignes mandariniales, à un âge où l'on ne parvient guère aux fonctions qu'indiquait son globule.

Il s'approcha de moi, tout souriant, et me dit :

— Tu vois qui je suis ? Dépêchons-nous : dicte, j'écrirai.

— Venons dans la cabine du capitaine, repris-je, émerveillé d'une telle hâte.

Il s'assit commodément, tira de ses vastes manches ce qui lui était nécessaire pour écrire, après quoi il me demanda :

— Quel sujet choisis-tu pour l'examen ?

Je réfléchis quelques instants, me décidant enfin pour un thème de géographie. Je pensais que mon « talent florissant[32] » se développerait sur ce terrain, d'une manière plus brillante que sur tout autre.

— Si tu le permets, dis-je, mon titre sera « Nian-yan-koui-tse ». L'histoire des diables de la mer de l'Ouest, autrement : « les Anglais ».

— Très bien, ce sujet fera valoir ton talent.

— Notre travail commença ; je dictais, il écrivait ou plutôt peignait. Malgré la difficulté de l'écriture chinoise, son pinceau allait aussi vite que la plume de nos sténographes ; seulement, comme je m'exprimais avec peine, il lui fallait s'arrêter pour entrer dans des explications réciproques, de sorte que ma thèse, quoique fort courte, nous demanda un labeur de deux longues heures.

Ce n'était que la première partie de la besogne, il fallait encore deux autres thèses ; j'intitulai l'une « Pen-tsao-y-yn »[33], et l'autre « Heio-thian-ti »[34]. Elles furent achevées un peu avant la nuit, à la pleine satisfaction de mon nouvel ami ; lequel admirait beaucoup la grande science que, selon lui, je possédais sur toutes les matières. Kong-ni, quoique fort instruit, pour

32 Sessieou-tseou : talents florissants ; sont les bacheliers du Céleste Empire.
33 Histoire naturelle de l'étranger (Le Chinois nomme ainsi les autres peuples).
34 Étude sur le Ciel et la Terre.

un lettré chinois, était facile à éblouir, car ma composition me semblait des plus médiocres, des plus sottes même. Je l'avais entortillée dans des phrases ampoulées à la chinoise, sous lesquelles un Européen, quelque peu expert, eût trouvé un monstrueux assemblage de lieux communs mal digérés.

Malgré tout, la besogne terminée, nous rassemblions fièrement les feuilles, sur lesquelles on n'écrit jamais que d'un côté, quand le capitaine accourut tout haletant.

— Charley, souffla-t-il, vous m'aviez prié de ne pas vous déranger, n'importe, il faut que vous veniez à notre secours ; voyez, le drôle m'a mis en nage !

— Quel drôle ?

— Écoutez. Il y a en bas une jonque chargée d'une foule de paquets de toutes les formes, et une créature, des plus désagréables, est montée à bord. Ce gaillard parle un langage encore plus mauvais et plus incompréhensible que celui du marchand de melons.

J'entends seulement des mots comme *krank* (malade, en allemand, n'est-ce pas ?) et *pfui*. Il me semble qu'il dit encore : « Venez-ci ! » Peut-être veut-il parler d'un malade portant un joli nom de Pfui et, croyant que nous avons un médecin à bord, il cherche à le faire descendre, hé ?

— Nous allons voir, capitaine.

Je me doutais bien que le génie linguistique de mon brave ami avait dû lui jouer un mauvais tour ; je ne me trompais point. En montant l'escalier, j'entendis le Chinois crier et se démener avec les matelots.

— Voyons, ordonna master Turnerstick, qu'on se taise, qu'on s'explique posément. Je vais recommencer mes questions, à haute et intelligible voix. Que voulez-vous ?

Le capitaine, dans son émotion, oubliait ses terminaisons ingénieuses ; l'autre comprenait de moins en moins et répétait de toutes ses forces :

— Kouang-fou, Kouang-fou !

— Vous entendez, Charley, krank pfui !

— Mon cher capitaine, cet homme parle comme tous les Chinois. Il demande le Kouang-fou, le mandarin. Ce mandarin doit être notre Kong-ni, lequel va venir.

— Kom-tcha, kom-tcha ! continuait le Chinois.

— Eh ! qu'est-ce encore ? exclama master Turnerstick impatienté.

— Kom-tcha, si je ne me trompe, offre plusieurs significations : libre, gratis, arrhes, denier à Dieu, pourboire, ou comme s'expriment les Arabes : *bachick*.

— Oui, c'est un mot stupide, fait pour rompre la tête aux étrangers. Dans quel sens le prendre ? Je ne sais ce que ce gaillard demande, dans aucun sens, voilà le plus clair.

— Kong-ni expliquera tout cela ; le voilà !

Notre jeune mandarin, dès qu'il eut aperçu son compatriote fît un signe de la main ; aussitôt le Chinois s'éloigna pour remonter prestement ensuite, avec ses paquets sur le dos. Kong-ni se tourna vers moi et me dit gravement :

— Kouang-si-tassé, tu m'as sauvé la vie, tu m'as soigné et guéri, je te dois tout ; permets-moi de t'offrir ce kom-tcha (présent).

Il me montrait quelques-uns des paquets ; puis se tournant du côté du capitaine, il reprit :

— Tu-re-né-si-ki, tu m'as accueilli sur ton vaisseau, tu m'as ramené dans mon pays, tu m'as nourri gratuitement, tu es un noble cœur ; à toi aussi, je dois beaucoup, accepte donc ce présent comme une faible marque de ma reconnaissance.

— Volontiers, master, une politesse en vaut une autre, comme disent les Français ; je ne t'offenserai point en refusant, j'accepte ces paquets gratuits, ces pourboires ou deniers à Dieu, comme il te plaît de nommer tes cadeaux... Mais puisque tu tiens à me donner un nom

étranger, appelle-moi donc au moins : Turnersticking, ce serait plus convenable, comprends-tu, mon vieux naufragé ?

Ce petit discours, auquel, grâce à Dieu, le jeune mandarin n'entendait rien du tout, me donnait fort envie de rire. Notre excellent capitaine était certainement un homme de mer parfait, mais il m'avait jamais voulu se donner la peine de songer à ce qui dépassait son horizon maritime ; l'éloquence, les bonnes manières, la politesse délicate, ne faisaient nullement partie de son programme. Cela ne l'empêchait pas de se persuader qu'un « marin de la marine marchande » avait toutes les connaissances, toutes les capacités imaginables. Quand il prétendait ne pouvoir apprendre aisément les langues étrangères, il faisait de la pure coquetterie ; et tel que je le connaissais, sa prétention de parler le chinois avec des terminaisons plus ou moins bien ajustées ne m'étonnait pas le moins du monde. Je jugeais fort inutile d'essayer de le contrarier là-dessus.

Quant à ce que disait Turnerstick, par rapport aux cadeaux, il avait raison ; les refuser eût passé pour une mortelle injure aux yeux du mandarin chinois. Celui-ci parut enchanté de notre consentement. Il tira de dessous sa robe, un cordon de soie, auquel pendait un petit objet que je crus être un médaillon, puis il me dit :

— Je vais quitter le vaisseau, mais je reviendrai te prendre ; promets-moi de m'attendre ici.

— Combien resteras-tu de jours absent ?

— Six jours.

— Alors je puis remonter le fleuve et aller visiter Canton en t'attendant.

— Tu irais seul ?

— Non, avec le capitaine.

— Écoute, je te conseille de ne point t'aventurer, avec le costume européen, dans les quartiers interdits aux y-yn[35].

— Tu crois qu'il y aurait péril à le faire ?

— Oui car la police doit veiller sur les étrangers et les arrêter quand ils franchissent la limite.

— Si je changeais de costume ?

— Essaie, tu parles assez couramment maintenant, la langue des Sséhaï-dsé[36]. Tu passerais pour un Chinois, si tu avais une queue.

— Porte-t-on de fausses queues, en trouverai-je à acheter ?

— Tant que tu voudras et aussi longues que tu peux le désirer ; ne te mets pas en peine à ce sujet. Dans ton voyage garde-toi des hommes du Dragon et des temples du dieu de la guerre !

— Je comprends qu'on craigne les Louang-yin[37], mais quel danger peut offrir un temple ?

— Je souhaite que tu ne le saches jamais ; cependant si, en mon absence, tu te trouvais dans quelque danger pressant, prends ce signe ; dès que les Louang-yin le verront, ils te traiteront en ami.

Il détacha du cordon de soie qu'il tenait à la main et qui retenait plusieurs annulettes, une chaînette composée de pépins de pomme, chaque pépin sculpté avec une patience infinie représentait un microscopique bonhomme chinois assis dans sa barque et ramant. Au bout de cette chaîne pendait un médaillon, taillé dans un noyau d'abricot, vraie merveille de délicatesse et de fini. On y distinguait très bien une jonque de guerre munie de son baldaquin ; ses huit rameurs, son capitaine qui tenait un parasol d'une main et son éventail de l'autre ; le

35 Étrangers, barbares.

36 Les Quatre Mers. Les Chinois nomment ainsi leur pays et s'appellent souvent tes fils des Quatre Mers.

37

tout travaillé à jour, avec un goût, une netteté, un art inexprimables. Ces bijoux qui exigent de si longues heures d'application assidue, se vendent, en Chine, un prix plus que minime. Une chaînette et un médaillon tels que ceux-là coûtent, sur place, deux dollars ; un collectionneur les payerait en Europe, plusieurs centaines de francs.

Malgré mon admiration à la vue de ce joli travail, je ne pus chasser une idée fort désagréable qui s'empara aussitôt de mon esprit. Si la seule présentation de ce talisman suffisait pour me faire trouver des amis, Kong-ni avait donc des alliances bien intimes avec ces brigands ? Fort perplexe, au milieu de toute cette aventure, je demandai :

— Ainsi donc, mandarin, tu comptes revenir ici dans six jours ?

— Oui, je viendrai te prendre. En attendant ton travail sera déposé au Kao-pan[38].

Ne devais-tu pas l'envoyer à l'Académie des rites et cérémonies ?

L'examen a lieu au Kao-pan, puis les pièces, annotées par les juges, sont adressées à Pékin, d'où elles reviennent encore au Kao-pan, qui est le palais des travaux de la science.

— Je croyais que l'examen au Kao-pan était oral ?

Kong-ni sourit d'un air contraint.

Le vent souffle comme il lui plaît, reprit-il. Mon père est préfet du département des examens ; il fera pour toi, ce qui lui paraîtra le plus avantageux. Adieu, à bientôt !

— Bon voyage ! répondis-je en serrant la main de cet étrange Chinois.

Le capitaine lui donna aussi, une vigoureuse poignée de main et lui fit ses adieux, dans le joli langage qu'il adoptait avec les indigènes.

La jonque sur laquelle s'éloignait le jeune mandarin eut bientôt disparu parmi tant d'autres jonques. Nous ouvrîmes nos paquets, ils renfermaient des laques de toute espèce, du thé, des produits chinois, des objets travaillés, qu'on nomme dans le pays kou-toung[39], et qui ont une grande valeur à l'étranger. De plus, dans les ballots à mon adresse, se trouvait un costume complet de mandarin ; il n'y manquait que le bonnet à globule, en revanche je découvris, sous les vêtements, une queue si longue qu'elle m'allait de la tête aux pieds. Je compris pourquoi mon nouvel ami souriait quand je le questionnais sur les costumes, les queues, etc. On ne pouvait pousser plus loin l'attentive délicatesse. Turnerstick me voyant essayer cette queue se mit à rire aux larmes.

— Je vous félicite, Charley, je vous félicite ! balbutiait-il au milieu de ses éclats... Dites-moi, allez-vous vraiment, vous affubler de cet appendice ?

— Pourquoi pas ? quand on prend du chinois on ne saurait trop en prendre !

— Eh ! mais alors, comme je vous accompagne, il me faut un pareil ornement, hé ?

— Je le crois ! Kong-ni ignorait vos intentions, sans cela il vous eût aussi envoyé un costume complet, je n'en doute pas. Mais nous pouvons faire notre première visite à la ville dans nos habits ordinaires.

— Je l'espère bien ; nous descendrons demain matin, ce soir il faut nous reposer.

— Comme vous voudrez, capitaine.

— Prendrons-nous des fusils ?

— Pourquoi faire ?

— Eh ! pour chasser, si l'occasion se présente.

— Bah ! nous avons bien le temps de tuer quelques canards sauvages, le seul gibier chinois, je crois. Voyons déjà la ville. Un poignard et des revolvers, cachés sous nos vêtements, suffisent ; en pays étranger, il est toujours bon de s'en munir. Qu'en dites-vous,

38 Le théâtre des épreuves : Palais universitaire chinois.

39 Mot à mot : vieux pots.

capitaine ?

— Well, prenons telle précaution qu'il vous plaira, quoique je ne vois aucun péril à craindre ; nous savons la langue, c'est un grand point !

— Hum ! il y a bien des dialectes et souvent ces Chinois parlent très mal, vous l'avez éprouvé, capitaine ; il ne faut pas trop nous fier à notre science.

— Charley, je suis optimiste, moi ! Vous verrez que nous ferons un charmant voyage.

Je ne m'endormis pas facilement ce soir-là, une foule de pensées m'agitaient et me troublaient. Les présents du jeune Chinois semblaient prouver que sa reconnaissance était réelle ; mais si, au premier abord, sa proposition de me faire obtenir les grades de lettré m'avait paru singulière et amusante, elle finissait par prendre, aux yeux de mon imagination, une inquiétante tournure.

L'empereur de Chine, en apparence, gouverne avec un despotisme absolu ; cependant, son pouvoir a un contre-poids redoutable dans la corporation des lettrés. Cette corporation est une oligarchie à laquelle se trouvent soumis tous les fonctionnaires de l'État. L'empereur est obligé de prendre ces fonctionnaires dans le corps des lettrés et de respecter les degrés hiérarchiques qui dépendent des examens.

Cette puissante institution remonte au XIe siècle avant l'ère chrétienne, par conséquent aux derniers temps du règne de Chang, mais le système des examens, par lesquels doivent passer tous les fonctionnaires de l'État, ne date que du VIIIe siècle après Jésus-Christ. C'est-à-dire, de l'époque de la dynastie des Tang.

Tout Chinois, ayant obtenu un certificat de bonnes mœurs, a le droit, suivant les lois anciennes, de se présenter à l'examen, lequel était autrefois renommé pour l'impartialité des juges qui y présidaient. Il en est autrement aujourd'hui, la corruption s'est introduite en Chine, comme ailleurs, elle atteint les examinateurs et les examinés. Les règlements demeurent très sévères, toutes les précautions semblent prises contre la fraude, mais l'argent est plus puissant que toutes les lois. Les riches parviennent aisément à connaître le programme de l'examen, avant de se présenter ; ce qui est pire, c'est que les voix des examinateurs s'achètent presque toujours. Quand on n'a pu se procurer le programme d'avance, on loue un lettré pauvre, lequel passe l'examen et reçoit le diplôme, au nom de celui qui le paye. Et tout cela se fait ouvertement ; les Célestes ont même une expression pour désigner les gradés qui obtiennent leurs diplômes de la sorte ; ils les appellent les « *bacheliers assis derrière le juge* ». Un absent même peut passer un examen par écrit et, quand on est riche, on obtient de choisir son sujet ; il suffit d'envoyer une dissertation ou tout autre thème, on réussit toujours. Kong-ni avait peut-être agi de la sorte, il voulait me faire bénéficier du procédé.

Ce n'était pas ma seule inquiétude. Que le jeune Chinois m'ait recommandé de craindre les pirates des fleuves, rien de plus naturel ; mais pourquoi ajouter que je devais redouter les temples du dieu de la guerre ? Je le lui avais demandé et il s'était contenté de répondre assez vaguement. Ce Dieu de la guerre, Kouang-ti, est une sorte de Mars ; il naquît dans la province du Tsé-Chouen, dont les habitants passent pour très belliqueux, ce qui est rare en Chine. Kouang-ti vivait au IIIe siècle de notre ère : guerrier intrépide, il remporta une foule de victoires, se fit un nom fameux par tout l'empire, acquit une popularité très grande, durant sa vie, et ne fut point oublié après sa mort. Les Chinois racontent, sur cette divinité guerrière, quantité de légendes fabuleuses, soutiennent que Kouang-ti n'est pas mort et le placent au ciel en compagnie des dieux éternels. Pour eux, Kouang-ti est devenu la personnification de la bravoure militaire, le protecteur des guerriers.

La dynastie Mandchoue a reconnu officiellement le batailleur célèbre comme une divinité, elle lui attribue son avènement à l'empire et s'est placée sous son patronage spécial. Ce sont les conquérants de cette race qui partout, dans les provinces chinoises, ont fait bâtir des temples à Kouang-ti. On représente le dieu assis, ayant à sa gauche son fils Kouang-ping armé de pied en cap et, à sa droite, son fidèle connétable, qui tient un glaive. Les trois idoles

sont sculptées et peintes avec des figures épouvantables, pour mieux inspirer la terreur.

Le culte de Kouang-ti fait partie des prescriptions de la religion d'État. Il est pratiqué surtout, par les fonctionnaires. Quant au peuple, il témoigne une égale indifférence pour Kouang-ti ou pour les divinités bouddhistes.

Si le temple du dieu martial est fréquenté, c'est par des motifs tout autres que ceux de dévotion. La pagode sert d'auberge pendant la nuit, de halle où se tiennent les marchés, de lieu de réunion pour les familles et les gens de la commune. On y agit sans gêne, on s'y inquiète fort peu du dieu.

A quelques époques marquées, les fonctionnaires se présentent au temple, y font leurs prostrations, y brûlent des bâtonnets odorants ; le reste de la population les imite, avec plus ou moins de ferveur ; seulement les Mandchous s'efforcent d'entretenir ce culte parmi les soldats, c'est un moyeu influence et d'encouragement. On inculque aux pings la croyance à une protection sensible du dieu, lequel est censé se trouver, en personne, dans les combats livrés pour la défense de la maison régnante.

On assure avoir souvent vu, dans les batailles, Kouang-ti apparaître au milieu des airs pour assurer la victoire à la race impériale qu'il chérit.

Pourquoi ce brave Kouang-ti devait-il m'être fatal ? Uniquement, sans doute, parce que j'étais chrétien et non mandchou.

Quant aux Loung-yin, je les connaissais, soit par ouï dire, soit par les livres. La Chine a eu de tous temps ses jonques de pirates, maritimes ou fluviaux, si je puis m'exprimer ainsi. Les fameux pirates des fleuves, qui parcourent l'intérieur de l'empire ; sont peut-être plus audacieux, plus féroces, plus redoutables encore, que ceux des mers. Ils affrontent les cités les plus populeuses, ils y accomplissent, même en plein jour, leurs hardis coups de main.

Ils maintiennent leur association de brigandage, en dépit de toutes les lois et au milieu d'une population aussi dense, parce qu'ils savent se ménager des ententes, non seulement parmi les dernières classes de la société, mais avec les plus hauts mandarins eux-mêmes. Quand on essaie de traiter la question, si grave, de la piraterie, les mandarins esquivent toute explication.

Je m'endormis en ruminant toutes ces pensées et toutes les notions que je possédais sur l'état moral en Chine, mais j'eus les rêves les plus fantastiquement désagréables. Ma queue se changeait en un boa constrictor, qui m'entourait de ses anneaux et me serrait à m'étouffer. Mon cher Turnerstick m'apparaissait sous la figure d'un dieu terrible, assis au milieu d'une pagode, il me criait :

— Charlong sauve toing, ou je t'avalang !

Je m'enfuyais, mais la pagode se transformait en un immense dragon qui me poursuivait, me saisissait. s'envolait par les airs en m'emportant dans ses griffes, puis me rejetait sur une montagne de melons d'eau et de noix. Chacun de ces fruits paraissait vivant, tous voulaient que je les mangeasse. Je m'efforçais de leur faire ce plaisir. Mais le dieu de la guerre, avec une mine effroyable, accourait, me prenait par le bras, me secouai, violemment, en disant :

— Par tous les tonnerres, Charley, éveillez-vous si vous n'êtes pas mort, sans quoi je vous arrache le bras !

Là dessus, j'ouvris péniblement les yeux ; le fameux dieu des combats n'était autre que mon ami Frick Turnerstick.

— Qu'y a-t-il, capitaine ? murmurai-je.

— Ce qu'il y a ? Voilà deux heures que le soleil est levé et vous dormez encore, poussant des soupirs, des plaintes à fendre une pierre ! Qu'avez-vous donc ?

— Je rêvais que vous étiez changé en dieu chinois ; vous vouliez me dévorer.

— Moi, quelle idée, Charley ! Allons, secouez ce cauchemar, préparez-vous, le déjeuner

est prêt, avalons et partons !

Tandis que j'achevais mon thé, le capitaine fit signe à une petite jonque de louage, qui s'approcha aussitôt. Mon brave ami, voulut interpeller les bateliers au moyen de son langage ingénieux ; sa pantomime aidant, il fut à peu près compris, les Chinois répétaient toujours :

— Tché, tché, tché...

— Tché ? reprit le capitaine en secouant la tète, quelle horrible manière de parler ! Que veulent-ils donc dire, mon cher ?

— Mais vous savez bien que tché équivaut a l'affirmation, yes.

— Ah oui, j'oubliais !... Tenez, entendez-vous avec ces gens, cela sera plus tôt fait.

— Vous êtes donc décidé à voyager en barque jusqu'à Canton ? Nous pourrions prendre le vapeur qui nous conduirait, en un jour, Wam-poa ; de là, nous n'aurions plus que douze milles anglais pour arriver clans la ville.

— Je le sais bien, Charley, mais je veux voir le pays, avoir affaire aux indigènes, enfin vous me comprenez !... Il vaut mieux nous confier à cette nacelle de bambou, que nous pourrons quitter et reprendre quand nous voudrons, pour visiter un peu la rive ; rien ne nous presse, hé ! J'ai donné toutes mes instructions au pilote, d'ailleurs, qui nous empêchera de nous faire remorquer par le vapeur quand cela nous conviendra ?

— Fort bien ; si vous le voulez, capitaine, nous commencerons notre étude de mœurs par Hong-Kong qui est là, devant nous, et qui mérite d'être vu.

— Très volontiers, Charley, c'est aussi mon avis ; puis ces bateliers nous conduiront plus loin.

Je louai les Chinois pour une somme équivalant, à peu près, à 1,25 par jour, nous descendîmes dans la petite barque et nous nous fîmes conduire en ville.

Hong-Kong, que les Anglais occupèrent en 1824, fut admirablement choisie par eux, comme station maritime ; ils firent preuve, dans cette circonstance, du coup d'œil, si sûr et de l'habileté si pratique, qui les distinguent. L'île, sur le côté nord de laquelle se trouve Hong-Kong, est hérissée de montagnes, elle a de 18 à 20 milles anglais de circonférence. L'avantage du port, assez étroit, de Hong-Kong, est d'offrir deux entrées se faisant vis-à-vis, de sorte qu'on peut y aborder par presque tous les vents. L'eau est si profonde dans le port, que les plus gros navires approchent tout près de la terre. Une vase épaisse, molle, presque gluante, s'étend jusque sur le rivage. Les hautes montagnes qui environnent le bassin, sont un abri excellent contre les brises d'automne et d'hiver.

Nous parcourûmes les rues de ville chinoises ; elles sont boueuses, sales, infectes comme de vrais cloaques, nous nous aventurâmes même, jusque dans les ruelles obscures, où grouille une population dégoûtante, entassée dans de petites cabanes de bambous, pressée sur les portes ou trottinant au milieu des ordures. La plupart des maisons chinoises, ouvertes au rez-de-chaussée, servent de boutiques. Derrière, on trouve deux mauvaises chambres toutes noires et un misérable escalier conduisant à l'étage supérieur, où couche la famille. Ces boutiques, non fermées, permettent de surprendre le Chinois dans tous les détails de sa vie intime.

Là, on aperçoit un cordonnier confectionnant des chaussures de soie, munies d'épaisses semelles en feutre ; ici, un fabricant de laques qui peint avec soin ses petites boîtes. Il faut un an entier pour terminer chaque objet ; le beau vernis de la laque ne s'obtenant que par des couches successives. Un peu plus loin, voici la boutique d'un changeur avec sa machine à calculer : le man-pan[40] : qui demande une si minutieuse attention, pour ne pas faire de nombreuses erreurs. En face, travaille un tailleur, accroupi sur ses talons ou les jambes croisées, tout comme en Europe. Cette honorable corporation a, paraît-il, sous toutes les latitudes, les mêmes coutumes et les mêmes goûts.

40 Note winnetou.fr : Le Suan pan ou boulier chinois est encore le principal instrument de calcul courant ; c'est un outil indispensable pour l'écolier, le commerçant, le fonctionnaire.

Nous pouvons nous régaler chez le voisin, il est cuisinier et fruitier ; il vend des fruits, des légumes, des viandes, des pâtisseries de toutes sortes. La foule se presse par ici, nous approchons. J'aperçois, avec surprise, quelques-uns de ces charlatans cosmopolites qui parcourent l'ancien et le nouveau monde. Les turcs les nomment Mouhassil-Bachi[41], les Chinois Kia-mino-coul[42] nous les appelons souvent : Pierrots et Colombines[43]. J'avoue que la rencontre de pauvres saltimbanques me fit plaisir ; peut-être venaient-ils de mon pays ?... Quand on est loin, tout ce qui rappelle la patrie fait battre le cœur !

Turnerstick s'arrêta enfin, devant une boutique de changeur :

Si nous faisions de la monnaie, Charley ? dit-il.

— Excellente idée, master !

— Laissez-moi parler : Changong ung dollaring ? Il tira de sa poche un dollar, aussitôt le boutiquier Chinois lui répondit en assez bon anglais.

— Vous voulez des *cash* pour un dollar, n'est-ce pas, sir ?

— Comment ! s'écria le capitaine, qui fronçait les sourcils, on parle anglais dans ces boutiques ! Prenez donc la peine d'étudier les terminaisons : hang, heng, hing, houng. Allons nous-en, Charley ; il me faut de vrais Chinois !

Il sortit furieux, au grand ébahissement du changeur.

— Quittons Hong-Kong, me dit-il, je n'y trouverais point à m'exercer !

Un quart d'heure plus tard, nous sautions de nouveau dans notre barque de bambous, pour remonter le fleuve. Les rives, bordées de roches, m'offrirent un aspect très pittoresque, et auquel je ne m'attendais point. Les plaines qui s'étendent des deux côtés sont sillonnées de cours d'eau et de canaux. Nous aperçûmes de nombreux villages construits en matériaux solides sur les hauteurs, avec de simples bambous ou sur pilotis dans les terrains bas et sur les fleuves. Quand l'eau déborde, ces hameaux ont l'air de petites îles au milieu d'un lac. Des jonques, lourdement chargées, montaient et redescendaient le courant, des multitudes de bateaux pêcheurs se croisaient en tous sens.

Nous voguions depuis quelque temps, poussés par une brise favorable qui faisait courir gaiement notre petite jonque sur les flots ensoleillés ; je savais que de l'embouchure du fleuve à l'entrée de Canton, s'échelonnaient au moins quatre pagodes, nous désirions en visiter une. La première fuyait déjà derrière nous ; Turnerstick voulut s'arrêter à la seconde. Nous abordâmes, en donnant aux bateliers l'ordre de nous attendre.

Nous nous acheminâmes, à travers champ, vers un village, derrière lequel s'élevait le temple. Je m'imaginais que notre apparition allait exciter la curiosité générale ; il n'en fut point ainsi ; trois ou quatre femmes seulement, s'avancèrent sur le seuil des portes pour nous regarder et une petite troupe d'enfants nous suivit, répétant sur tous les tons : « Bief-stë, bief-stë ! »

Que disent ces gamins, Charley ? me demanda le capitaine.

— Ils nous prennent pour des Anglais, or les Anglais, dans tous les pays du monde, sont connus par leurs beefsteaks ! Prenez note, mon cher et comparez !... Tous les gamins de l'univers ne se ressemblent-ils pas ?

En quittant le village, nous gravîmes une hauteur, au sommet de laquelle conduisait une route bien entretenue, et ombragée de gracieux bouquets d'arbres, plantés des deux côtés. Cette route en zig-zag nous prit assez de temps, elle nous emmena vis-à-vis la pagode. Le capitaine considéra pendant quelques minutes, ce bâtiment dont les briques, d'une teinte foncée, étaient divisées par les lignes d'un ciment très blanc, puis il me dit :

— Charley, regardez-donc hé, huit-étages !

41 Grands preneurs d'argent, grippe-sous.
42 Oiseau de famille.
43 En Allemand Mr Spatz et Mme Sperling.

— Oui, entre autres explications, je vais vous donner la plus vulgaire, la moins philosophique : une légende indienne rapporte comme quoi le corps de Bouddha fut brûlé et ses cendres divisées en huit parties, qu'on plaça dans autant d'urnes. Alors on bâtit une tour dont chaque étage renferma une de ces urnes. Les cendres des pieds furent mises au rez-de-chaussée, celles de la tête au dernier étage. Cette tour sert de modèle aux pagodes construites dans toutes les règles, comme celle-ci.

— Bien ! entrons, s'il vous plaît.

Sur le seuil de la pagode se tenait un vieillard qui vendait des fruits et des cigarettes de paille, cette dernière marchandise coûte à peine un franc le mille. Les enfants nous suivaient toujours, j'achetai une corbeille de fruits, pour la somme la plus minime, et priai le marchand d'en distribuer le contenu, à l'aimable jeunesse du lieu. De plus, j'offris à chacun de ces petits citoyens de la *Fleur du milieu*, quelques cigarettes. Les enfants nous acclamèrent aussitôt, on n'entendit plus le moindre cri de Bief-sté, et plusieurs gamins, redescendant précipitamment au village, allèrent semer partout le bruit de nos largesses.

Après cela, nous pûmes entrer tranquillement. L'intérieur de la pagode offrait huit pans, il se trouvait, éclairé par ouvertures en forme de meurtrières ; à droite un étroit escalier conduisait aux étages supérieurs, dans le fond se dressait la statue de Bouddha, accroupi et d'un embonpoint phénoménal. Pour les Chinois, la graisse est la beauté suprême, des joues pendantes, de tout petits yeux noyés dans les chairs, et fendus de biais, leur paraissent infiniment préférables aux traits de l'Apollon du belvédère. Bouddha, avec sa graisse, sa physionomie égrillarde, ressemble bien plutôt à un gastronome, qu'à un dieu, on dirait qu'il vient d'achever un bon dîner, et qu'il va faire un joyeux somme, pour mieux recommencer. En examinant de plus près le visage de l'idole, je remarquai que la forme de l'ovale et le dessin du nez rappelait le type caucasien ; preuve, ajoutée à beaucoup d'autres, de l'origine de la *Tien-hio* (doctrine Céleste). Certainement elle est venue de l'ouest, pour les Chinois.

Aux deux côtés du dieu principal, se tenaient des figurines dont la grimace me parut épouvantable. Un vase d'airain contenait les bâtons odorants qu'on brûle devant Bouddha, aux pieds de celui-ci, quelques fleurs avaient été déposées, mais ses furibonds petits compagnons ne recevaient aucun hommage de ce genre.

Tout à coup, des pas se firent entendre dans l'escalier ; un homme descendit lentement, il fumait une cigarette avec la mine la plus, débonnaire

— Qu'est-ce que celui-là ? murmura le capitaine.

— C'est le ho-chang, le prêtre gardien de la pagode... Nous disons bonze ordinairement ; mais les Chinois ignorent ce nom, ils appellent, leurs prêtres ho-chang ou sing...

Cependant le bonze s'approchait, il nous salua amicalement et nous tendit la main.

— Vous êtes le sing de cette pagode ? demanda Turnerstick, sans hésiter.

— Sing ? tché, tché !... répondit le bonhomme.

— Voyez-vous, comme il me comprend bien ! s'écria mon compagnon. Ce prêtre est un homme très intelligent, on peut causer avec lui !... Sir Sing, comment s'appelle ce bon vieux Monsieur ?

L'Américain oubliait ses terminaisons, mais il montrait du doigt l'idole.

— Fo !... reprit le bonze.

— Fo ?... Qu'est-ce que cela, Charley ?

— En Chine, Bouddha s'appelle Fo...

— Et ces deux petits gaillards ?

Le prêtre comprenant le geste de Turnestick dit aussitôt :

— Phou-sa et O-mi-to[44].

— Que dit-il, Charley ?... Décidément les lettrés ne parlent guère mieux ici, que les portefaix ; je ne comprends rien à ce chinois. Nous l'avons pourtant bien travaillé !...

— Il parle à la fois chinois et japonais. Phou-sa est le nom que les Chinois donnent au célèbre patriarche bouddhiste Bodhisatva, cette figurine le représente, probablement. O-mi-to est le nom qui, chez les Japonais, désigne Bouddha lui-même.

— Well, mais Bouddha, à proprement parler. Quel est-il ?... Je ne le connais pas beaucoup, il faut l'avouer !

Le mot Bouddha vient du sanscrit et signifie l'*Être*. C'est le nom de la raison suprême, de l'intelligence absolue et aussi, celui de ses diverses incarnations. Le plus célébré des Bouddhas est né l'an 607 avant notre ère, il fut le fondateur d'une religion dont les adeptes se comptent par centaines de millions, son père se nommait Sudhodana, roi de Moagdha, à présent Bahar ; pour lui, son vrai nom était Siddharata-Gautama, on l'appelait aussi, Çakya-Mouni, et...

— Stop, stop ! Charley, si vous continuez une minute de plus à me bombarder les oreilles avec de tels noms, je me sauve ! J'aime mieux le typhon, voyez-vous !... Continuons plutôt notre visite.

Se tournant vers le bonze, et lui montrant l'escalier, mon excellent ami lui demanda si nous pouvions monter. La permission fut accordée sans difficulté, mais dès le second étage, Turnerstick criait grâce.

— N'allez pas si vite, Charley ! C'est pire que la chasse aux chèvres !... Laissez-moi un peu souffler !

— Attendez-moi, mon cher, vous ne verriez rien de curieux par là.

Je continuai à monter derrière le bonze ; mais je ne me trompais pas, les étages étaient complètement nus et vides ; il ne s'y trouvait rien à voir. Sur le sommet seulement, je fus dédommagé par un panorama des plus étendus.

La tour de la pagode qui avait deux cents pieds de haut, pour le moins, dominait toute la campagne.

Le bonze était un bonze, c'est tout dire : ses connaissances se bornaient au service matériel du temple. Je l'interrogeai en vain sur la signification des noms Phou-sa et O-ini-to, il ne connaissait point les divinités qu'il adorait. Ces bonzes Chinois sont généralement d'une ignorance crasse. Ils vivent moitié d'aumônes, moitié des offrandes faites pour l'expiation de certains péchés.

Comme ces prêtres doivent garder le célibat, ils sont obligés d'acheter quelqu'enfant de pauvres familles, pour en faire leur futur successeur.

Des tours de passe-passe et quelques formules de prière, c'est tout le bagage scientifique qu'ils se transmettent

— Tu n'es pas un Fo-tsé[45] ? me demanda mon guide.

— Non, je suis un Kiao-yn, un chrétien !

— Alors, tu dois t'étonner de ce que je te permets l'entrée de la pagode ?

— Non, car chez nous l'entrée de la maison de Dieu est ouverte à tous.

— Priez-vous votre Tien-tshou[46] ? Lui offrez-vous de la fumée odorante ?

— Oui !

— Priez-vous au son des cloches et du gong ?

— Oui, nous avons de belles cloches, dont l'harmonie est bien au-dessus de tout ce que

44 Ce mot signifie littéralement : l'*Infini*.
45 Bouddhiste : partisan de Fo.
46 Seigneur du ciel.

tu connais.

— Comment cela se pourrait-il ! Vous êtes des barbares qui n'entendez rien à la musique !

— Tu te trompes ! Les Mandchoux et les Mongols ont une musique enfantine et sans agrément, la nôtre est si savante et si belle qu'aucun Chinois ne parviendrait à l'apprendre.

— Te croirai-je ?

— Comme bon te semble ; c'est ton affaire.

— Quel est ton nom ?

— Kouang-si-ta-ssé.

— Voilà un beau nom ! Connais-tu nos instruments ?

— Oui.

— Tu ne parviendrais pas à t'en servir !

— Jamais je n'ai essayé, mais je pense que ce n'es guère difficile.

— Ah ! ah ! tu te l'imagines ! Connais-tu le gong ?

— Oui.

— Le gamelang[47] ?

— Oui.

— L'anklong[48] ?

Oui. Seulement, je te ferai remarquer que ces deux derniers sont malais et non chinois.

Le bonze ne releva pas cette observation ; il continua.

— Tu connais aussi, la pi-pa, la kiu ?

— Oui.

— Il n'y a pas d'instruments au monde plus difficiles que ceux-là.

— Bah ! je suis sûr qu'un Européen, ayant quelques notions de musique, jouerait du premier coup beaucoup mieux que tous les musiciens chinois. Nous possédons des instruments dont l'étude demande plus de dix années ; vous n'en avez pas de semblables.

— Je veux te croire, cependant tu me parais bien téméraire quand tu prétends jouer à l'instant, de la kiu et de la pi-pa ! J'ai ces deux instruments chez moi ; viens les essayer.

— Volontiers.

Le bonze me regarda d'un air de défi. Nous redescendîmes. Turnerstick, qui attendait impatiemment, me cria :

— Qu'avez-vous vu là-haut, hé ?

— La campagne, capitaine !

— Bon, passons à d'autres exercices.

— Nous allons nous rendre chez le bonze.

— Ah ! et pourquoi faire ?

— Pour jouer.

— Aux cartes ?

— Non pour jouer de la kiu et de la pi-pa.

— Vous perdez la tête, Charley !

— Pas le moins du monde ! La kiu est une espèce de violon, la pi-pa une guitare primitive.

---

47 Il existe deux sortes de gamelang. L'une avec des clochettes, l'autre munie de plaques en métal ; toutes deux rappellent nos harmonicas de cuivre et de verre.

48 Instrument construit avec des bambous ; il pèse jusqu'à cinquante livres.

— Ah très bien.

— Je jouerai du violon, vous de la pi-pa.

— Que le diable vous emporte avec votre pi-pa ! C'est comme si vous me parliez de retirer un requin d'un filet ; jamais de ma vie je n'ai seulement touché un instrument de musique.

— Eh bien ! je jouerai seul ; j'ai défié ce Chinois sur l'harmonie !

— Charley, vous avez tort, mon cher, que vous prouviez aux indigènes votre supériorité au tir, à la chasse, je le comprendrais, mais se disputer sur la musique, c'est dangereux, très dangereux, croyez-moi !

— Nous verrons.

Le bonze venait d'échanger quelques mots avec le marchand de fruits, accroupi sur le seuil. Celui-ci se leva et courut vers le village ; j'imaginai qu'il s'était dépêché pour rassembler le public. Le bonze voulait rendre ses compatriotes témoins de l'audace et de la honte d'un diable d'Europe. Il nous fit signe de raccompagner. Nous sortîmes de la pagode, un petit sentier nous conduisit tout au sommet, de la montagne, où s'élevait la maisonnette du prêtre. Elle était construite en bambous, et surmontée d'un toit de tuiles, elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, avec un avancement supporté par des piliers, formant une sorte de véranda. A notre approche, un enfant apparut dans l'embrasure de la porte, et vint nous saluer. C'était l'élève du bonze. Celui-ci adressa à son jeune disciple plusieurs recommandations, en lui parlant tout bas.

Très peu d'instants après, l'enfant nous servit du thé, à la manière chinoise, dans de très petites tasses, sans sucre, ni lait.

— Voilà qui est commode, grommelait le capitaine... Nous prend-il pour des poupées auxquelles il ferait faire la dînette ? Quand j'aurais avalé douze cents fois ce que contiennent ces dés à coudre, je me demanderais encore si ce thé sent quelque chose ; enfin, en voyage comme en voyage ! n'est-ce pas, Charley ? Mais ce bonze n'apporte pas vite sa pi-pa, hé ?

— Patience, capitaine, je crois qu'il nous amuse pour avoir le temps de réunir la galerie.

En effet, nous vîmes bientôt s'avancer une file de villageois qui serpentait autour de la montagne ; tous, petits et grands, tenaient des bouquets à la main.

Arrivés devant nous, ils saluèrent avec beaucoup de prosternations puis nous offrirent leurs fleurs, en remerciement des petits cadeaux distribués aux enfants.

Les Chinois se montrent presque toujours sensibles au moindre présent ; mon idée avait eu plein succès.

— Que ferons-nous de tous ces bouquets ? murmurait le capitaine ébahi.

— Nous en prendrons quelques-uns, le bonze gardera le reste.

— C'est cela... Mais voyez-vous, Charley, il faut remercier convenablement ces braves gens.

— Oui, je vais essayer.

— Stop, Charley ; laissez-moi les haranguer, je vous prie.

— Très volontiers ; tournez-leur cela d'une façon gracieuse et émouvante.

— Soyez tranquille.

Turnerstick se leva, prit une pose de circonstance, salua le peuple et toussa.

— Chinsing, dit-il, hommes-ding, femmes et enfants... Les terminaisons clochaient déjà ; il poursuivit imperturbablement en Anglais : Nous sommes venus ici, pour vous voir, vous connaître, admirer votre pays, apprécier vos usages. Dès les premiers pas, nous devons louer votre politesse, vos sentiments nobles et délicats ; vous nous apportez des fleurs en retour d'un petit présent fait à vos enfants, voilà qui est très bien ! Nous vous adressons nos remerciements et nous espérons vivre toujours en bonne amitié avec tous les Chinois !

Ce speech, accompagné de gestes appropriés, fut accueilli par un murmure de satisfaction. Les assistants approuvaient de confiance ; ils lisaient, sur la bonne figure du capitaine, l'intention de leur être agréable.

Turnerstick rayonnait.

— Eh bien, me souffla-t-il à l'oreille, vous voyez que je me fais comprendre ! Je vous souhaite de vous en tirer comme cela avec votre pi-pa, hé ! Dépêchons un peu, l'homme ! ajouta-t-il en se tournant vers le bonze, apportez vos musiques.

Le prêtre chinois, auquel je fis signe, rentra chez lui, pour reparaître bientôt avec les deux instruments qu'il déposa près de moi.

— Jamais je n'ai vu jouer la pi-pa, lui dis-je ; joue quelques airs, j'essaierai ensuite.

Il sourit dédaigneusement et grommela entre ses dents :

— J'aurai beau jouer devant toi, on n'apprend pas en un instant.

Il se décida enfin et accorda sa kiou tant bien que mal. Cet instrument rappelle les nôtres par la forme ; il a un chevalet et quatre cordes, mais ses sons différent beaucoup de ce que nous sommes accoutumés à entendre. L'archet très lourd a, comme nos archets de basse, l'aspect d'une scie ; ou on frotte les crins avec de la résine commune.

Le peuple, silencieux et convaincu, écoutait dans un grand recueillement ; on devinait à son attitude que le bonze passait pour un maestro des plus distingués.

Cependant le pauvre musicien ne connaissait pas plus l'harmonie que la mélodie.

Son jeu n'avait aucune mesure, il consistait à produire quatre sons, toujours les mêmes, avec des modulations différentes. Lorsque l'exécutant déposa l'archet, l'enthousiasme brillait dans tous ces petits yeux chinois ; le virtuose redressait fièrement la tête ; il nous regardait d'un air de dire :

— Faites-en autant !

Et, tout haut, il me demanda :

— Les chrétiens d'Europe jouent-ils ainsi ?

— N'as-tu jamais entendu la musique des Van-koui-tsé ou des Fou-len[49], à Macao ?

— Non ! ce sont des barbares ; je ne veux ni les voir ni les entendre.

— Montre-moi maintenant, comment on joue de la pi-pa !

Il prit l'instrument, lequel ressemble à une de nos vieilles cithares démodées, son manche très allongé, est garni d'un cheviller dont les touches sont au demi-ton, et il possède sept cordes. Le jeu du bonze fut aussi monotone sur la pi-pa que sur le kiou. Il pinçait les cordes de la main gauche, mais sans produire aucune mélodie ; un enfant de deux ans n'eût pas été plus novice. Je ne pouvais comprendre comment, avec un instrument aussi perfectionné, on ne fût point arrivé, même dépourvu de maître et de méthode, à quelque chose de moins enfantin. La pi-pa a dû être apportée en Chine par les Européens ; les Chinois n'y comprennent absolument rien. Lorsque le bonze m'eut remis sa fameuse pi-pa, je l'accordai à la manière allemande, puis jouai une de ces valses rapides et entraînantes où la main gauche surtout, doit agir.

Les Chinois me regardaient avec admiration ; le brave capitaine s'écria, en me donnant un grand coup de poing dans le dos :

— All devils ! Charley, je ne vous connaissais pas un pareil talent sur ces boîtes-là ! Où diable avez-vous appris la pi-pa, pi-poug, comment dites-vous ?

— Je possède quelques petits talents de société, mon cher, comme vous le voyez ! repris-je en riant.

Accordant alors, ma pi-pa à l'espagnole, j'entamai : *Le son des cloches*, air bien connu, et je continuai par un brillant fandango.

49 Anglais et Français.

Les assistants semblaient extasiés, mais ils ne proféraient pas une parole et ne faisaient pas le moindre geste. Quant au bonze, il reculait jusque sur le devant de sa porte et semblait un peu confus.

Le capitaine, installé dans un petit fauteuil de paille, marquait la mesure des pieds, des mains, de la tête ; il était prêt à danser.

— Charley, déclara-t-il, c'est encore plus beau que mon speech, On vous écoulerait jusqu'à la nuit ! jouez toujours !

Je repris le violon et, cette fois, l'accordai en sol, pour exécuter d'abord un choral à trois voix, puis le lied sans paroles de Brinkmann, enfin une valse américaine, tout à fait endiablée, de sorte que Turnerstick ravi, gesticulait, sautait, criait, battait des mains comme un enfant.

— Hourra ! répétait l'excellent homme, bravo ! incomparable ! charmant ! Ah ! voyez-vous, Charley, la musique, ça me va au fin fond de l'âme ! C'est comme si, filant dix mille nœuds à l'heure, je partais droit pour le ciel, eh !

J'appelai le bonze et lui rendis son violon en lui demandant :

— Crois-tu maintenant, que les chrétiens d'Europe savent jouer de la musique ?

— Ta musique vaut mieux que la nôtre, tu as raison ; mais dis-moi, es-tu Anglais ?

— Non !

— Tant mieux, car nous les haïssons parce qu'ils prennent nos villes et font gronder leurs canons sur nos côtes. Vous allez à Kouang-tcheou-fou ?

— Oui, nous ne nous sommes arrêtés que pour visiter ta pagode ; tu nous l'as montrée avec complaisance, accepte donc un petit présent.

— Je ne refuse pas ; je suis pauvre ; ton présent sera bien accueilli.

Turnerstick, auquel je fis part des dispositions du bonze, voulut aussi témoigner sa générosité. Nous déposâmes deux dollars dans la main du prêtre. C'était une petite fortune. Le pauvre bonze ne pouvait exprimer toute sa joie ; il montra ce qu'il venait de recevoir aux assistants, en leur faisant un long discours sur nos vertus, puis il me prit à part et me dit :

— Vous avez été bons ; je vais te donner un conseil, mais ne me trahis pas ! Prends garde, sur ta route, aux Loung-yin et aux kouang -ti-miao.

Cette recommandation, qui rappelait mots pour mots celle de Kong-ni, me frappa.

— Pourquoi ? m'écriai-je.

— Je ne puis tout dire... Mais ne sais-tu pas que les Loung-yin s'attaquent aux étrangers, pour tirer d'eux une rançon ?

— Je le sais ; avant-hier encore on nous a raconté qu'une dame portugaise, femme d'un riche marchand de Macao, avait disparu ; tout porte à croire qu'elle est tombée entre les mains des hommes du dragon, cependant je ne crains pas beaucoup ces brigands.

— Tu ne les connais pas, sans cela tu les craindrais ; il n'y a rien de pire que de se trouver en leur pouvoir et de les irriter. Si j'étais plus puissant, je te donnerais un signe qui te protégerait, mais je...

— Existe-t-il des talismans contre les hommes du dragon ?

— Oui.

— En as-tu déjà vu ?

— J'en ai même... même vu... oui !

— Comment sont-ils faits ?

— Il ne m'est pas permis de le dire.

Je détachai de mon cou, le médaillon du jeune mandarin et demandai :

— Sont-ils faits comme celui-là ?

Le bonze n'eut pas plutôt aperçu cet objet, qu'il tressaillit de la tête aux pieds, croisa les

mains sur sa poitrine et s'inclina presque jusqu'à terre.

— Oh ! Seigneur, s'écria-t-il, pardonne-moi ! Comment pouvais-je savoir que tu es un yeu-ki[50] des Loung-yin ?

— A quoi vois-tu cela ?

Le bonze parut fort étonné de la question ; il murmura :

— Tu possèdes le médaillon et tu demandes comment je l'ai reconnu... Aurais-tu simplement trouvé ce signe ?... Alors tu es un homme mort !

Je voulais éviter de raconter comment j'étais devenu possesseur du talisman, il me semblait étrange qu'un prêtre bouddhiste fût initié aux secrets de la bande des pirates. Je me sentais assez embarrassé. Afin d'obtenir quelques renseignements, je repris d'un air résolu :

— Non, je n'ai pas trouvé ce médaillon ; il m'appartient ; montre-moi ton signe !

— Mon signe est dans la maison, mais, quand je l'ai servi les tasses de thé, tu aurais dû deviner...

Je me rendis compte alors, d'un geste singulier que j'avais remarqué sans y attacher un sens. Le bonze en me présentant la tasse, la tenait avec le pouce, l'index et l'annulaire, dressant les deux autres doigts comme des cornes.

— C'est vrai, balbutiai-je un peu interdit.

— Et les deux salutations ! Tous les membres de la corporation les connaissent ! Si tu es un étranger tu ne peux faire partie des Loung-yin.

— Écoute, je ne mens point ; si je possède légitimement ce talisman, c'est par suite de circonstances extraordinaires... Je ne dois pas te les révéler, mais tu peux te fier à moi. Du reste, n'as-tu pas été trop loin ? Tu m'avertissais de prendre garde aux hommes du Dragon, sans savoir à qui tu parlais. Sais-tu à quoi tu t'exposais ?

— Oui, à la peine de mort ; mais je suis un ho-chang[51] et les serviteurs du grand Fo, ne peuvent être mis à mort sans danger, car l'empereur les couvre de sa protection spéciale, il est leur seul chef. Tu me paraissais bon, tu es étranger, ou du moins tu t'annonces comme tel, je voulais sauver tes jours.

— Pourquoi me parlais-tu des pagodes ?

— Ne le sais-tu point ?

— C'est bien ! Adieu ! Souviens-toi de ce qui est écrit dans le Li-hing : « La politesse interdit sévèrement de faire rougir le visage d'un homme. »

— Que veux-tu dire ?

— Tu as essayé de me couvrir de honte en luttant avec moi sur les instruments, et c'est toi qui as dû rougir ; une autre fois, ménage les étrangers, ils sont plus habiles que les Chinois, en toutes choses.

— Pardonne-moi, si j'ai agi contre les rites, car tu es un yeu-ki ! Adieu, qu'une heureuse étoile brille sur ta route !

Lorsque nous eûmes regagné le fleuve, je remarquai une petite barque amarrée près de la nôtre. J'interrogeai nos gens ; ils prétendirent que la barque appartenait à un pêcheur, lequel se reposait.

Nous reprîmes notre route. On déploya la voile ; Turnerstick voulut ramer, un homme se mit au gouvernail. Le plus grand mouvement régnait autour de nous ; les pêcheurs se hâtaient de terminer leur tâche, car la nuit descendait déjà ; nous nous étions attardés chez le bonze. Il me sembla que la petite barque se remuait ; le prétendu pêcheur dirigeait le gouvernail non en avant ni en arrière du fleuve ; il paraissait vouloir tout simplement, le traverser pour aborder sur la rive vis-à-vis.

---

50 Colonel, grade supérieur.

51 Bonze, prêtre.

— Connais-tu ce pêcheur ? demandai-je au pilote.

— Non.

— Lui as-tu parlé ?

— Non.

Si un Arabe silencieux et circonspect, m'avait fait cette réponse, je l'aurais cru ; mais un Chinois bavard ne point adresser la parole à un compagnon, même de hasard, cela me paraissait invraisemblable. Certainement notre homme mentait, je ne pouvais éloigner cette idée. Dans quel but ? Je n'étais pas sans inquiétude !

— Arriverons-nous aujourd'hui à Vampoa ? repris-je.

— Non.

— Alors il faut chercher un lieu pour passer la nuit. Saurais-tu nous indiquer un bon gîte ?

— Il y a des kouang-kouang partout[52], ou bien des tien[53]. Le meilleur par ici, est le Chen-kouang tien[54].

— En sommes-nous loin ?

— A quinze li[55]. Nous y arriverons dans une heure, si le vent se maintient.

— Il fera complètement nuit.

— Tant mieux, les étrangers admirent la beauté de la nuit sur le fleuve ; tu verras ! Te décides-tu pour cette première auberge ; faut-il t'en indiquer d'autres ?

— Non, nous descendrons à la première que nous rencontrerons.

L'obscurité s'épaississait de plus en plus. Notre pilote alluma ses lanternes de papier ; toutes les barques, grandes ou petites, avaient arboré de semblables fanaux. Sur les grandes barques, ces lanternes se comptent par centaines. Le fleuve se couvrait de lumières colorées d'un aspect très curieux.

A un certain moment, nous vîmes s'avancer vers nous, une grande jonque dont les mâts, autant qu'on en pouvait juger, étaient fort hauts ; elle nous laissa filer et se tint derrière. Elle avait au moins dix rameurs. Tout à coup elle se rapprocha, sa proue touchant presque notre poupe, puis j'entendis une voix, partant de cette grande jonque et criant :

Kiang ![56].

— Lou...[57], répondit notre pilote.

En un clin-d'œil les lanternes furent éteintes ; quelque chose, lancé en l'air, vint tomber sur le pont de notre barque ; aussitôt une odeur si pénétrante, si suffocante se répandit autour de nous que je perdis presque connaissance. J'aperçus cependant, notre pilote plonger sous l'eau ; il avait enjambé le bord au moment où les lanternes s'éteignaient.

Lorsque je revins à moi, j'étais couché et garrotté au fond de la jonque ; mon pauvre ami le capitaine me paraissait dans la même situation, tous deux nous étions bâillonnés.

Je reconnus, au gouvernail, le soi-disant pêcheur de la gondole. Plus de doute, nous nous trouvions aux mains de Loung-yin. Kiang-lou servait donc de mot de passe à ces gens ? Kiang-lou signifie : Dragon du fleuve ; c'est le nom donné au chef des pirates ; ce nom a une origine mongole. La terrible bande, existe en Chine depuis un temps immémorial, mais ses ravages augmentent toujours ; à l'époque de mon voyage elle causait une panique générale par la recrudescence de ses attentats, les fonctionnaires eux-mêmes, paraissaient les plus effrayés.

---

52 Maisons communes, palais où l'on reçoit les voyageurs de qualité aux frais du gouvernement.
53 Auberges.
54 Hôtel de l'éventail brillant.
55 Il faut environ dix li pour faire une lieue.
56 Fleuve.
57 Dragon.

Loung-yin chinois, hommes de la goum africaine, bushheaders américains, tous ces adeptes des sociétés secrètes, dont le but est le brigandage, se ressemblent ; devais-je donc, les rencontrer tous en pays étranger ?

La jonque était occupée par seize hommes d'équipage, et dix rameurs. Le timonier avec doux autres personnages causaient sur le tillac. Ils parlaient assez bas, quoiqu'ils ne pussent guère se douter de ma connaissance du chinois ; je les entendais néanmoins fort distinctement, mon bâillon était mal attaché. Près de ces deux hommes, se trouvaient quelques vases de terre de forme indienne et solidement bouchés. C'est dans ces vases que les brigands chinois renferment les matières puantes avec lesquelles ils étourdissent leurs victimes, comme nous venions de l'éprouver, le capitaine et moi.

— Connais-tu ces hommes ? demandait l'un des deux interlocuteurs à son compagnon.

— Le plus grand est un Européen ; ce gros vient d'Amérique. Il est riche, le vaisseau qu'il monte lui appartient ; le pilote de la petite barque l'a su...

— Tu les livreras au Djiahour ? (Mongol ou de race mongole).

— Oui, il promet d'abandonner la moitié de la rançon ; il partagera le reste avec le Kiang-lou.

— Où dois-tu les livrer ?

— Dans le Kouang-ti-miao.

— Y aura-t-il de la place ?

— Oui. La dame portugaise y est déjà ; les barbares sont fous, ils croient que les femmes ont des âmes, ils les aiment comme eux-mêmes. Nous obtiendrons une bonne rançon...

— Il faudra envoyer les deux messagers en même temps... un à Macao, l'autre au navire de l'américain.

La perspective n'était pas gaie ; nous allions devoir attendre les allées et venues de ces honnêtes trafiquants. Cependant, je ne maudissais pas trop le batelier qui nous avait livrés : mon goût pour les aventures serait satisfait, en Chine, comme ailleurs ; j'apprendrais, par expérience, à connaître les mauvais côtés de l'humanité, sous toutes les latitudes, et, par là même, à mieux apprécier ce qu'elle a aussi de bon et d'élevé. Quant à ma rançon, je me demandais comment je pourrais l'acquitter, car je possédais à peine le nécessaire pour les frais de voyage ! Heureusement, je songeai au talisman du mandarin.

Nous avions été surpris près d'un temple de Kouang-ti, où le bonze lui-même venait de me répéter les mots de Kong-ni. « Garde-toi des temples du dieu de la guerre ! »

J'en concluais que les pirates faisaient des pagodes leurs entrepôts et leurs repaires. C'est là une audace toute chinoise !

La jonque remontait le fleuve, lorsque, tout à coup, elle vira vers la gauche et s'engagea dans un de ces nombreux canaux qui sillonnent le sol chinois comme les fils croisés d'un réseau.

Plus de lumières, une obscurité complète nous environnant, quelques étoiles brillant seulement à la voûte éthérée ; un silence profond, interrompu par le bruit des rames sur l'onde immobile ; tout cela n'était pas rassurant.

On sentait que les canaux se coupaient et se rejoignaient en formant mille circuits, dans l'enchevêtrement desquels on ne pouvait juger de la direction suivie. Couché sur le pont, je voyais néanmoins au-dessus du bord, par instants. J'aperçus de loin, une masse noire dont la silhouette ne tarda point à se découper. C'était un bâtiment fort élevé ; mais je ne pus l'examiner longtemps ; on me banda les yeux. Je sentis qu'on me déliait les jambes, mais je dus rester immobile ; le capitaine était déjà debout à mes côtés ; on nous tenait les bras, bientôt, on nous fit descendre sur la rive.

Il me sembla que nous gravissions ensuite, un large escalier, nous enfilâmes plusieurs

couloirs assez étroits, nous traversâmes au moins deux cours, enfin nous entrâmes dans une vaste salle, où résonnait le bruit de nos pas. Le bandeau nous fut enlevé, nous étions dans l'intérieur d'une pagode.

Les murailles de briques me parurent très épaisses ; je reconnus la massive figure du dieu de la guerre. Son fils, Kouang-ping et son furieux petit connétable grimaçaient d'un air terrible à la lueur d'un grand nombre de lampes.

Sur le pavé du temple, une vingtaine d'hommes accroupis, couchés ; assis dans toutes las positions semblaient veiller en nous attendant.

Tous étaient armés de flèches, de massues en bambou, d'épées, de sabres, de fusils impossibles à décrire, tant ils paraissaient vieux ou mal construits. Ces braves Chinois se donnaient, au reste, beaucoup de peine afin de ressembler à leurs hideuses idoles, et inspirer la terreur ; pour nous Européens, ils faisaient seulement l'effet d'une ridicule mascarade avec leurs armes antédiluviennes, leur queue tressée, leurs petits yeux en coulisse, leurs vêtements pareils à nos robes de chambre.

Turnerstick, ne pouvant ni parler ni sourire, me regardait d'un air à moitié effrayé, à moitié amusé, il semblait dire : « Hein ! quelles binettes ! » Je devinais qu'il avait bonne envie de boxer un peu ces terribles dragons.

Les Chinois, on le sait, sont plus remarquables par la ruse et l'adresse, que par la force corporelle, néanmoins ils se montrent souvent fanfarons, tout en cédant à la moindre résistance un peu énergique. Il y a en Chine, des hommes gigantesques, mais on croirait que l'âme perd, chez eux, ce que gagne la matière. Ils sont, en général, plus lâches encore que les petits hommes.

Munis de nos armes, la lutte n'eût pas duré longtemps ; les brigands nous les avaient enlevées, cela va sans dire, et nous ne pouvions compter que sur la vigueur de nos poignets.

On se décida pourtant, à nous débarrasser des bâillons, je respirai un peu, puis je compris qu'il fallait nous asseoir et nous taire. J'allai tranquillement m'installer entre les pieds du dieu Kouang-ti : le capitaine se plaça tout près du connétable, dont il se mit à contempler la grimace, avec un sérieux comique.

Dites donc, Charley ! me demanda-t-il tout bas, croyez-vous que le grand sabre de ce diablotin-là soit en bon acier ?

— Hum, je le croirais plutôt en fer forgé.

— N'importe, si on demandait à ce brave petit homme, de nous prêter un instant la chose ; il ne s'en sert guère, hé ! Est-ce que vous avez envie de vous laisser berner par ces souris chinoises ?

— Capitaine, j'aimerais autant m'en débarrasser ; malheureusement, nous avons les mains liées... puis deux hommes contre vingt, sans compter les seize autres, c'est peu ! Je ne dis pas qu'avec nos revolvers, on n'ait pu se dégager... mais nous ne les avons point et, les aurions-nous, que l'idée du carnage m'effraierait, je l'avoue. En outre, que devenir dans un pays inconnu ? Rappelez-vous du proverbe : un lièvre peut faire tuer beaucoup de chiens !

— Vous avez toujours raison, Charley ! interrompit le capitaine avec humeur.

— Parlementons d'abord, nous verrons après, n'est-ce pas raisonnable, capitaine ?

— Oui, essayez, ou voulez-vous que je m'en charge, moi ?

— Je vous en prie, laissez-moi commencer, capitaine.

Pendant que nous échangions ces quelques mots, les autres tenaient aussi conseil. Un des hommes de la troupe s'avança enfin vers nous ; il parlait un peu l'anglais, et servait de trucheman.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Qui nous sommes ! répéta Turnerstick ne pouvant étouffer sa colère ; nous sommes des hommes, je pense !

— Comment vous nommez-vous ?

— Mon garçon, cela ne fait rien à la chose !

— Réponds quand je te parle, gronda le Chinois, sans quoi on t'apprendra la politesse.

— Apprends-la toi-même, old blunt nose.

S'entendre appeler : *nez camus*, sans protester, parut impossible au brigand, quoiqu'il affectât beaucoup de sang-froid ; il s'approcha de Turnerstick et le menaça du poing.

— Faut-il que je t'écrase ? murmura-t-il en serrant les dents.

— Arvay ! ffffforrrrt ! s'écria le capitaine de sa voix la plus tonitruante.

Le Chinois effrayé recula de quelques pas.

Reviens-y ! menaçait le capitaine hors de lui ; reviens-y et je te souffle en l'air comme une plume de moineau ; blanc-bec que tu es !...

Au milieu des éclats terribles de la voix du brave marin, s'éleva, tout à coup, un cri de femme, aigu et suppliant, qui partait de derrière les idoles.

— Help !... per todos los santos, help, Messieurs, disait cette voix, mêlant toutes les langues pour nous émouvoir.

C'est la Portugaise, pensai-je, elle a entendu une autre langue que le chinois, elle croit probablement qu'on vient la délivrer.

— Ecoutez, Charley ! disait Turnerstick.

Qu'est-ce que cela peut-être ?... Cette voix...

— C'est la dame enlevée avant hier à Hong-Kong ou à Macao, je ne sais trop...

— Elle ici ?

— Oui, j'ai entendu les brigands parler d'elle, sur le pont de la jonque.

— Sauvons-la, mon ami ! Je renverserai ce béhémoth, ce léviathan d'argile, je disperserai ces stupides Chinois ! Je...

— Calmez-vous, capitaine !

— Vous êtes bon, vous ! Est-ce que je puis me calmer ? Charley, il faut délivrer cette femme !

Cependant, les Chinois délibérèrent de nouveau. Le trucheman revint se poster devant nous, à sa droite et à sa gauche se tenaient deux hommes armés de forts bambous, la conversation promettait d'être vive.

— Je vais vous interroger encore, dit celui qui portait la parole ; si vous ne répondez pas, vous serez bâtonnés.

Et, se tournant vers le capitaine, il ajouta :

— Tu es un Yankee ?

— Tais-toi, boy ; n'as-tu pas honte d'interroger les gens liés ? Fais enlever cette corde !

— Non ; vous la garderez jusqu'à ce qu'on vous rende la liberté ; on vous là rendra si la rançon est payée ; sinon, on vous jettera à l'eau. Donc, tu es un Yankee

Le capitaine ne répondit pas ; aussitôt que son silence fut constaté, les hommes au bambou se jetèrent sur lui ; mais Tumerstick, se démenant comme un enragé, lança un coup de pied dans la poitrine de l'un, fit rouler l'autre en l'attaquant avec sa tête. Le trucheman se trouva tout près de moi ; il portait à la ceinture un couteau malais qui excitait fort ma convoitise ; comme je pouvais mouvoir les avant-bras, et que le brave Chinois ne s'occupait guère de moi, j'en profitai pour me lancer sur lui à l'improviste ; je lui arrachai son poignard. Il se recula tout épouvanté ; mes coups de pieds lui faisaient peur.

— Dépêchez-vous, criai-je au capitaine ; courbez-vous !

Il me comprit ; je coupai ses liens et lui passai le couteau, pour qu'il me rendit le même service. Nous étions libres avant que les Chinois fussent revenus de leur stupeur.

— Courage, Charley ! murmura Turnerstick qui, d'un coup de la lame malaise, brisa le bras du connétable de Kouang-ti. Il saisit alors le sabre de la statue, lequel mesurait au moins cinq pieds de long sur quatre pouces de large. Je m'armai d'un couvercle de bronze qui servait au bassin à offrandes, placé devant le dieu ; le capitaine me tendit aussi, le poignard que j'avais conquis.

Nos adversaires ne bougeaient guère, quelques-uns avaient fait mine de tirer, mais leurs vieux fusils rataient toujours. Une balle ou deux finirent par nous effleurer, pourtant ; elles n'étaient point dangereuses. Je ne parvenais pas à m'empêcher de rire. Le capitaine criait :

— Que peuvent des coquilles de noisette contre deux trois-mâts ? En avant, Charley, nous les coulerons à fond !

— Votre sabre est trop long, mon cher !

— Trop long ! Plus il est long, mieux il vaut ! Je le voudrais de la longueur d'un mât !

Il tenait l'arme à deux mains et marchait d'un air terrible, comme un faucheur prêt à tout exterminer. Je le soutenais, brandissant mon bouclier et mon couteau malais. Nous formions le gros de l'armée, les ailes manquaient, mais il paraît que notre attaque n'était pas moins effrayante, puisque les lignes ennemies reculaient en désordre. Les guerriers du Céleste Empire semblaient même assez tentés de tourner les talons.

Le capitaine, pareil aux héros antiques, n'oublia point la harangue sur le champ de bataille. Malgré son air froid, j'imagine qu'il crevait de rire, il dit :

— Chinseng, brigang, homming du dragong, voleurig et larrong ! Vous voyez ici, capitaine Turnerstick et son ami Charley, le tueur de lions et de panthères : les deux plus fameux batailleurs que la terre ait portés ! Vous, qui êtes-vous ! Chinsing peureux et faibles ! Rendez-vous, mes agneaux, ou vous êtes perdus, mortig, anéanting !

Ce discours eut pour effet d'amuser extrêmement le Chinois interprète, qui, se tordant de rire, cria à ses camarades :

— Ce yeng-kie-li[58] est fou, archi-fou ! liez-le vite !

A cet instant la Portugaise recommençait son appel, criant de toutes ses forces :

— Maten à los carajos ![59].

— Et que dit-elle ? demanda Turnerstick inquiet.

— Elle crie au secours et nous exhorte à tout tuer !

— Well ! Nous les tuerons ! Des chevaliers se doivent entièrement au salut des dames prisonnières, hé, Charley !

Les intentions un peu trop chevaleresques de mon ami m'effrayaient ; certes si ces gens eussent été moins lâches, ils auraient dû nous maîtriser déjà.

En Chine, les brigands ne sont terribles que par la peur qu'ils inspirent, je l'accorde ; cependant, au milieu de si nombreux adversaires, il me semblait très imprudent de se fier à une poltronnerie, peut-être un peu exagérée.

Le moment paraissait venu éprouver la vertu de mon talisman ; je portais la main à mon cou pour l'en tirer, quand une porte s'ouvrit, donnant passage à une sorte de géant, dont la grandeur et la force semblaient presque disproportionnées avec le reste des hommes.

— Le Djiahour ! murmurèrent les Chinois qui s'écartèrent avec un mouvement de respect.

C'était le lieutenant du faux Kiang-lou.

Lui ne tremblait ni n'hésitait, comme les Chinois ; tout dénonçait son origine, il appartenait à cette race indomptable que les Célestes nomment Si-fan : et qui descend des Mongols. Ces hommes sont forts, braves, intrépides, sobres, mais violents, grossiers, cruels.

58 Américain.

59 Assommez ces scélérats !

Ils vivent de brigandages et de rapines, ils s'en font honneur. Ce Djiahour était bien armé, il portait, ce qui est rare en Chine, la grande botte des cavaliers mongols ; les poils clair-semés de sa moustache tressés avec soin, pendaient jusqu'à la ceinture. Ses petits yeux perçants et cruels jetèrent un rapide regard sur la scène puis il s'approcha des deux hommes, que j'avais vu causer sur la jonque, pour échanger, avec eux, quelques phrases rapides, pendant lesquelles son front parut s'assombrir de plus en plus. L'entretien terminé, le géant regarda de nouveau ses hommes, avec une expression dure et menaçante, enfin il alla droit à Turnerstick lui enjoignant de laisser là, l'épée du connétable. Comme il s'exprimait en Chinois, pour mieux se faire comprendre, il joignit le geste à la parole. Le capitaine voulût résister ; le géant ne lui laissa pas le temps de répliquer, il lui asséna sur le crâne un formidable coup de poing qui le fît rouler sans connaissance à ses pieds. Je frémis de rage ; moi aussi, je savais manier le poing ; ne m'avait-on pas surnommé *Shatterhand*[60] dans les prairies américaines ? J'eus cependant assez d'empire sur moi-même, pour ne pas bouger, c'eût été jouer trop gros jeu.

S'avançant vers moi, le Djiahour cria :

— Jette bas ce couteau !

Je restai immobile, il leva le bras et s'approcha d'une façon qui me tenta ; je parai le coup, en lui assénant mon poing sur l'avant-bras. Le brigand poussa un cri de fureur, il essaya de tirer son sabre, je l'atteignis sous le menton puis, de la main droite, je lui appliquai, sur la tête, un coup terrible, il tomba. Je ne réfléchissais plus, la colère m'emportait ; mais bientôt me voyant entouré par les autres brigands, j'arrachai le médaillon de mon cou, et l'agitai en l'air en criant :

— Qui osera s'attaquer au porteur de ce signe ?

Les plus rapprochés s'arrêtèrent. L'un d'eux murmura :

— C'est un yeu-ki !

Ils se regardèrent surpris, je les entendis se dire assez bas :

— Il est d'un degré plus élevé que le Djiahour, car celui-ci a seulement le titre de tu-ssu.

Ainsi, Kong-ni ne m'avait pas donné un talisman, mais un insigne hiérarchique ; que pouvait-il être lui-même ? Un des chefs suprêmes de la bande des pirates ! Il n'en avait pourtant pas l'air.

M'apercevant de l'hésitation et de l'étonnement des pirates, je m'enhardis un peu.

— Écoutez-moi, leur dis-je, vous avez commis une grande faute en me faisant prisonnier, vous devriez fouiller ceux qui tombent entre vos mains, ce signe n'eût manqué de vous avertir.

— Pardonne, seigneur ! s'écrièrent les brigands effrayés de m'entendre parler chinois, et de me voir en possession du médaillon, ce sont ceux-ci qui ont causé l'erreur.

Ils montraient les deux hommes de la jonque, lesquels se défendirent à leur tour...

— Sommes-nous coupables ? s'écrièrent-ils. Tes rameurs nous avaient dit que tu étais un Tao-dsé et ton compagnon un Yeng-kie-li.

Tu te servais d'une barque ordinaire, comment aurions-nous deviné que tu fusses des nôtres ? Si tu avais pris un œil de dragon, et arboré nos lanternes, nous t'aurions rendu les honneurs qu'exige ton rang.

— Allez-vous m'apprendre ce que je devais faire ? Ce Djiahour m'a frappé avant de m'entendre, liez-le !

— Oserions-nous ?...

— Je vous le commande, ce signe m'en donne le droit !

Les hommes obéirent sans que le géant revînt à lui. Quant au capitaine, il commençait un peu à reprendre ses sens, mais il se plaignait de bourdonnements dans les oreilles. Un autre

60 Main qui brise.

eût eu le crâne fracassé, mais le sien était solide. J'achevai de le secouer, en lui demandant de bâillonner le Djiahour avec son mouchoir de poche. Pendant ce temps, j'ordonnai aux Chinois, de nous rendre nos armes, ce qu'ils firent sans objection.

— Avez-vous des prisonniers ici ? leur dis-je.

— Oui, une Portugaise.

— Amenez cette femme.

L'un des brigands disparut derrière l'énorme statue du dieu de la guerre, une porte tourna sur ses gonds et la prisonnière ne tarda point à se présenter. Elle étala les plis de sa jupe avec ses deux mains, nous fit une belle révérence et nous remercia, dans le baragouin le plus hétéroclite qui se puisse imaginer. Je lui répondis en hollandais, au grand ébahissement du capitaine.

Cette large face, cette taille puissante, ces yeux bleus et calmes, ces grosses mains, ces pieds énormes ne pouvaient appartenir à une fille du midi ; cet ensemble trahissait une nationalité que je reconnaissais dès le premier coup d'œil. Le costume était à l'avenant du physique, j'aurais parié aussi, que cette femme ne faisait point partie de la classe bourgeoise : son mari devait être un fort petit marchand. Les Chinois se trompaient s'ils comptaient sur une riche rançon !

En m'entendant parler sa langue, la bonne femme sourit d'un air ravi ; elle me tendit la main et prétendit qu'elle savait un peu l'allemand, ayant habité Berlin trois ans, plus trois semaines « comme cuisinière ».

— Et de Berlin, vous êtes venue en Chine ? demandai-je.

— Oui, Monsieur ; c'est-à-dire que je suis entrée au service d'un négociant, lequel voyageait beaucoup. Nous sommes allés à Amsterdam, de là, au Cap, où Monsieur tenait la maison de banque d'un de ses parents. Au Cap, toute la famille est morte ; j'ai été obligée de passer dans une autre maison, chez des Portugais de Lisbonne, qui m'ont emmenée à Macao.

— Mais vous avez fait le tour du monde ! Et comment êtes-vous ici ?

— Nous nous promenions avec ma maîtresse. Ces pirates m'ont prise et enfermée.

— Votre maîtresse qu'est-elle devenue ?

— Elle s'est sauvée, je pense !

La chose devenait claire. Les hommes du Dragon voulaient enlever la femme du riche marchand portugais ; voyant deux femmes au lieu d'une, ils avaient conclu, d'après les règles de leur esthétique, que la plus grosse devait être la plus belle et par conséquent, la plus riche ; car, en Chine, les femmes riches seules, peuvent se livrer à la paresse et aux soins minutieux qui les font engraisser. Donc, ils avaient enlevé la servante et laissé échapper la maîtresse.

— Comment s'appelle le maître chez lequel vous servez ? continuai-je.

— Petro Gonjuis.

— Mais comment a-t-on pu vous enlever, dans la ville même ?

— Nous nous étions un peu attardées sur le port.

— Vous a-t-on maltraitée ?

— Ils m'ont bousculée, l'un d'eux m'a jeté mon mouchoir sur la tête, puis on m'a emportée dans une barque et j'ai été amenée ici ! On m'a enfermée et je vous promets qu'ils ne me donnaient guère à manger ; avec cela des cris, des alertes continuelles ! Quelle vie ! Ah bien, une fois rentrée à Macao, c'est moi, qui ferai punir ces drôles-là !

Je ne pus m'empêcher de sourire, la brave femme ne me semblait pas avoir maigri, et sa tranquillité m'amusait.

— Avez-vous des parents, demandai-je encore, êtes-vous mariée ?

— Je suis orpheline ; jamais je n'ai été mariée ; mes frères, sœurs et cousins ne s'inquiètent guère de moi. Je me suis soutenue toute seule, jusqu'aujourd'hui.

— Eh bien, nous tâcherons de vous tirer de là, ma bonne fille ; ne vous tourmentez pas.

Le géant était revenu à lui, il frémissait de son impuissance et me lançait des regards féroces ; je m'en étais fait un redoutable ennemi.

Me tournant vers les Chinois, je leur dis :

— Votre prisonnière n'est pas la femme du Portugais, mais sa servante, il ne vous donnera pas une ligature pour la ravoir. Votre méprise est ridicule, je mets cette femme en liberté.

Un murmure général couvrit ma voix :

— Elle nous appartient ! criaient les brigands ; elle est la femme du marchand, nous l'avons bien vu ; l'autre était maigre et laide !

Pour arriver à dominer ces gens, il fallait de l'audace ; j'allai droit au plus mutin.

— Je vois à ta figure, lui dis-je, et à tes jambes torses, que tu n'es pas un Chinois, mais un tartare. Crois-tu qu'un yeou-ki souffrira une insulte de toi ? Prends garde, je te traiterai comme le Djiahour.

Les hommes baissèrent la tête, le médaillon leur inspirait une crainte salutaire. Je résolus de jouer mon rôle jusqu'au bout, ne trouvant pas d'autre moyen de salut.

— Voyons, m'écriai-je d'un ton de commandement, répondez : votre jonque est-elle encore là ?

— Oui.

— Depuis combien de jours campez-vous dans ce Kouang-ti-miao ?

— Depuis trois jours.

— Combien deviez-vous y rester ?

— Seigneur, tu essaies de nous faire tomber par nos paroles ; car tu sais qu'on ne peut séjourner plus de quatre jours dans les temples.

— Bien ! préparez-vous à redescendre le fleuve avec moi.

— Nous commandes-tu pour une expédition ?

— Non, je me rendais à Kouang-tscheou-fou quand vous m'avez si follement arrêté, je veux continuer mon voyage.

— Nous t'obéirons

Je pris une lumière et j'inspectai les lieux. Derrière les statues une petite porte ouvrait sur une sorte de caveau destinée, sans doute, à renfermer les trésors de la pagode. J'aperçus une montagne de couronnes et de guirlandes de papier doré, des lanternes de papier huilé, des bassins de bronze à encens, des lanternes, une cymbale chinoise, etc. C'était au milieu de ces objets qu'on avait enfermé la Hollandaise. La porte, munie d'un fort verrou, me parut solide.

Si nous mettions le géant à l'abri ? dis-je au capitaine.

— La précaution serait bonne, Charley !

Je fis un signe, les Chinois nous aidèrent ; la besogne ne se termina pas sans difficulté. L'un des hommes du Dragon me demanda, quand le Djiahour fut enfermé.

— Qu'ordonnes-tu à son sujet ? Avertiras-tu le Kian-lou toi-même ; faut-il nous en charger ? Je suis le commandant de notre détachement, et, si tu n'as pas besoin de nous, je conduirai nos hommes à Li-ting.

Li-ting[61] est une petite ville du Pé-kiang, renommée pour les carpes dorées qu'on y élève ; là, sans doute, résidait le Kiang-lou, pour le moment.

— J'ai d'importantes affaires à Canton, repris-je ; tu me précéderas. Seulement, je tiens à ce que le Djiahour, pour son châtiment, reste enfermé ici, au moins pendant toute la nuit ; demain, dans la matinée, tu le conduiras garrotté, au Kiang-lou.

61 Ville des carpes.

— Tu crois donc que le chef approuvera ta conduite vis-à-vis du Djiahour ?

Il est sévère !

— Je n'ai point d'avis à recevoir de toi !

— C'est vrai ! Donne-moi la clef du caveau.

Cette demande fort naturelle me déroutait un peu, mais il fallait affecter une entière assurance ; je remis la clef, recommandant de ne pas ouvrir au prisonnier, avant le lendemain matin.

— Comment t'appelles-tu, demanda encore le lieutenant, pour que je puisse te nommer au chef ?

— Kuang-si-ta-ssé.

— Ton nom est beau ; je t'obéirai sur tous les points.

— Qu'on porte des vivres dans la jonque. Vous avez fait souffrir la faim et la soif à cette servante du marchand portugais ; cela vous était-il commandé ?

— Seigneur, tu sais comment il faut agir avec les prisonniers ; s'ils n'avaient ni faim ni soif, ils ne consentiraient pas à solliciter, des leurs, de si grosses rançons !

— Très bien ; tu as suivi ta consigne ; qu'on nous reconduise à la jonque avec la prisonnière. Salue de ma part le Kiang-lou !

Quelques hommes nous accompagnèrent, éclairant la route avec des lanternes de papier et portant des provisions. Ceux qui nous avaient amenés, revinrent avec nous. Les rameurs se tenaient à leur poste. Dès que la brave Hollandaise fut installée, elle se mit à manger avidement tout ce qu'on lui présenta : les marrons, les tranches de melons, disparaissaient comme la fraise dans la gueule du loup, suivant l'expression un peu vulgaire.

Je m'amusai un instant de cette voracité ; mais je ne pus rien prendre, j'étais trop préoccupé pour avoir faim... Ma conduite à l'égard de ces pirates me donnait quelques scrupules... Il me répugnait de passer pour l'un des leurs. Si je parvenais à les tromper, si nous échappions de leurs mains, faudrait-il les dénoncer ? La police chinoise nous serait-elle favorable ? Ne risquerais-je pas de me jeter, moi et mon compagnon, dans des difficultés, des ennuis, des périls de toute nature ? Du reste, je compromettrais peut-être Kong-ni qui s'était montré, pour moi, si généreux dans sa reconnaissance. A quoi me résoudre ? Je fus tiré de mes réflexions par Turnerstick ; lequel murmurait à mon oreille.

— Charley, on rame derrière nous !

J'écoutais ; il ne se trompait pas, un tapotement régulier indiquait le mouvement des rameurs.

— On vient... répondis-je un peu effrayé, le lieutenant pourrait bien avoir eu des soupçons.

Je me levai et ordonnai aux matelots d'accélérer la vitesse de notre jonque. On obéit, bientôt nous virâmes dans un canal latéral, j'ordonnai d'éteindre les lanternes, on obéit encore, j'ordonnai enfin, d'approcher de la rive pour débarquer. Les Chinois murmurèrent. Ils avaient reçu du commandant du détachement des ordres précis ; sur mes instances, ils se décidèrent néanmoins, à aborder. Je les fis tous descendre à terre, ainsi que les rameurs. Le canal était très étroit, le capitaine et moi nous parvînmes à refouler la jonque dans le milieu. Tout à coup un cri strident retentit :

— Kiang !

— Lou ! répondirent nos gens, quoique je leur eusse ordonné de se taire.

L'embarcation qui nous poursuivait était parvenue à l'endroit où se croisent les deux canaux ; ceux qui la montaient voulaient connaître la direction que nous prenions.

— Nous sommes trahis ! s'écria le capitaine, sautons, tous les trois, sur l'autre rive !

La brave Hollandaise ne se montra pas la moins agile, nous poussâmes la jonque dans

un fourré de cotonniers qui croissaient sur le bord du canal.

— Donnez-moi une rame, dit résolument notre compagne. Je casserais la tête au premier qui approchera... Je ne suis pas une femme à pâmoison, moi !

— Bravo ! murmura le capitaine.

Cependant le cri de Kiang ! retentit encore et reçu toujours la même réponse : lou !

Les brigands se rapprochaient, une voix de stentor cria :

— Où est la jonque ?

— A l'autre bord ! répondirent les hommes que j'avais forcés à descendre.

— Et les étrangers ?

— Sur la même rive !

— Vous les avez laissé échapper ! Vous avez quitté la jonque ? misérables !

— Le yen-ki l'ordonnait !

— C'est un imposteur ; il a volé le signe ! Gare à lui ! Vous autres attendez-nous !

La barque s'avança de notre côté. Comment fuir, comment se diriger dans cette contrée coupée par tant de canaux ? Nous restâmes à la même place, fort perplexes. La grande taille du Djiahour se dressait au milieu de la barque ; il commandait l'attaque d'une voix furieuse. Ses hommes se précipitèrent sur le bord du canal. J'en reçus un avec un coup de rame bien appliqué. Deux autres, armés aussi de leurs avirons, me chargèrent avec vigueur ; atteint à l'épaule gauche et accroché par les jambes, je me trouvais dans une situation peu agréable.

Frappez ! criait le Djiahour, tenez-le bien. Et il s'élançait lui-même à terre. Je me débarrassai de mes deux Chinois, mais non assez vite ; le géant déjà près de moi et, ne pouvant se servir de sa main droite blessée, brandissait un poignard de la main gauche. Je me courbai soudain, la pointe de l'arme m'égratigna fortement le haut de l'oreille. Me relevant, je saisis l'ennemi à la gorge. Les deux Chinois revenaient alors sur moi ; me criblant de coups de pieds, ils essayaient de me faire lâcher prise. Le Mongol tenait toujours son poignard levé. La lutte devenait inquiétante ; au moment où j'allais être frappé par l'arme du pirate, un vigoureux coup de rame s'abattit sur son bras, ce qui me donna le temps de me dégager. Je vis la vaillante Hollandaise, agitant encore sa perche, dans une attitude tout à fait héroïque. Je lui devais mon salut.

— Capitaine, au secours ! criai-je avec angoisse.

Le capitaine était renversé, mais se défendait malgré tout comme un lion.

La fureur et le danger doublant mes forces, je me retournai contre le géant et l'attaquai à coups de poing, il trébucha dans l'eau, où j'envoyai aussi l'un de mes deux agresseurs, puis je courus au secours de Turnestick ; notre héroïne s'y précipitait aussi ; mon brave ami se releva ; puis soudain un coup de rame m'atteignit au crâne, je chancelai, étourdi. Il me semblait rêver... Des formes noires émergeaient sur le canal, notre ancien équipage venait sans doute au secours des camarades. Le capitaine et la Hollandaise continuaient, non loin de moi, à s'escrimer comme des enragés.

Je ne pouvais plus me soutenir, mes membres tremblaient, il me fallut un grand effort pour prendre mon revolver, à ma ceinture, et tirer.

— Très bien ! s'écria Turnestick. Tonnerre et foudre je n'y pensais pas ! douze coups, douze drôles à bas.

Il fit feu, l'ennemi épouvanté se sauva dans le canot ; j'essayai de lui envoyer quelques balles, ma main était trop faible ; je ne dûs pas causer beaucoup de ravages parmi eux. Le capitaine non plus, car il visait assez mal. Du moins, étions-nous délivrés des brigands... Ils prenaient la fuite, hélas ! en emmenant le canot !

La brave Hollandaise me demanda avec un ton compatissant :

— Eh bien, monsieur, vous remettez-vous ?

— Pas trop mamzelle Hanjé, répondis-je, dolent et troublé, la tête me tourne toujours.

— Mon pauvre Charley comme vous voilà fait ! interrompit le capitaine ; allons, mon cher, ne vous fatiguez pas... Vous balbutiez comme un homme ivre. Le coup a donc porté sur la nuque ?

— Oui, capitaine.

— Ah c'est cela... Très mauvais, voyez-vous, sur le front, sur le sommet du crâne, on peut taper ! Dans la nuque l'esprit s'y tient, pareil au pilote assis au gouvernail ; il ne faut pas toucher là-dessus, ou tout le reste s'en ressent, hé ! que pouvons-nous pour vous soulager, pauvre Charley ?

— Bien peu de chose ; il me faudrait du repos et des rafraîchissements.

— Vous aurez l'un et l'autre, mon cher ; voilà de l'eau en quantité ; quant au repos, prenez-en jusqu'au jour ; comment quitter ce lieu maudit dans les ténèbres, hé ?

Je m'agenouillai sur le bord du canal, pour me livrer à mes ablutions, puis je m'étendis sur le dos appuyant ma tête de mon mieux.

Notre compagne, fatiguée aussi, s'installa un peu plus loin et ne tarda pas à ronfler très tranquillement. Le capitaine admirait un calme aussi imperturbable. Quant à lui, il s'agitait. Il voulut cueillir des herbes pour me faire un oreiller, ce qui n'était pas facile, dans l'obscurité. Il marcha assez longtemps de long en large, veillant sur nous avec sollicitude ; enfin, tout à fait las, il revint près de moi :

— Peut-être ferions-nous mieux de nous chercher un autre gîte ? Je crains encore ces drôles, murmura le brave Turnerstick.

— Ne vous tourmentez pas, répondis-je, ils se garderont bien de se frotter à nos revolvers !

— Vous croyez ? Eh bien ! à la grâce de Dieu, car je n'en puis plus.

— Dormez ; je veillerai.

— Non, vous vous fatigueriez !

— Pas le moins du monde ; l'eau m'a ranimé ; je viens de me reposer ; je suis bien à présent.

— Dormons tous, Charley, que diable ! ils ne reviendront pas... Non, il faut bien que tout le monde dorme !

L'excellent capitaine finit par répondre au monologue ronflant de Hanjé ; ce fut alors un duo des plus harmonieux, dans le silence de cette nuit chinoise.

Assis sur ma couche improvisée, la tête dans les mains, je respirai l'air pur de la campagne ; les étoiles brillaient au firmament, la paix nous environnait, après cette lutte enragée. Mes pensées montaient avec gratitude vers le Père tout-puissant et miséricordieux qui nous garde sur tous les points du globe, où nous jettent les accidents de la vie. Toutes mes craintes, toutes mes inquiétudes se résumaient dans une muette prière.

Puis mes paupières s'alourdirent... Turnerstick avait raison : A la grâce de Dieu ! Je m'endormis à mon tour...

II

DANS UN LOUANG-KEOU-SIANG

Lorsque je me réveillai, il faisait jour depuis longtemps ; je ne sentais presque plus de pesanteur à la tête. Le sol humide, assez profondément piétiné, offrait quelque trace de la lutte, mais je ne pus trouver une seule goutte de sang encore visible. Nos balles n'avaient donc atteint personne ?

A l'horizon nous apercevions les murs de la pagode ; une forte buée, colorée par le soleil, indiquait le lit du fleuve ; une demi-heure à peine, semblait suffisante pour y arriver. Je réveillai Turnerstick, lequel, se frottant les yeux, s'écria :

— Oh hé ! *The Wind !* Tonnerre et foudre ! C'est vous, Charley ? Quel rêve... On a jeté l'ancre, hé ?

— Capitaine, reprenez vos esprits, nous ne sommes pas sur le *Wind*, tant s'en faut ; nous avons à tenir conseil.

— Ah ! c'est vrai. Voilà cette maudite bicoque de pagode ! Voici la prisonnière des pirates. Elle mange joliment, cette lady, hé ?

— Oui, mais elle se bat comme un homme !

— C'est vrai, Charley ! C'est une maîtresse femme, une brave fille, brave comme un matelot du *Wind !* Il faut l'éveiller.

Il alla doucement près de l'endormie, et sans oser la toucher, murmura :

— Psit ! Milady ! Miss ! seriez-vous assez bonne pour ouvrir les yeux ? Le soleil a levé l'ancre depuis deux heures, hé !

La brave Hollandaise se dressa toute droite ; nous salua gravement, s'excusa du retard et me demanda des nouvelles de ma tête : décidément elle ne perdait jamais la sienne ; c'était une femme commode en voyage !

— Qu'allons-nous faire, à présent ? soupira Turnerstick. Maîtres du champ de bataille, couverts de gloire, nous n'en avons pas moins perdu nos bagages et nos moyens de locomotion. N'importe, ce sera un beau fait à raconter, là-bas, chez la mère Thick, d'autant que nous avons délivré cette vaillante dame des mains de ses ravisseurs.

— Certainement ; il s'agit de sortir d'ici, à présent.

— J'aurais bonne envie de retourner à la pagode pour détruire cette caverne de brigands !

— Il faut déjà, nous assurer du secours de quelque navire européen ou américain, et je suis d'avis de nous diriger plutôt, vers le fleuve.

— Soit, Charley, marchons !

Nous suivîmes le bord du principal canal qui nous conduisit au fleuve, sur lequel justement, descendait une péniche hollandaise. Nous hélâmes de toutes nos forces ; la péniche

vira vers nous.

— Où allez-vous ? cria le capitaine.

— A Macao, vaisseau *de Valk*, d'Amsterdam.

— Voulez-vous nous faire un plaisir ?

— Parlez !

— Il y a ici une *lady* de Macao que les pirates avaient emmenée ; nous venons de la délivrer, rapatriez-la.

— Une Hollandaise, n'est-il pas vrai ?

— Oui, une vaillante fille, je vous assure !

— Montez avec elle

— Nous n'avons plus de monnaie !

— Qui êtes-vous ?

— Capitaine Turnerstick, *du Wind*, New-York.

— Il ne s'agit point de frais, vous êtes du métier et vous avez sauvé notre compatriote...

— Merci, saluez votre capitaine, vous êtes de braves gens !

— Ainsi vous ne venez pas avec nous !

— Non, nous remontons le fleuve.

— Mais ne craignez-vous rien, par là-bas ?

— Non, soyez tranquilles.

Notre Hollandaise ne nous quitta qu'après des remerciements sans fin ; la péniche était déjà loin, que la brave fille nous saluait encore et nous envoyait mille bénédictions.

Nous nous assîmes tranquillement sur la rive, en attendant quelque embarcation, à laquelle nous puissions nous adresser. Notre patience ne fut pas mise à une longue épreuve ; parmi tant de barques qui sillonnaient le fleuve nous remarquâmes bientôt, un petit yacht anglais ; un yacht de propriétaire fort élégant, qui se dirigeait en amont. Nous recommençâmes nos signaux télégraphiques. Le petit vapeur se rapprocha et le capitaine appuyé sur le tillac nous cria :

— Que voulez-vous ? Faut-il vous prendre à bord ?

— Votre itinéraire, capitaine ? répondit Turnerstick.

— Vampoa et Canton.

Pouvez-vous nous attendre une heure ici ?

— Pourquoi faire ?

— Tendez-nous la corde ; on s'expliquera !

Quelques minutes après, nous étions sur le pont du yacht.

— Vous êtes Américain ? demanda le capitaine du petit vapeur.

— Oui, je suis le capitaine du *Wind* ; Frick Turnerstick.

— J'ai vu le *Wind* au port ; quel est votre compagnon ?

— Un ami, voyageant pour étudier les mœurs de tout pays. Je trouvais cela assez sot ; mais depuis la petite aventure qui vient de nous arriver, j'y prends goût aussi.

— C'est pourquoi vous désirez vous avancer jusqu'à Canton, capitaine ?

— Yes ; mais auparavant je vous supplie de nous donner quelques-uns de vos hommes, pour aller faire la chasse à une compagnie de pirates ; là, tout près, dans les environs.

— Les hommes du Dragon, sans doute ?

— Justement ; ils nous ont surpris hier, étourdis avec leur sale fumée, enfermés dans une pagode, etc. Nous voilà sauvés, mais les drôles doivent être casernes dans leur temple,

d’où je voudrais les déloger.

— Vous avez raison ; je vous accompagnerais avec tout mon équipage, si nous pouvions abandonner le yacht. Je vous donne douze hommes.

— C’est très suffisant !

— A combien d’ici, se trouve la pagode ?

— Pas plus de trois milles.

— Bah ! vous aurez fini en une demi-heure ! mes hommes sont de solides gaillards. Combien y a-t-il de pirates ?

— Vingt ou trente ; mais un Anglais ou un Américain en valent dix.

— D’abord, venez dans ma cabine déjeuner un peu ; ces parties-là creusent l’estomac ; vous me raconterez votre aventure, et je vous dirai mon nom : Tom Halverstone de Greenock sur Clyde ; vous savez, là, où se construisent les vapeurs les plus solides et les plus légers ?

— Oui, je connais l’endroit et je rends hommage aux constructeurs de ce pays. J’accepte votre offre, capitaine, car voyez-vous, un bon déjeuner, c’est comme du charbon dans la machine : un homme sans nourriture, une machine sans charbon, ne m’en parlez pas !

Après nous être convenablement lestés, nous partîmes avec quinze hommes bien armés. Le capitaine n’avait pu y tenir, il nous accompagnait.

Nous montions un *cuttingboote* pourvu d’un petit canon et dont la quille étroite pénétrait partout.

Quel est le chef de vos brigands ? me demanda le capitaine anglais.

— C’est un Mongol, de la tribu des Djiahours, repris-je.

— Je croyais ces pirates affiliés à la bande du Liang-lou qui, depuis quelque temps, fait terriblement parler d’elle.

— Certainement, ce Djiahour n’est qu’un chef subalterne.

— Je me promets beaucoup de plaisir de notre excursion !

— Je crois bien ! interrompit Turnerstick.

— Messieurs, dis-je à mon tour, je ne partage pas votre espoir. La retraite des pirates me paraît probable ; ils n’auront osé retourner au kiang-ti-miao.

— Eh bien ! nous aurons toujours quelque chance de taper dessus, et s’ils nous échappent, je me dédommagerai en visitant une pagode chinoise ; ce que je n’ai pu faire encore, reprit Halverstone.

Nous nous arrêtâmes à la place où nous avions débarqué la veille, sous la conduite des brigands.

Au grand jour, il était facile de se rendre compte de la situation de la pagode, dont le bâtiment s’élevait à peu de distance du canal. Nous montâmes par un large escalier qui conduisait au temple ; sur le seuil se tenaient, très paisiblement, deux marchands de fleurs et de bâtonnets.

Je les saluai, en m’avançant le premier, et leur demandai :

— Pouvons-nous entrer dans le temple ?

— Tout le monde peut entrer, en faisant un présent au serviteur du dieu de la guerre, me répondirent ces gens.

— Où est ce serviteur ?

— Dans l’intérieur du miao ; entre, tu le verras, munis-toi aussi d’offrandes pour le dieu.

— Quelles offrandes ?

— Des fleurs, des bâtonnets odoriférants, pour brûler.

Le marchand cherchait son profit, je lui donnai quelques piécettes et lui laissai sa

marchandise. Il me remercia chaleureusement, puis partagea, sans difficulté, avec son collègue.

— N'y a-t-il pas des soldats du mandarin dans la pagode ? interrogeai-je.

— Il n'y a personne que le bonze.

— Mais depuis quand êtes-vous à cette porte ?

— Depuis le lever du soleil.

— Pendant la nuit les fidèles prient-ils aussi ?

— Oui !

— Alors, vous campez la nuit sur ce seuil ?

— Non, pendant la nuit, il ne vient ici, que ceux qui ne craignent pas les mauvais esprits ; les esprits contre lesquels lutte le puissant Kouang-ti.

— Ces mauvais esprits viennent-ils dans le temple toutes les nuits ?

— Nous n'en savons rien ; mais ils sont venus la nuit dernière ; ils ont arraché au compagnon du dieu sa grande épée : Kouang-ti est puissant et fort ; il les a mis en fuite !

— Que disent ces gens ? demanda Turnerstick.

— Ils disent que vous êtes un méchant esprit, qui avez enlevé l'épée du compagnon du dieu de la guerre.

— Bah ! ils savent, aussi bien que nous, ce qu'il en est... ce sont des compères !

— Je l'admets facilement !

— Les hommes du Dragon sont-ils rentrés ?

— Non !

— Entrons tout de même.

Un couloir nous conduisit dans une cour triangulaire, des deux côtés de cette cour s'élevaient deux petites pagodes à huit pans. Dans une seconde cour, se trouvaient encore deux autres petits temples, non clos de murailles mais surmontés d'un toit chinois ; les statues de Kouang-ti et de ses acolytes y trônaient. Par cette seconde cour, on arrivait au bâtiment principal, au grand temple, dans lequel nous étions enfermés la veille. Je l'ai décrit déjà, ainsi que ses idoles et son trésor. Dans un angle, nous découvrîmes une porte, donnant sur une troisième enceinte ; celle-ci ne renfermait qu'un puits avec une margelle carrée. Les murailles de ces constructions étaient toutes en briques et fort épaisses ; celles des enceintes pouvaient mesurer 13 pieds de haut.

Nous n'aperçûmes le bonze, qu'en pénétrant dans la troisième cour. Je reconnus, à ma grande surprise, sous le costume ordinaire des prêtres Chinois, un des hommes du Dragon, celui qui manœuvrait la veille, avec le plus d'entrain, un vieux fusil à mèche.

— Le reconnaissez-vous ? soufflai-je à l'oreille de Turnerstick.

— Tonnerre et foudre ! c'est notre fameux artilleur !

— Je crois qu'il nous reconnaîtra aussi...

— Ainsi, le bonze est de la bande ? me demanda le capitaine Anglais.

— Oui.

— Eh bien, tirez-lui un peu les oreilles, je vous y engage ; il faut se faire justice soi-même, en Chine, car la police ne protège que les brigands.

— Cet homme est un prêtre et ce lieu, aux yeux des populations, passe pour sacré, nous ne pouvons...

— Pshaw ! interrompit Turnerstick ; avez-vous remarqué ici, la moindre trace de sentiment religieux ? Croyez-moi, Charley, une petite correction ne sera pas, déplacée.

Dans une autre contrée, une pareille profanation eût pu nous coûter cher, mais avec l'apathie, la corruption, l'indifférence chinoise, nous n'avions rien à risquer.

Le « serviteur du dieu » ne nous avait point aperçus d'abord ; il se tenait près du puits, ou plutôt du bassin, occupé à donner à manger aux tortues qui s'y trouvaient en grand nombre. Lorsqu'il tourna la tête, ce fut avec un calme parfait qu'il nous regarda ; ses traits n'exprimèrent que la ruse habituelle à ses compatriotes.

— Es-tu le sing[62] de ce Kouang-ti-miao ? lui demandai-je.

— Non ! répliqua-t-il avec une certaine fierté.

— Ah ! tu es un ho-chang[63], alors ?

— Oui !

— Nous pouvons visiter ce, temple, n'est-ce pas ?

— Tout le monde peut le visiter, pourvu qu'il fasse une offrande au dieu et n'oublie pas le prêtre.

— Sois tranquille nous ne t'oublierons pas... Permets-moi de te dire que tu laisses entrer ici, des gens qui ne s'inquiètent guère d'honorer ton dieu.

— De qui parles-tu ?

— Des gens qui enlèvent le glaive de la statue...

— C'est le *Tschut-gour*[64] qui a fait cela.

— Le Tschut-gour !... Comment ose-t-il pénétrer dans un temple ?

— Ne sais-tu pas qu'il est l'ennemi des dieux, avec lesquels il essaie de combattre ; mais les dieux sont plus forts que lui. Il peut bien leur enlever leur glaive, eux le mettent en fuite, et le repoussent dans le ta-kang[65].

— As-tu jamais été témoin d'une pareille lutte ?

— Non, les bonzes mêmes, mourraient s'ils étaient assez téméraires pour essayer d'y assister.

— Ainsi, tu n'as jamais vu le démon ?

— Non !

— Eh bien ! je l'ai vu, moi. Faut-il te le montrer.

— Cela n'est pas en ton pouvoir.

— Si... à l'instant même, si tu veux !

— Où est-il ?

Je montrai Turnerstick du doigt, et repris.

— Regarde bien ; peut-être te souviendras-tu l'avoir déjà vu ?

— Je ne te comprends pas !

— C'est pourtant clair ; tu prétends que le Tschut-gour a enlevé le glaive de ton idole ; or, c'est celui-ci qui a enlevé ce glaive, donc il est le Tschut-gour !

— Non, je ne te comprends pas !

— Tu y étais cependant ; ta mémoire est mauvaise ; tu oublies le matin, ce qui s'est passé la nuit ; il faut t'aider... Voyons, dis-moi où se trouve à présent le Djiahour ?

— Quel Djiahour ? Je ne connais pas cela !

— Comment, tu veux qu'on t'appelle un bonze du premier rang, ce qui suppose que tu es instruit, et tu ne sais pas ce que c'est qu'un Djiahour ?

— Fo seul, sait tout ; le savoir de l'homme reste borné.

— Allons donc, tu fais l'ignorant ; dans le couvent où tu as été instruit, il t'a fallu

62 Bonze de la classe la plus infime.
63 Bonze de la plus haute classe.
64 Diable. Mot d'origine mongole ; il est passé dans la langue chinoise comme presque tous les termes du culte.
65 Mot à mot : le grand poêle : l'enfer.

étudier les trois livres savants[66], et maintenant tu soutiens ne pas savoir une chose si simple ! Pour moi, je suis un Siyin[67] et, dans mon pays, on connaît des moyens pour rafraîchir la mémoire.

— Ah ! enseigne-les-moi.

Je m'adressai à l'un des matelots qui nous suivaient, lui enjoignait d'aller, dans la chambre du trésor, prendre des bambous. J'en avais aperçu plusieurs fort longs, qui servaient à suspendre des lanternes.

Dès que cet homme fut de retour, le capitaine Anglais lui fit signe d'empoigner le bonze et de lui administrer la bastonnade. Deux ou trois camarades étaient là, prêts à assurer l'exécution de cet ordre.

Les matelots ne se firent pas prier, ils avaient déjà saisi notre Chinois, mais celui-ci se débattait avec rage, nous menaçant des punitions de Fo, doublées de celles des tribunaux de la province. Je m'avançai vers le bonze et lui dis, avec sévérité :

— Fo ne vengera pas un prêtre allié aux brigands, quant à la justice, tu ne peux l'invoquer sans te dénoncer comme un adepte du Dragon !

— Qu'il nous découvre la retraite des Djiahour et nous le tiendrons quitte, intervint Turnerstick.

Le bonze résista, mais un coup ou deux bien appliqués le rendirent plus docile ; il cria qu'il avouerait tout.

— Vois-tu, remarquai-je, quel excellent moyen pour rafraîchir la mémoire ! Eh bien, où est le Djiahour ?

— Parti.

— Quand ?

— Aussitôt son retour du canal.

— Mais où est-il, à présent ?

— Je n'en sais rien.

— Et les autres ?

— Avec lui.

— Où ?

— Je n'en sais rien !

— Tu mens !

— Non, ils ne m'ont rien dit.

— Allons, le rafraîchissement n'est pas suffisant ; il faut...

— Je dirai tout !

— Parle donc, où sont-ils ?

— Chez le Tsiang-ti-oum.

— Où demeure ce personnage ?

— A Li-ting.

— Comment se nomme-t-il ?

— Je ne sais pas.

— Ne me contrains point à user de mes moyens !

— Fais ce que tu voudras ; pour cette fois, je ne puis rien te révéler. Tous les Loung-yin savent que le Tsiang-ti-oum demeure à Li-ting, mais ils ne connaissent pas son nom.

66 Ces trois livres sont le Chang-hai-ti, le *Livre des montagnes et des mers* ; le Hoah-yu-ki, *La description de toute la terre*...., une des meilleures géographie chinoises ; le Fo-koug-ki, autre géographie, est également étudié dans les écoles de la Chine.

67 Homme de l'Ouest.

— C’est possible ; seulement, avoue que les autres n’ont pas suivi le Djiahour, et qu’ils sont sous la conduite du lieutenant ?

— Oui.

— Et où se dirigent-ils ?

— Vers Kouang-tcheou-fou[68].

— Dans quelle partie de la ville ?

— Dans le Cham-pan-fou.

— Décris-moi le lieu plus exactement.

— Tout près de la factorerie anglaise, il y a une hôtellerie de Cham-pan, qui se nomme Kan-ho-lien. C’est là, que se réunissent les hommes du Dragon.

— Dis-moi encore, si les affidés tiennent toujours leurs assemblées dans les pagodes ?

— Non, seulement dans celles qui bordent les fleuves.

— Connais-tu, par leurs noms, les hommes qui se trouvaient ici, hier ?

Non, pas même un seul ! Nous ne devons pas nous connaître... Quand on montre le signe de ralliement, on est accueilli ; nous obéissons en tout aux chefs, sous peine de mort.

— Eh bien, Charley ? interrompit Turnerstick, avons-nous fini ?

— Oui, à peu près ; toute la bande s’est envolée ; les uns sont à Canton, les autres plus loin.

— Tonnerre et foudre !...

— C’était probable, en effet, reprit le capitaine anglais ; ces gens ne devaient pas rester ici, à vous attendre. La pagode ne me semble pas très curieuse, partons donc.

— Nous avons été trop miséricordieux avec le coquin ! grommela Turnerstick.

— Que voulez-vous, capitaine, ces gens sont excusables.

— Laissez-moi tranquille, Charley ! je n’excuse jamais les brigands, moi !... J’emporte le sabre du dieu de la guerre, pour souvenir.

— Voudriez-vous passer pour un voleur et un sacrilège ? Nous pourrions nous attirer les plus graves désagréments.

— Tonnerre et foudre ! Quel prêcheur vous faites ! Laissons donc le sabre. Mais si je rencontre jamais un de ces scélérats du dragon, je lui brûle la cervelle, sans forme de procès ; à votre nez, Charley !

— Oui, Capitaine, vous aurez raison !

J’étais bien aise de voir cesser ainsi, le châtiment du bonze ; s’acharner sur un homme sans défense, quoiqu’il fût coupable, me déplaisait. Je me persuadais de plus en plus, qu’il serait inutile aussi, de poursuivre davantage l’affaire, les tribunaux chinois ne nous auraient pas donné satisfaction ; nos consuls, européens ou américains, étaient impuissants dans cette circonstance. En somme, je n’avais perdu qu’une couverture et un petit bout d’oreille ; le plaisir d’une aventure en Chine compensait bien ce dommage. Quand Halverston nous demanda si nous comptions nous plaindre, je m’empressai de répondre :

— Non, point du tout. Les mandarins eux-mêmes redoutent ces pirates, des étrangers ne parviendraient jamais à se faire rendre justice.

— Je le crois, cependant, deux hommes libres et citoyens de grandes nations, doivent-ils se laisser maltraiter par cette misérable bande, sans protester, au moins devant les représentants de leurs pays ?

— Eh, capitaine, nos représentants ont bien de la peine à se faire respecter eux-mêmes !

La Chine, sur le papier et d’après ses lois, est un État des plus despotiques ; en réalité, le

68 (La grande ville des Champans). Les Champans sont des demeures flottantes construites sur des barques, des radeaux, de vieilles jonques, etc.

système démocratique y est pratiqué plus que partout ailleurs. Les socialistes existent en Chine, depuis plusieurs siècles ; aucun peuple n'a subi autant de révolutions ni de bouleversements. De là, une corruption, une vénalité sans égale, parmi les fonctionnaires. L'argent est plus puissant mille fois, dans l'Empire du Milieu, que le fils du Ciel lui-même. Celui-ci, le savez-vous, doit jeûner pendant trois jours, avant de signer l'arrêt de mort d'un criminel, soit de droit commun, soit politique. Les brigands ne jeûnèrent pas tant, avant d'assassiner le pauvre monde ! Que voulez-vous obtenir par nos consuls, dans une si belle société ? faudrait-il que le Capitaine Turnerstick fît armer les États-Unis pour exiger une réparation ?

L'Anglais se mit à rire !

— Vous n'avez peut-être pas tout à fait tort, dit-il ; mais il n'en est pas moins vexant de laisser en paix des drôles de cette espèce.

— N'avons-nous point fait ce que nous pouvions ? Nous leur avons arraché une prisonnière, nous les avons dispersés. Nous les retrouverons peut-être un jour, et mon ami Turnerstick vous promet de les tuer tous, comme des mouches !

— Eh ! Capitaine ; prenez garde, en Chine les gens batailleurs ou gênants disparaissent, un beau matin, sans tambours ni trompettes.

— *Zounds !* avons-nous l'air de gens qu'on souffle comme des fantômes ?

— Non, mais...

— Soyez tranquille, si je rencontre ces scélérats, je ne les laisserai pas échapper !

Je me tournai vers le bonze, pour lui dire :

— Tu le voie, j'ai tenu parole, tu voulais un présent, celui qu'on t'a fait, t'agrée peu, mais tu le méritais ; tu mériterais même un châtiment plus sévère. Nous te pardonnons ; mais, si tu nous trompes, crains notre retour !

Le bonze s'inclina d'un air grave.

— Ma langue n'a pas menti, reprit-il, donc seigneurs, vous ne reviendrez point !

Le canot anglais nous ramena, sans retard, au vaisseau et le capitaine ordonna de chauffer immédiatement pour Vampoa, le port qui précède Canton. Les gros navires s'arrêtent là ; on doit remonter le fleuve jusqu'à la ville, sur des embarcations plus légères. Un petit yacht, comme celui que nous montions, pouvait s'avancer encore pendant l'espace de douze milles au delà de Vampoa, de sorte que nous arrivâmes aux faubourgs de Canton et mimes à l'ancre, près la factorerie anglaise, dont le pavillon se déployait au vent.

De cet endroit nous ne voyons pas la ville proprement dite, mais une infinité de huttes et de bicoques flottantes construites sur le fleuve.

Les eaux semblaient littéralement couvertes par des embarcations de toutes sortes et par des habitations de toutes formes, mais je n'apercevais aucun bâtiment important, ni palais, ni temple, sauf une vieille pagode dans le voisinage de la factorerie. Au fond de l'horizon se dessinaient des montagnes, sur lesquelles on distinguait des constructions un peu plus élevées ; la ville s'étendait de ce côté.

Les maisons flottantes sont disposées en rangées ou rues, la police les surveille, sitôt que l'une d'elles vient à disparaître, on a soin de combler le vide par une nouvelle demeure mobile. Personne ne peut changer sa maison de place, sans une autorisation formelle. Les plus pauvres bâtissent, sur un radeau, une sorte de case en bambous avec un toit de bambous ; sans bambous que deviendraient les Chinois ? Ils relient leurs bâtons par des roseaux et bouchent les interstices au moyen d'un ciment particulier.

Ces demeures fluviales appartiennent, en général, à des pêcheurs obligés, par leur profession, de changer souvent de lieu.

On voit ces cabanes suivre le cours de l'eau, traverser le fleuve, le remonter même.

A la proue se tient la femme ramant avec une longue perche, dont les deux bouts élargis

figurent la queue d'un poisson, et qu'elle baisse et relève alternativement. L'homme rame à la poupe, il abandonne souvent la manœuvre pour jeter le filet.

Ce filet, tressé de fils de roseaux ou de ceux qui recouvrent la noix de coco ; il semble très solide et très artistement fait.

L'habitation se construit au milieu du radeau. La famille couche, mange, travaille dans cet étroit réduit. Les enfants jouent sur le seuil. La mère ou la sœur aînée attachent les plus petits à leur dos.

Malgré leur indifférence religieuse, les Chinois ne se défendent pas tout à fait, contre le sentiment universel qui domine l'humanité. Les plus pauvres pêcheurs dressent, au fond de leur cabane, un autel où brûle toujours une lampe.

Les moins misérables de ces pauvres gens, établissent leur maisonnette sur une jonque hors de service ; ils lui donnent quelquefois plusieurs étages, ils disposent, sur la jonque, des terrasses, des jardins fleuris, des pots de fleurs rangés avec goût.

Les chi-san-hang, factoreries, sont bâties à l'Européenne, d'épaisses murailles les entourent. Une profusion de fleurs en égaie l'aspect. Les jardins de l'établissement anglais occupent un très vaste terrain, au milieu duquel s'élève une élégante chapelle, perdue dans les fleurs. C'est du reste, la seule promenade agréable pour les étrangers.

Une haie de pieux, partant du quai de la factorerie et s'avançant dans le fleuve, à une quinzaine de pieds, forme comme un petit port fermé, avec un passage calculé pour la taille d'un canot. Il y a là une mesure de défense, en cas d'attaque, et aussi une précaution très utile pour se mettre à l'abri des prétentions du *fonctionnarisme* chinois, comme de l'envahissement des barques de pêcheurs.

Les petites forteresses qu'on aperçoit, dominant tous les établissements européens, prouvent au voyageur, qu'il doit se défier de l'indigène et que sa présence, en Chine, a besoin d'être souvent protégée.

Halverstone s'excusa de ne pouvoir nous accompagner ; ses affaires le retenant pour toute la journée ; nous l'assurâmes que nous saurions bien nous piloter tout seuls ; nous ne voulions, en aucune façon, lui être à charge. Mais il fut impossible au capitaine Turnerstick de lui faire admettre la promesse d'une rétribution pour notre passage.

Le marin anglais offrit même généreusement, à mon ami, ce qui nous manquait comme « nerf » du voyage, car la sacoche de Turnerstick ne lui avait point été rendue par les pirates.

Nous quittâmes le vapeur, enchantés de l'accueil qui nous y avait été fait, et nous débarquâmes sur le rivage. Aussitôt, nous fûmes entourés d'une nuée « de malins esprits » comme les appelait le capitaine : agents, commissionnaires, guides, etc., etc.

Les uns nous prenaient par le bras, les autres nous poussaient à grands coups de poing, vers l'endroit où ils désiraient nous diriger ; les troisièmes nous déchiraient le tympan par les cris les plus assourdissants.

Un quatrième plaçait devant nos yeux, une planchette supportée par une perche, et sur laquelle sa réclame se lisait en gros caractères, un cinquième, agile comme un serpent, se glissait entre tant de bras et de jambes, nous tendant la *khata*[69] tibétaine pour nous disposer, par cette politesse, à l'accepter comme guide ; un sixième, élevant les bras en l'air, joignait les mains et nous regardait avec ses petits yeux perçants, tandis que son nez camard et sa bouche édentée, exécutaient la plus indescriptible grimace, à seule fin de nous mieux attendrir en sa faveur.

Il me semblait que l'unique parti à prendre, au milieu de cette horde d'exploiteurs, était de rester immobile et impassible, en attendant que la marée montante se soit apaisée. Ces gens ne surprenant aucun signe, ne recevant aucun encouragement, se décideraient à se taire ; mais le capitaine se démenait comme un possédé et criait de sa grosse voix de commandement,

69 Morceau de soie jaune que les Tibétains et les Mongols offrent dans toutes les circonstances de la vie, soit comme présent, soit pour accompagner un présent plus important ou solliciter une faveur.

tantôt en Anglais, tantôt avec les terminaisons chinoises, qui lui paraissaient les plus propres à renforcer l'expression.

— Retirez-vous, drôling ! En arrière, gaming !

Nous n'avons pas besoin de vous ! Place, Placeng ! Je vous apprendrai, moi à me laisser passer !...

Comme il me fallait lever les bras, pour parer quelques coups de poing, l'homme à la *khata* parvint à me fourrer le bout de son chiffon dans ma boutonnière ; tout en me glissant, à l'oreille, plusieurs mots que je n'entendis pas, mais dont le dernier me parut être : Kiang...

— Lou ! répondis-je aussitôt.

Là-dessus l'inconnu me fit un signe mystérieux, poussa vivement la foule et alla nous attendre à l'écart.

— En avant ! criai-je au capitaine, essayons une sortie, on n'y tient plus !

— Well ! Bien dit, Charley, en avant !

Jusqu'alors, Turnerstick n'avait employé qu'une « demi-vapeur » suivant son expression favorite, à ce moment il fit usage de toutes ses puissances ; ses bras musculeux se tendirent, ses poings jouèrent, à droite, à gauche, en avant, renversant les plus hardis, bousculant toute la séquelle. Je l'imitai ; enfin notre route était frayée, nous arrivâmes un peu essoufflés, mais libres, dans une petite rue voisine.

Le Chinois au mouchoir jaune, nous suivait ; il se rapprocha de moi et me dit tout bas.

— Seigneur, pourquoi partes-tu un habit étranger ?

— Parce que je reviens d'un pays éloigné...

— Pour des affaires de notre association ?

— T'est-il permis d'interroger un yeou-ki ?

— Pardonne-moi, seigneur, jamais je n'ai vu un des nôtres prendre un costume comme le tien !

— Pourquoi m'as-tu fait signe ?

— Parce que j'ai une communication importante à adresser aux membres de notre association.

— Laquelle ?

— Tous doivent se rendre à Van-ho-tiem.

— Quand ?

— Ce soir, vers minuit.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on attend deux ennemis qu'il faut prendre et juger...

— Quels sont-ils ?

— Je n'en sais rien. Les chefs seuls, sont dans le secret.

— Qui t'a donné ta commission ?

— Seigneur tu oublies que je ne puis te dire ; quoique ton rang soit plus élevé que le sien...

— C'est un tu-ssu ?

— Oui.

— C'est le Djiahour, qui est arrivé aujourd'hui ?

— Ah ! Seigneur, je crois maintenant que tu es des nôtres !

— Tu en doutais ?

— Oui... ton costume... Puis tu ne portes pas de queue, mais j'avais vu le médaillon...

— Tu sais que tu dois obéir aux chefs, sans information ni condition ?

— Oui.

— Eh bien, souviens-toi de ce que je te recommande : le Djiahour ne doit pas connaître mon retour en Chine ; pour le moment, du moins... sache donc te taire sur notre rencontre...

— Je me tairai !

— Nous nous retrouverons à minuit. As-tu encore quelque chose à me dire ?

— Non !

— Bien, adieu !

— Adieu !

Il s'éloigna, Turnerstick tout étonné me demanda, en faisant de gros yeux.

— Charley devenez-vous Chinois.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que le premier homme à queue que nous rencontrons, se met à vous chuchoter dans le tuyau de l'oreille, tout comme si vous étiez compères et compagnons.

— Nous sommes de la même bande...

— Taisez-vous, Charley !

— Ne vous ai-je point expliqué comme quoi ces gens me prennent pour un de leurs colonels ?

— Vous jouez là, un vilain jeu ;mon cher !

— En quoi ?

— En quoi, en quoi ! Charley, on ne se mêle pas impunément aux scélérats ! D'ailleurs, j'ai juré d'exterminer tous les hommes du Dragon qui se trouveront sur mon chemin. Si je commençais par vous, hé ?

— Attendez une meilleure rencontre, Capitaine, je ne suis pas même une moitié ni un quart de Dragon, malgré mon titre pompeux.

— Charley, homme du Dragon, ne me parlez plus ! Hé, que vous disait donc ce gredin ?

— Il m'apprenait où je pourrais rencontrer notre Djiahour.

— Vraiment ! Et où donc ?

— Ici tout près dans l'auberge des Dix mille dominations !

— Quand ?

— A minuit.

— Nous irons, mon ami. Je veux dire un mot au Mongol, vous entendez !

Je ne serai pas seul ; les Loung-yin se réunissent en conseil.

— Quand les dix mille dominations y seraient, je ne m'en soucie pas plus que d'une pichenette !

— Mon cher capitaine, je me flatte de n'avoir jamais été poltron, cependant je vous prie de réfléchir ; ici, nous sommes sur un terrain complètement inconnu, au milieu d'une association puissante et mystérieuse. Songez à ce que deviendrait le *Wind* privé de son brave capitaine.

La pensée de son vaisseau, émut le marin, il murmura :

— C'est vrai, Charley ! Que comptez-vous faire ?

— Je ne sais... d'ici à minuit nous y réfléchirons ; les circonstances décideront.

— Écoutez, mon ami, vous avez beau dire voici deux points qui ne laissent aucun doute : 1° Il faut punir les scélérats d'hier ; 2° Nous devons débarrasser le sol de ces hommes malfaisants.

— C'est juste, néanmoins considérez d'abord, Master, que nous nous sommes déjà vengés en appliquant de bons coups de rame sur le dos des brigands, ensuite que la police de

l'empire Chinois ne nous regarde point, et qu'en aucune façon nous ne pouvons nous risquer à renouveler ici, les prouesses de don Quichotte. Si nous l'essayions ce serait en pure perte, puisque les Chinois vivent en assez bonne intelligence avec leurs pirates ; quant aux Mandarins et aux Consuls, n'êtes-vous pas convenu, vous-même, de l'inutilité d'y avoir recours ?

— La sagesse parle par votre bouche, mon cher ! N'importe, je ne serai tranquille qu'après avoir encore un peu tapé sur ces gredins !

— Eh ! je l'entreprendrais aussi volontiers que vous, Capitaine, mais j'y vois un péril extrême ; sans l'espoir d'aucun résultat, car cette fois, nous ne serions pas les plus forts !

— Well ! On y réfléchira, comme vous dites. Où allons-nous, pour le moment ?

— Visitons les faubourgs, puisque l'intérieur de la ville est formellement interdit aux étrangers.

— Ah diable ! C'est l'intérieur que je tiens à voir !

— J'avoue que cela est d'autant plus tentant que le fruit défendu semble toujours le meilleur. Cependant je ne sais si la chose serait prudente. On viendrait peut-être bien à bout de la populace, mais...

— Oui, quelques chiquenaudes aidant...

— Ah ! je ne vous le conseille pas !... Si nous essayons d'entrer, il faudra manœuvrer en douceur.

Nous continuâmes notre promenade, bras dessus bras dessous.

Quant on porterait à soixante mille le chiffre des habitations qui couvrent le fleuve aux abords de Canton, on n'exagérerait pas. Elles sont tellement serrées qu'on n'aperçoit à vol d'oiseau, ni fleuve, ni canaux, ni étangs. Les rues, par lesquelles nous nous acheminâmes, étaient toutes fort étroites, on n'avançait qu'à petits pas ; des fonctionnaires spéciaux devaient avertir par de continuels et retentissants « Oh éh ! oh éh ! » sans quoi on se serait heurté à tout instant. Comme dans les bazars du levant, tout le commerce se concentre dans quelques rues ou places, le reste est presque désert. Cet usage donne une plus grande animation aux marchés et doit exciter la concurrence.

Turnerstick s'arrêta devant une boutique de volailles.

— Qu'est-ce que ces oiseaux ? me demanda-t-il.

— Des bécasses et des hérons ?

— Très bien plumés, regardez donc Charley ! Ils donnent envie d'en manger ; entrons dans quelque restaurant.

— Volontiers, quel genre de repas désirez-vous faire. Un festin de riche Chinois ou un dîner de pauvre hère ?

— Un festin, un festin, Charley, cela va de soi ! Trouvez-nous quelque chose de bon, mais point de rôti de hérisson ni de fricassées de vers, de limaces de hannetons ou autres bêtes du même genre, bonnes pour les magots de la Chine.

— Soyez tranquille, Capitaine, on raconte, sur la nourriture chinoise, une foule de fables dénuées de tout fondement ; j'avoue néanmoins, que la préparation des mets diffère beaucoup de celle à laquelle nous sommes accoutumés.

— Mon cher, j'ai lu pourtant, à ce sujet, des choses qui faisaient dresser les cheveux.

N'en croyez rien ! Tout ce qu'on écrit, noir sur blanc, n'est pas authentique, tant s'en faut ! J'imagine que beaucoup de voyageurs, trompés par l'aspect et le goût des mets, se forgèrent des idées folles, dont les malins Chinois ont profité pour se moquer de nous, en donnant, à leurs plats, les origines et les noms les plus fantastiques.

— Vous ne nierez pas les nids d'hirondelles, pourtant, ni les fricassées de zostère[70] ?

70 Herbe marine connue sous le nom de crin végétal.

— Non, mais les zostères fournissent un mets très substantiel et les nids d'hirondelles, avec une bonne sauce, ne sont point à dédaigner.

— Aimeriez-vous les jeunes chiens à la sauce piquante, Charley ?

— Pourquoi pas ? La chair d'un jeune chien peut sembler aussi appétissante que celle d'un jeune chevreau ou d'un lapin. Les Chinois mangent des nageoires de requin, nous mangeons du fromage moisi et corrompu, sommes-nous plus délicats ? Songez à nos escargots de vigne, aux cuisses de grenouilles, à la fraise de veau, à tant d'autres choses réputées excellentes, chez nous, et avouez que nous valons les Chinois, en fait de goûts gastronomiques.

— Charley, vous auriez été bon avocat, voilà longtemps que je vous le dis ! Dînons donc à la chinoise, sans trop approfondir la question, et d'abord, cherchons un restaurant, je vous prie.

— Tenez, voilà justement notre affaire, lisez cette pancarte en Anglais :

— *Hôtel de toutes les bonnes choses*. Entrons-nous tout de suite, c'est engageant ?

— Yes.

Sur le seuil, accourut le maître de l'établissement un Chinois fort éveillé qui nous reçut avec mille politesses. A peine entrés, un des serviteurs vint prendre nos noms, qu'il proclama à voix haute, d'abord en Anglais puis en Chinois.

On nous conduisit ensuite devant une table particulière, ornée d'une nappe de soie. Les sièges également, étaient recouverts de soie. Sans que nous ayons encore rien demandé, on nous apporta deux petits verres remplis d'eau-de-vie de riz, très douce au palais et cependant très spiritueuse.

Bientôt, apparut le maître d'hôtel qui nous présenta le menu, écrit sur un papier rouge de telle dimension que j'aurais pu m'en faire un vaste manteau.

Les plats étaient numérotés ; lorsque j'en désignais un, le chef criait aux marmitons le numéro correspondant.

Il n'y avait, sur la table, ni couteaux, ni cuillers, ni fourchettes ; les morceaux sont si menus que le couteau serait inutile ; on remplace les couverts par des bâtonnets d'ivoire.

Turnerstick ne cessait de grommeler entre ses dents ; je ne pus m'empêcher de rire.

— Pourquoi riez-vous ? demanda le capitaine.

— Pourquoi grommelez-vous ? répondis-je,

— Eh n'en ai-je pas sujet ? Quelles sottes coutumes ! Regardez-moi ces aiguilles à tricoter, ce sont nos cuillers et nos fourchettes, qu'en dites-vous ?... Ah ! Tenez, voilà du riz, essayez de le prendre, oui, piquez ces grains-là, avec vos allumettes.

— J'y suis habitué, je ne m'en tire pas mal, regardez capitaine !

— Tiens, tiens ! Et où vous êtes-vous habitué à ce manège-là ?

— Sur votre vaisseau.

— Quel conte, Charley !

— C'est la pure vérité : on me servait souvent du riz, je coupai de petits bâtons et m'accoutumai à manger comme les Chinois, pour ne pas être emprunté dans mes manières, quand je visiterais l'Empire du Milieu.

— Charley, vous êtes un traître, il fallait m'y faire penser !

— Ah bien oui, vous m'auriez jeté les bâtonnets à la figure ; aujourd'hui vous m'approuvez, parce que la nécessité vous y contraint.

— Le fait est que je resterai jusqu'à demain, pêchant dans mon assiette, avec ces malheureux outils. Demandez donc, je vous prie, qu'on me donne un bon morceau de pain.

Le garçon ayant apporté du pain, Turnerstick découpa fort adroitement, une espèce du

cuiller dans la croûte, et termina son assiette de riz, sans trop de difficulté, à l'aide du fragile instrument.

Lorsque nous eûmes fini notre repas, qui me sembla fort délicat, et qui comprenait au moins douze sortes de mets, on nous servit du thé ; nous demandant si nous voulions aussi, le *yen* (la fumée).

— Y a-t-il des cigares ? me dit le Capitaine.

Je traduisis son désir au garçon qui s'empressa d'apporter quelques cigares de Manille, d'une excellente qualité. Le capitaine les proclama délicieux. Pour moi, je préférai une pipe d'eau, ou nargilhé chinois. Le fourneau de cette pipe n'est guère plus gros qu'un dé à coudre, on est obligé de le remplir constamment ; le tabac me parut exquis.

— Demandez donc la carte, Charley ! me dit enfin le Capitaine, c'est un festin de Sardanapal[71], aurons-nous de quoi payer ? Mais non, attendez je vais la demander moi-même : Garçon !

Enchanté d'avoir crié ce mot français dans un restaurant Chinois, il me regarda d'un air triomphant :

— Hein Charley ! dit-il, entendez-vous ! depuis que j'étudie ce diable de Chinois, les mots des autres langues me reviennent. C'est étonnant. Garçon, hé !

Un des serviteurs chinois remarquant les gestes de Turnerstick accourut avec empressement.

— Well ! mig amig, tu compreng, lui dit le Capitaine, en souriant. La notîng, carting, hé !

— Master veut payer, ajoutai-je en chinois.

Le garçon s'approcha d'une table ou se trouvait le souan-pan[72], fît son addition qu'il peignit lestement sur un morceau d'étoffe, puis il présenta le mouchoir, ainsi agrémenté, à mon ami Turnerstick :

— Que signifient ces arabesques, Charley ? me demanda le capitaine.

Je lui traduisis le chiffre du total ; il était des plus modestes, comparativement à nos prix d'Europe ou d'Amérique. Mon brave ami n'en revenait pas d'admiration.

— Nous mangerons ici, pendant tout le temps de notre séjour, déclara-t-il. Je me procurerai une cuiller. Accepte-t-on un pourboire en Chine ?

— Dix, si vous voulez !

— Well, holà garçons, tous ici, hé !

Je traduisis l'engageant appel, le personnel entier se rassembla autour de nous. Turnerstick distribua généreusement les sapèques, on nous remercia par de profondes révérences.

Comme nous nous levions pour sortir, le cuisinier chef nous arrêta :

— Encore un moment, messieurs, murmura-t-il. Il déploya de nouveau son menu et se tournant vers les autres convives, il prononça de rechef nos noms, puis récapitula avec lenteur la liste des mets qui nous avaient été servis, indiquant aussi, leur prix et terminant par le chiffre du pourboire qu'il cria à tue-tête.

Tous les garçons, marmitons et cuisiniers recommencèrent leurs inclinations et leurs révérences ; tous nous accompagnèrent jusque sur le seuil, où ils nous saluèrent encore, nous priant de revenir bientôt.

Ces manières polies flattaient le capitaine : il murmurait :

---

71 Note winnetou.fr : Sardanapale ou Assurbanipal est le dernier grand roi d'Assyrie de 669 à 627 av. J.-C. dont le nom est devenu synonyme de tout ce que la débauche et la lâcheté ont de plus infâme. Lorsque Sardanapale sentit la défaite approcher, il décida de mourir avec toutes ses femmes, ses chevaux et ses objets précieux et d'incendier son palais.

72 Machine à calculer.

— Gens très intelligents et bien appris, ces Chinois... Je ne l'aurais pas cru !... Où passerons-nous la nuit, mon cher, si nous la passons ?

— Dans une hôtellerie, aux environs du fleuve, il n'en manque pas.

Nous continuâmes notre promenade le long des murs qui défendent la ville intérieure et la séparent du quartier que les Européens peuvent parcourir ; Ces murs sont épais, garnis de tours, et percés de plusieurs portes. Nous nous trouvions toujours dans la partie commerçante, on eut dit traverser un champ de foire des plus animés ; nous n'osions nous arrêter beaucoup, car les curieux et les marchands nous fatiguaient. Le capitaine finit par s'écrier, en respirant avec bruit :

— Reposons-nous, Charley, je n'en puis plus ! vous me faites faire une course au clocher.

— Nous reposer ! mais où ?

— Dans un restaurant. Cela va sans dire, seulement pas ici, à l'intérieur de la ville.

— Oh ! pour cela, c'est un peu ambitieux ! Nous reviendrons en costumes chinois... Pour aujourd'hui il faut...

— Eh Charley, je veux voir la ville, toutes ces défenses sont ridicules ; Quand un Chinois vient à New-York, ou à la Nouvelle-Orléans, il s'y promène tant qu'il veut ; pourquoi n'aurai-je pas les mêmes droits en Chine, moi, un citoyen de la libre Amérique ? Voilà une porte, venez.

— Capitaine je ne réponds de rien.

— Je réponds de tout, moi ! Allons donc, tout à l'heure vous n'étiez pas si timide. Parce que quelques sots vous ont regardé de travers. C'est leur manière à ces gens, que voulez-vous ?

Nous entrâmes ; dès la première rue un cortège de gamins se forma derrière nous... Un peu plus loin, nous rencontrâmes un enterrement.

En tête, marchaient plusieurs hommes avec des bannières de différentes couleurs, puis venaient des porteurs de brancarts promenant les magots tutélaires, le corps de musique composé de joueurs de flûte, de gong, de timbales, le tout faisant un vacarme affreux. Quelques assistants agitaient des plumes de paon et des chasse-mouches ; d'autres faisaient partir des pétards sans se soucier ni de l'étroitesse des rues, ni des cloisons de bambous, si faciles à incendier. La bière était suspendue par des cordes et vacillait à chaque pas. Derrière le défunt, suivait le bonze entouré d'une foule de croque-morts étrangement costumés.

Nous nous rangeâmes prestement, pour laisser passer le convoi, nous aplatissant de notre mieux dans les angles d'un mur, mais nous ne réussîmes point à éviter les regards malveillants.

Le bonze s'arrêta, se planta vis à vis de nous et dit d'une voix rude :

— Vous êtes des Y-yin[73]. Que faites-vous ici ?

Le capitaine, auquel cette question s'adressait, me demanda ;

— Hé, que veut-il ?

— Il s'informe de ce que nous faisons ici.

— Well ! Mon garçong, nous y sommes tout exprès pour t'offrir des cigareing !

Et notre original, tirant de sa poche quelques cigarettes, les mettait sous le nez du prêtre chinois, le saluant et souriant de son bon sourire.

— Tsing ! murmura le bonze ébahi, puis il se hâta de rejoindre la bière.

Turnerstick riait comme un fou. Nous arrivâmes dans une autre rue. Le son d'une musique tapageuse s'échappait d'une maison voisine, sur laquelle nous vîmes une grande pancarte :

73 Barbares.

— Lisez-moi cela, Charley, demanda le Capitaine.

— Jo-chi-siang !

— Que signifient ces jolies syllabes ?

— Pavillon de musique et de chant.

— Charmant ! Venez, mon cher !

— Mais savez-vous, capitaine, quel public va nous accueillir en un tel lieu ?

— Le public ? Je m'inquiète bien du public, le public ne m'a jamais fait peur, venez Charley !

L'intrépide Turnerstick avait déjà le pied sur le seuil. Une insupportable odeur qui s'exhalait de la pièce eut dû suffire pour le faire reculer, mais rien ne l'arrêtait.

Lorsque nous fûmes entrés, je constatai que l'établissement était des plus infimes ; un véritable bouge. Sur des nattes crasseuses, gisaient à demi couchés, ou accroupis, des hommes déguenillés et décharnés ; ils avaient devant eux de petites tasses de thé, mais l'odeur nauséabonde et l'aspect du personnel me disaient assez, que nous étions dans une boutique d'opium. Une musique enragée retentissait sans interruption : j'aperçus les musiciens assis sur une sorte d'estrade, qui s'agitait comme eux, et dont les supports paraissaient peu solides.

Tout à coup, le vacarme cessa, on nous avait remarqués ; tous les yeux se tournaient vers nous. Turnerstick prit tranquillement un escabeau, abandonné dans un coin, et s'assit comme s'il eût été un des habitués du bouge. Je finis par me caser près de lui ; un hôtelier, aussi sale et aussi misérable que sa clientèle, s'approcha pour nous demander ce que nous désirions.

— Boire ! répondis-je.

— Que veux-tu ?

— Que peux-tu nous servir ?

— Du tscha (du thé) pas autre chose.

— Donne-nous du tscha !

— Et fumer ?

— Non, nous ne fumons pas ici.

Du thé sale nous fut apporté dans des godets dégoûtants.

— C'est du thé, cela ? grommela Turnerstick.

— Oui capitaine !

— Il doit être fin, hé ? Regardez-moi un peu la figure de ces gens !

— Capitaine, payez votre thé et partons !

— Point du tout, ces imbéciles croiraient qu'ils nous font peur et que nous nous sauvons.

Plusieurs Chinois s'étaient levés ; ils formaient un conciliabule avec l'hôte ; nous regardant du coin de l'œil. Je ne comprenais pas toutes leurs paroles, mais j'entendais des phrases comme celles-ci.

— Il ne t'es point permis de recevoir des Ing-kie-li (Anglais), des diables de mer.

— Ma maison reste ouverte, entre qui veut ! Si on les laisse par la ville, pourquoi les chasserai-je ?

— On nous punirait si on les trouvait ici, sans que nous les dénoncions : mets-les à la porte.

— Ce sont des hommes forts ; ils casseraient tout !

— Nous t'aiderons.

— Qu'est-ce qu'ils baragouinent ? murmura Turnerstick.

— Ils complotent de nous jeter dehors.

— Tonnerre et foudre ! le Capitaine Turnerstick chassé par ces crapauds ! Qu'ils essaient !

— Partons en paix, Capitaine, je vous supplie.

— Écoutez, Charley, je me suis assis sur cet escabeau pour écouter un peu de musique ; puisque l'affiche en promet ; je voudrais bien voir qui m'en empêcherait ? Si vous avez peur, vous pouvez sortir,

— Je ne sortirai pas sans vous.

— Eh bien, restez tranquille ! Vous voulez, et moi aussi, connaître les mœurs de ce pays, donc il est nécessaire de voir ce qui se passe dans les tavernes, hé ? Tenez ! Oh cela devient curieux ; les voilà qui s'avancent vers nous.

La plupart de ces hôtes déguenillés s'étaient levés, se poussant l'un l'autre, ils nous entouraient... Le plus hardi prit la parole.

— Vous êtes des Iang-kie-li ? dit-il.

— Non, répondis-je, l'un de nous est Américain, l'autre Allemand.

— Cela ne vaut pas mieux. Il ne vous est point permis d'entrer ici. Ce Jo-chi-siang est fait pour nous et non pour vous. Sortez, ou nous vous mettrons à la porte !

Dans une autre circonstance j'aurais tout bonnement pris l'insolent au collet et l'aurais jeté par les fenêtres, en Chine il fallait se contenir. J'essayai de parlementer.

— Qui nous défend d'entrer ici ? repris-je. Pourquoi nous fermez-vous les portes de votre ville ? Une foule de Chinois vont en Europe, en Amérique, personne ne les inquiète ; ils sont libres de voyager partout, d'entrer où bon leur semble, pourquoi ne traitez-vous pas les étrangers chez vous, comme ils vous traitent chez eux ?

— Les Américains sont des traîtres, ils attirent nos compatriotes sur leurs navires, pour les emmener et leur faire tirer le tcha-no[74]. Ils les laissent mourir de faim et leurs corps sont enterrés loin de ceux de nos pères... Vous cherchez aussi, à nous dire de belles paroles, nous ne voulons pas être trompés, partez !

Hélas ! ces hommes n'avaient pas tous les torts. Combien d'Américains trafiquent des Chinois, comme de vrais esclaves ; ils les louent, en apparence pour travailler dans leurs fermes où sur leurs chemins de fer, puis les envoient dans les îles à guano, toujours malsaines. Les malheureux y périssent de misère, au bout de quelques mois, et leurs ossements blanchissent en pays étranger.

Je répliquai cependant :

— Pourriez-vous prouver ce que tu avances ? et en tous cas, est-ce moi ou mon compagnon qui vous avons trompés ?

— Vous êtes de la même nation ; allons, levez-vous sortez !

— Nous ne vous craignons pas ! Regardez, à nous deux, nous vous renverserions tous ! Mais nous voulons la paix. Laissez-nous en repos, encore quelques instants !

— Non, pas une minute !

Les plus furieux s'attaquèrent au capitaine qui paraissait moins fort que moi. Celui-ci les reçut de la bonne façon, s'escrimant des pieds et des poings, il en eut bientôt mis trois ou quatre hors de combat, le reste recula.

— Qu'est-ce qui vous prend, sottes gens ? criait mon ami Turnerstick ; faut-il vous boxer ?

Les Chinois un instant arrêtés, revinrent à là charge ; ils brandissaient les bancs et s'armaient avec des bambous arrachés aux cloisons.

---

74 Guano.

Il s'en suivit une mêlée indescriptible dont nous eûmes assez de peine à sortir vainqueurs. Sept ou huit hommes décharnés gisaient à terre, mais le combat ne s'était point terminé sans vacarme. Ce que je craignais arriva. La police se présenta devant l'établissement.

L'uniforme des soldats chinois consiste en une sorte de houppelande brune, avec des ornements blancs, des pantalons de coton bleu descendant seulement jusqu'au bas des genoux ; des souliers de drap garnis de semelles de feutre très épaisses ; un chapeau en écorce de bambou. Pour équipement militaire, un bouclier de roseaux tressés, an centre duquel grimace le dragon impérial, un arc, des flèches, un gros rotin à la main.

Sur la poitrine et sur le dos de ces soldats se lit le caractère : *Ping* équivalant à notre mot : milicien. En vain ces bonshommes cherchent-ils à se donner un air guerrier, avec leurs longues moustaches mal fournies, comme tous leurs compatriotes, ils sont poltrons.

A notre aspect ces fils du Mars chinois, prirent des attitudes effrayantes et brandirent leur rotin.

— Qui êtes-vous ? cria leur Chef, en se tournant vers Turnerstick.

Je traduisis l'interrogation.

— Répondez-lui, Charley, me dit le capitaine et en même temps, faites-lui comprendre qu'on ne parle pas aux gens avec le bâton levé ; c'est impoli !

Le ping renouvelant sa question, je repris :

— Nous sommes étrangers, mon ami est un Américain, moi un Taô-dsé[75].

— Vous êtes des barbares et vous osez pénétrer dans un kouang-tschou-fou ?

— Je vous prie, chef de pings, de faire attention à vos paroles ; chez nous, traiter quelqu'un de barbare est une grande injure !

— Vous êtes des barbares ; votre conduite le prouve !

— Ce sont les Chinois qui ont commencé toute cette bataille.

— Tu mens, les Chinois sont bons et pacifiques, vous les avez attaqués !

J'appuyai fortement les deux mains sur les épaules de l'invincible milicien, et lui fis plier les jarrets.

— Prends garde à toi, lui dis-je, pendant qu'il reculait ; ne nous insulte pas !

— Tu m'as menacé, sais-tu à quoi tu t'exposes ?

— Je ne m'expose à rien ; voyons que nous veux-tu ?

— Je veux vous arrêter pour vous conduire à la prison.

— Nous y consentons ; mais arrête aussi ces gens.

— Ils n'ont rien fait !

— Le juge en décidera ; comment veux-tu exercer d'avance son office, sais-tu qui à tort ou raison ?

— Tais-toi ! paye ta consommation et suivez-moi tous deux.

Le capitaine regardait tout ce mouvement ; il me demanda :

— Qui sont ces gens, que veulent-ils, que disent-ils ? Parlez-donc ?

— Ce sont des soldats de la police, ils veulent nous arrêter, le chef se fâche.

— Ah ! laissez-moi faire, je vais un peu lui renfoncer son chapeau sur le crâne, pour le rappeler à la raison !

— Vous rendriez l'affaire encore plus mauvaise ; nous nous sommes jetés à l'eau, il faut suivre le courant.

— C'est un reproche ?

— Non, je vous ai accompagné, en sachant bien ce qui en serait ; seulement je n'ai pas

75 Allemand.

envie de me faire pendre avec vous. Ayez donc la bonté de vous laisser arrêter ; je suis ici, responsable, comme interprète et guide ; permettez-moi d'agir !

— Charley, vous devenez autoritaire, gronda le capitaine... Enfin, il faut vous obéir.

Je demandai alors à l'hôtelier combien nous lui devions ; je le payai et m'adressant au chef des soldats, je lui dis :

— Nous voilà prêts à te suivre ; procure-nous deux palanquins. Prends ce dollar pour la location...

— Veux-tu encore autre chose ? interrogea naïvement le ping.

— Non.

— Vous aurez les palanquins !

— Je réclame l'arrestation de ces hommes ; car je te le répète, ils ont commencé.

— S'ils ont commencé ils viendront aussi, reprit l'officier évidemment mieux disposé.

— L'hôte doit nous accompagner comme témoin.

— Je te l'accorde.

Le dollar produisait son effet ; il prouvait péremptoirement que nous n'étions pas des barbares, dans toute l'acception du mot.

Le chef envoya ses hommes chercher les palanquins. Ils furent bientôt de retour. Nous montâmes gravement dans nos chaises. L'hôtelier et sa clientèle famélique se virent contraints de nous suivre. Une foule énorme se rassembla sur notre passage.

Ainsi escortés nous nous dirigeâmes vers le Lou-ang-kouang[76], bâtiment assez vaste, avec une façade ornée de colonnes en bois.

Dans la première cour, se tenaient de nombreux soldats costumés comme ceux qui venaient de nous arrêter. On nous pria de descendre ; je fis signe au capitaine qui mit un second dollar dans la main du chef. Aussitôt, la face chinoise s'éclaira, elle eût même une sorte de sourire aimable et le brave ping me dit tout bas :

— Je vois que vous n'êtes pas des gens du commun ; j'aurai soin de ne point vous laisser confondre avec la populace. On va vous conduire dans la salle des grands hommes.

Il nous confia aux mains, d'un yng-pa-tsung[77] et lui murmura quelques mots à l'oreille, pour nous recommander sans doute.

Ce dernier nous fit monter un escalier au haut duquel nous trouvâmes une vaste salle, fort agréablement aérée ; tendue de tapisseries et meublée avec des chaises, des sophas, des tables, etc., en bambous d'un travail très élégant...

— Attendez ici ! nous dit l'officier, en nous quittant.

Quelques minutes après, il revenait avec un thé complet ; Turnerstick trouva que cela méritait bien un kom-tcha, il sortit encore un dollar de sa poche. Heureusement que le capitaine anglais lui avait fait un prêt généreux.

Le Chinois mit prestement le dollar dans une de ses pochettes, puis nous consola de son mieux :

Ne craignez rien, nous dit-il. Le tscha-youan est un homme puissant, mais il aime la justice et l'argent. Vous êtes des gens polis, vous gagnerez votre procès !

Là-dessus il s'éloigna.

Le ping s'exprimait avec une franchise qui m'édifiait sur la moralité chinoise. Quand j'eus traduit son petit discours au Capitaine, ce dernier s'écria :

— Un juge qui aime la justice et l'argent, Charley ! Cela signifie qu'il rend la justice pour de l'argent, hé ! Des êtres semblables me dégoûtent.

---

76 Hôtel de ville, maison commune.

77 Gonfalonier, porteur de drapeau.

Je ne lui donnerai pas un penny. Et vous, Charley, qu'en dites-vous ?

— Moi, je ne lui donnerais pas la moitié d'un pfennig !

— D'ailleurs, sommes-nous sous sa juridiction ? pas le moins du monde. Nous ne relevons que de nos consuls, qu'il nous renvoie devant eux !

— Je vais tâcher de le lui faire entendre.

— Vous m'en voulez, Charley, de vous avoir entraîné dans cette bouteille à l'encre ?

— Non, capitaine, c'est une étude de mœurs.

En ce moment, les soldats qui nous avaient arrêtés, apparurent sur le seuil, l'officier nous dit !

— Vous êtes innocents. J'ai interrogé les autres, je connais toute l'affaire et je vais en instruire le tscha-youan.

Il sortit par une porte latérale, pour se rendre, sans doute, dans le cabinet du juge.

Nous entendîmes la voix de deux hommes monter et descendre toute la gamme vocale ; après quoi l'officier revint, nous annonçant que nous pouvions entrer.

Dans une salle voisine, se tenait un fonctionnaire chinois, dont l'impassible visage m'inspira peu de confiance. Nous nous inclinâmes ; il nous rendit poliment notre salut et entra tout de suite en matière.

— Lequel de vous deux est Américain ? demanda-t-il.

— Celui-là, répondis-je, en montrant le capitaine.

— Toi, tu es un Tao-dsé, n'est-il pas vrai ?

— C'est vrai.

— Tu parles le chinois, et lui, non

— C'est encore vrai.

— Je connais les Tao-dsé d'Europe, ils ne sont pas comme les Anglais et les Américains, qui se contentent de savoir leur langue propre, ils apprennent celle des autres peuples... Quelle est ta religion ?

— Je suis un Kiao-yu[78]. J'adore le Seigneur du Ciel.

— Tu fais bien ; nous sommes frères, car je suis un Ta-dsé[79] ; or les Ta-dsé et les Kitat[80] reconnaissent aussi un maître du Ciel. Votre religion enseigne que tous les hommes sont pécheurs ?

— Oui, Dieu a créé l'homme bon, mais la créature est devenue mauvaise par la désobéissance.

— Nous croyons la même doctrine, donc nous avons la même religion !

— Pas tout à fait : votre religion vous apprend qu'à son origine, l'homme était parfaitement saint, elle ne vous dit pas comment il peut recouvrer cotte sainteté perdue.

— Elle ne saurait le dire ; jamais l'homme ne redeviendra bon ni saint.

— Voilà en quoi nos religions diffèrent ; nous connaissons un remède et un moyen tout puissant pour nous rapprocher de Dieu.

— Puisque ta religion t'enseigne ce moyen, ton opinion là-dessus est fixée ; on ne doit pas sur une opinion, condamner une religion qu'on ne partage point. Crois ce que bon te semble.

Tu le sais : « San-kiao-y-kiao »[81] (1). Tu as sans doute, entendu dire aussi « pout toun

78 Ami de la religion, chrétien.
79 Mongol.
80 Les Mongols appellent ainsi les Chinois.
81 Les trois religions n'en font qu'une.

kiao toun li »[82] (2). C'est la même chose.

— Permets-moi cependant, de te faire remarquer que ce serait pour l'homme un grand malheur de ne pouvoir recouvrer la grâce de Dieu. En conviens-tu.

— Oui.

— Donc, c'est un bien immense pour lui, de pouvoir redevenir juste. Tu l'admets ?

— Certainement !

— Ta religion se tait sur ce point ; la mienne me donne le moyen de parvenir à la justification ; laquelle des deux est la meilleure ?

— Tu voudrais soutenir la supériorité de ta religion sur la mienne. — Tu n'es pas poli...

Je croyais pourtant que les Tao-tsé se piquaient de politesse... Mais ne nous disputons pas là-dessus. Tu dis que ta croyance est meilleure que la mienne, je pense que la mienne vaut mieux, nous sommes d'accord ; car nous trouvons, dans nos deux religions, la même manière de voir. Maintenant dis-moi quelle est ta profession ?

— Je suis un moa-ssé[83].

— Un moa-ssé ! Alors pourquoi viens-tu en Chine[84] ?

— Pour étudier les mœurs du pays.

— Et pourquoi veux-tu les étudier ?

— Pour composer un livre sur la Chine.

— Tu es riche ?

— Non, je suis au contraire fort pauvre, seulement tu sauras que, dans mon pays, on paye ceux qui écrivent des livres, tandis que, chez vous, on écrit pour rien.

— Vous êtes, vous autres Tao-tsé, des gens incompréhensibles. Et cet Américain, qu'est-il ?

— Capitaine de vaisseau.

— Où est son vaisseau ?

— A Hong-kong.

— Pourquoi vient-il ici ?

— Il a voulu m'accompagner, pour voir aussi un peu, le pays.

— Est-ce un vaisseau de guerre, qu'il commande ?

— Non, c'est un vaisseau marchand.

— Tant mieux pour lui ; autrement j'aurais été obligé de me montrer sévère. Depuis combien de temps êtes-vous dans la ville ?

— Depuis quelques heures.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restés dans les faubourgs, comme cela est prescrit ?

— Parce que nous voulions visiter une ville tout à fait chinoise ; nous croyons qu'on ne rencontrait parmi vous, que des gens polis.

— Écriras-tu ce que tu as vu ici ?

— Oui.

— Tu parleras de moi dans ton livre ?

— Oui.

— Tu raconteras, comment je t'ai traité ?

— Oui.

— Tous les Taot-sé te liront ?

82 Les religions sont différentes, mais les intelligences sont les mêmes partout, nous sommes tous frères.
83 Docteur de la plume, ou plutôt du pinceau.
84 Tien-hia, Chine ; mot à mot sous le ciel.

— Non seulement eux, mais les Américains, les Anglais, les Français[85], les Oro[86], les Portugais, les Espagnols, etc. On traduira mon livre dans leurs langues.

— J'exagérais un peu mes prétentions d'auteur, pour impressionner mon Chinois.

— Bien ! reprit-il, asseyez-vous ; vous allez voir comment j'exerce la justice !

Nous prîmes place sur le divan. Le fonctionnaire sonna, un ping apparut.

— Amène ici, les hommes ! ordonna le mandarin.

— Hé ! me disait tout bas Turnerstick, que devenons-nous ? Le juge parle horriblement mal ; je n'ai rien compris ; il bredouille un peu je crois !

— Notre affaire est en bonne voie ; vous allez voir, nos buveurs seront punis !

— Comment cela ?

J'ai dit à ce magistrat que j'écrivais des livres et que je raconterais à tout l'univers, la façon dont il nous traiterait.

— Voilà de la bonne politique, Charley, bravo ! Cependant on avait amené nos adversaires et le juge semblait se transformer. Son front plissé, ses petits yeux brillant de colère lui donnaient un aspect terrible. Suivant l'étiquette, les Chinois tombèrent à genoux devant lui.

— Comment, misérables ! tonna le magistrat, vous osez rester à genoux ! Le ventre contre terre et le front aussi ! Maintenant, que l'hôtelier, chez lequel le délit a été commis, se montre.

— C'est moi ! murmura l'homme tremblant et sans relever la tête.

— Réponds, chien ; les étrangers ont-ils fait du tapage chez toi ?

— Non, ils se sont tenus bien tranquilles.

— Et vous les avez battus ! S'ils se plaignaient à leurs consuls, je serais obligé de vous mettre à mort, mais ils sont miséricordieux, ils accepteront ma sentence. Je vous condamne seulement, à trois années d'exil ; auparavant vous porterez la cangue pendant dix jours.

— Je suis innocent ! osa crier le pauvre hôtelier, je suis innocent, ô Tschin-kouang-fou[87]. Moi, le tout petit[88], j'ai averti ces hommes ; je leur ai défendu de toucher aux étrangers !

— Il fallait les empêcher de battre des gens paisibles ! Prie ces honorables étrangers ; peut-être voudront-ils te dispenser de la cangue.

Le malheureux Chinois se traîna vers nous., sur les coudes, en criant :

— Vous êtes de hauts mandarins et moi, le tout petit ! Vous savez que je n'ai rien fait contre vous ; soyez pitoyables !

Je m'empressai, d'intervenir.

— Grand Mandarin, m'écriai-je, ta sagesse est incomparable, ta justice brille comme le soleil, mais faisions voir aussi, le resplendissement de ta miséricorde ! Cet homme ne nous offensait point ; les autres l'ont entraîné, remets-lui toute sa peine.

— Si j'étais un Chinois, je ne me laisserais pas toucher ; mais je suis un Ta-tse. Je t'accorde tout ce que tu demandes. Toi, chien, relève-toi, rends grâce à ma bonté et à celle de ces étrangers.

Vous autres pings, emmenez ces hommes, vous écrirez leurs noms avec soin. Allez tous.

La punition était certainement exagérée ; mais d'un côté, je trouvais qu'il fallait apprendre à ce peuple, le respect de l'étranger ; de l'autre, je me fiais peu au Mandarin. Il me faisait l'effet de jouer une petite comédie dont une grâce complète serait l'épilogue, dès que nous aurions le dos tourné. Je ne crus donc pas devoir intervenir en faveur de ces malheureux.

---

85 Fram-pa.
86 Russes.
87 Grand, mandarin.
88 Siao-ti. Le tout petit. Les gens des dernières classes doivent se donner ce nom en parlant à leurs Supérieurs.

Lorsqu'ils furent sortis, le Mandarin me demanda.

— Êtes-vous satisfaits ?

— Oui pleinement. — Nous te remercions, nous publierons tes louanges en tout lieu.

— Très bien, conformez-vous donc à mes avis, renoncez à visiter l'intérieur de notre ville.

Le Chang-ti[89] a défendu aux étrangers de se montrer dans nos rues, ses serviteurs, ses fonctionnaires sont obligés d'accomplir sa volonté et d'expulser tous ceux qui ne sont pas Chinois. Combien de temps comptez-vous rester dans les faubourgs ?

— Jusqu'à ce soir ou demain matin.

— Êtes-vous invités chez quelque résident ?

— Non, nous coucherons dans une hôtellerie, si nous nous décidons à rester jusqu'à demain.

— Je ne le souffrirai pas. — Reposez-vous chez moi, demain matin vous aurez le temps de visiter les faubourgs. — Venez !

Il nous conduisit dans une autre partie du palais, ouvrit deux portes et nous montra des chambres meublées avec luxe en disant :

— Voici les appartements où je reçois mes amis, soyez mes hôtes pour ce soir et cette nuit. Nous causerons ; la seule chose que je ne puisse vous permettre, c'est de parcourir la ville.

L'offre était aussi flatteuse que séduisante, mais d'après les usages chinois nous devions la repousser énergiquement. Écrite, l'invitation est réputée sérieuse et réfléchie ; verbale ; elle ne compte pas ; c'est une formule de politesse. On agirait avec la dernière grossièreté, si l'on acceptait sans cérémonies. Quand on vous apporte une tasse de thé, on peut la boire à l'instant ; quand le maître de la maison vous dit simplement : « Reste avec moi ; tu prendras le thé », il est de rigueur de refuser, d'engager même une lutte des plus vives avec l'hôte, de dépenser, pour se défendre, flots d'éloquence ; ainsi l'exige l'étiquette.

Si l'on s'avisait d'accepter, le maître de la maison commanderait à haute voix aux domestiques d'apporter du thé ; mais ceux-ci se garderaient bien d'obéir. L'invité attendrait indéfiniment et serait obligé, ou de réclamer le thé, ce qui paraîtrait fort peu poli, ou de s'en, aller. S'il demandait quand la tasse de thé serait prête, on lui répondrait : « A quoi penses-tu ? » Comment, j'ai eu la politesse de t'offrir du thé, et tu n'as pas eu celle de refuser !

Es-tu un barbare, un Kirghiz, un Toungouse, ou un Oro, dont l'intelligence se noie dans l'eau-de-vie ?...

Je commençai donc les phrases que j'avais apprises, pour les, refus véhéments ; mais notre hôte courut à une sorte de bureau, peignît, en un tour de main, deux grands billets d'invitation, qu'il nous tendit.

— Voyez, dit-il, je vous invite dans les formes, voudriez-vous m'offenser ?

— Si tu ordonnes, il nous faut obéir, répondis-je en m'inclinant avec gravité.

— Oui, j'ordonne que vous restiez ici, entrez, regardez-vous comme les maîtres Chez moi. Je vais vous envoyer deux serviteurs qui feront tout ce que vous leur commanderez.

Nous prîmes possession des deux pièces qui, je l'ai dit, étaient meublées avec toute l'élégance chinoise, et semblaient destinées aux hôtes du premier rang.

— Eh ! éh ! fit Turnerstick, on se sent comme chez soi, ici !... Voyez un peu l'agrément de voyager en compagnie d'un gratte papier !...

Tout le monde les craint et les flatte, ces faiseurs de livres, ces diseurs de fables ! Les mandarins du Céleste empire baissent eux-mêmes pavillon devant eux ! Puissance de la presse, tu es incommensurable ! Mon cher, lui avez-vous dit ce que je suis ?

89 L'empereur.

— Oui, mais il ignore nos deux noms, la politesse ne lui permettait pas de s'en informer.

— A quoi a-t-il condamné nos misérables fumeurs d'opium ?

— A dix jours de cangue et trois ans de bannissement.

— Diable ; il n'est pas tendre, le bon juge !

— Fera-t-il exécuter sa sentence ? J'en doute. La cangue est un rude supplice, quant au bannissement on s'en console ; en Chine il n'y a guère que des prisons préventives, les peines judiciaires consistent dans la déportation au fond des provinces éloignées. Le proscrit peut emmener toute sa famille avec lui.

— Charley, Charley ! regardez par là, interrompit vivement Turnerstick.

Notre appartement donnait sur une cour, où j'aperçus les condamnés. Tous portaient déjà, la cangue. Cet instrument est un carré en bois très lourd, la tête passe par une ouverture, dans le milieu du carré qui repose sur les épaules.

En ce, moment, deux serviteurs entrèrent chez nous ; ils apportaient des lanternes de papier de formes artistiques, pour nous éclairer, car la nuit était presque venue. Il nous offrirent aussi, des vêtements chinois et un costume pour le bain puis ils nous conduisirent dans une salle destinée à cet usage.

Après le bain, on nous proposa de passer à la bibliothèque. Nous avions revêtu la tunique chinoise large et souple, nous nous sentions rafraîchis, dispos, très gais même. La bibliothèque était fort bien garnie. J'examinai lés livres et les manuscrits.

Turnerstick s'amusa longtemps à regarder des découpures en bois, on ne peut plus ingénieuses. Malheureusement les Chinois si artistes d'ailleurs, ignorent la perspective, ce qui nuit beaucoup à leur dessin.

Un peu plus tard, on vint nous chercher pour nous introduire dans la salle à manger. Notre hôte nous y attendait. Il était seul, soit qu'il voulut jouir de notre conversation plus à son aise, soit qu'il se souciât peu de présenter des barbares à ses amis ou à sa famille.

Le service nous parut des plus élégants, on renouvela seize fois les mets. Je donnerai le détail de ce curieux dîner qui intéressera sans doute les lecteurs.

Entrée : du thé de qualité superfine et lait d'amandes, les Chinois sont passionnés pour ce sirop qu'ils font excellent. Premier service : fricassée de cous de poulets ; deuxième : crabes sautés (mon ami Turnerstick fit une légère grimace) ; troisième : mélange de jambon, huîtres et champignons ; quatrième : canard rôti, viande de porc salé, champignons et zostères de Kong-Kien ; cinquième : soupe aux nids d'hirondelles, avec accompagnement d'œufs et de jambon ; sixième : ragoût de nageoires de requins et de crêtes de coqs ; septième : langues de canards avec du jambon et des pointes de bourgeons de bambous ; huitième : boulettes de hachis de mouton ; neuvième : limaces d'eau du lac Poyang ; dixième : porc fumé cuit dans du miel ; onzième : canard à la sauce ; douzième : cuisseau d'écureuil sur du vermicelle de Pékin (excellent) ; treizième : grumeau rouge de houng-sa[90] quatorzième : rôti de mouton à la sauce sucrée, avec des boulettes de sagou japonais ; quinzième : jeune esturgeon entouré de riz ; seizième : melons au gingembre et concombres au sel de Mandchourie ! ouf !

Les boissons se composaient, en sus du thé et du lait d'amandes, de sam-chon[91], de thé, refroidi d'eau sucrée et, vers la fin du repas, de vin de Champagne, vraiment pas trop mauvais.

C'était certes, un magnifique dîner, auquel nous ne nous attendions guère à prendre part, dans l'intérieur de Canton ; et auquel, si on en excepte les limaces d'eau, Turnerstick lui-même, fit honneur avec le plus grand appétit. Le brave capitaine se montra particulièrement touché d'une attention de notre hôte, qui avait fait remplacer les bâtonnets par des cuillers, des

90 Fruit qui rappelle beaucoup les coings.

91 Boisson nationale des Chinois fabriquée avec du riz. Très capiteuse quand on n'y est point accoutumé, elle n'a rien de désagréable au goût d'un Européen.

fourchettes et des couteaux achetés en Europe.

— Ces Chinois ont, décidément, du bon, me disait Turnerstick, pendant le repas. Je suis bien aise d'avoir pu les étudier de près ; c'est dommage qu'ils parlent mal et d'une façon inintelligible !

— Cependant, je les comprends, capitaine.

— Oui, c'est ce qui m'étonne ; mais aussi, pourquoi m'avez-vous appris seulement, à parler chinois ; il fallait commencer par me faire comprendre cette langue, hé !

Chaque fois que je goûtais d'un mets, le mandarin s'informait de ce que j'en pensais et de la manière dont nous accommodions ce mets en Europe. Ses questions, en général, prouvaient beaucoup d'intelligence et un grand désir de s'instruire. Je dus lui raconter mes voyages, il connaissait passablement l'histoire universelle et la géographie ; sa conversation m'intéressait, il semblait prendre plaisir à mes récits ; nous causâmes longtemps, enfin notre hôte me dit :

— Tu as beaucoup vu dans ta vie, tu as couru bien des dangers ; ici, lu ne trouveras ni périls, ni aventures ; le pays est calme et policé.

— Oh ! oh ! mandarin, ne t'avance pas trop ; nous sommes en train de poursuivre une aventure, et la plus curieuse certainement, qui me soit arrivée dans mes voyages.

— Raconte-moi cela ! Comment, tu ne fais que de débarquer, et tu as déjà des aventures parmi nous !

— Quand tu vantes le calme, la police de la Chine, de quelque manière que tu l'entendes, songes-tu aux Loung-Yin ! Avoue qu'ils peuvent faire courir quelques dangers ?

— Les hommes du Dragon ? Bah ? Les aurais-tu rencontrés par hasard ?

Et un imperceptible sourire passa sur le visage du mandarin ; il me regardait attentivement.

— Oui, répondis-je, un peu surpris de cette expression.

— Quand ?

— Hier.

— Où ?

— Sur le fleuve.

— Comment ?

— Les Loung-Yin nous ont fait prisonniers, puis conduits dans un kouang-ti-miao.

— Qui vous a délivrés ?

— Nous-mêmes.

— Impossible !

— Nous sommes cependant devant tes yeux.

— Les Louang-Yin sont des hommes forts, ils ne laissent pas échapper un prisonnier sans rançon...

— Nous nous sommes pourtant, tirés de leurs griffes, emmenant même, une pauvre Hollandaise, qu'ils tenaient renfermée dans le temple :

— Ah ! combien étaient-ils ?

— Trente environ.

— Vous n'avez pu les vaincre par la violence. Tu as employé d'autres moyens ? dis-moi ton nom ?

— En Chine, je me nomme Kouang-si-ta-ssé.

— Kouang-si-ta-ssé ! répéta le mandarin... C'est bien cela ! Connais-tu un écrit intitulé nian-yan-kouï-tsé ?

Tout surpris je regardais le fonctionnaire ; il parlait de ma thèse sur : l'*histoire des diables de la mer de l'Ouest*.

— Je le connais ! répondis-je

— Et le : pen-tsao-y-yin ?

— Aussi !

— Et le hio-thian-ti ?

— Aussi !

— Tu en es l'auteur ?

— Oui.

Je sais comment tu as échappé aux Louang-Yin !

— Comment ?

— Tu avais le signe de Kong-ni !

Mon étonnement croissait, je m'écriai :

— Tu connais Kong-ni, Mandarin !

— Certes ! Tu lui as sauvé la vie, je sais tout, car je l'ai vu à son passage ici. Il m'a remis les thèses pour les faire examiner ; je suis un des kao-pan-ssé[92] qui président aux épreuves littéraires.

— Mes travaux te semblent-ils acceptables ?

— Je les ai parcourus avec un de mes confrères. Ils sont bons. Et le mandarin sourit. D'ailleurs Kong-ni te l'a dit, son père est un homme très puissant ; quoi que l'empereur lui ait permis de prendre sa retraite, son influence n'a pas diminué. Il est le chef des examinateurs de notre province, il peut te conférer les grades sans consulter le ly-pou[93]. D'après tes écrits, il verra que tu es un grand savant et n'hésitera point à te donner le diplôme de tsia-ssé[94] si tu consens à lui obéir.

— Lui obéir ?... En quoi ?

— Il te l'expliquera lui-même. Tes écrits seront placés ensuite, dans le *palais des sciences*. Quoiqu'étranger, il ne tiendra qu'à toi, de devenir un ta koueng-fou[95]. Tu serais alors riche et puissant, tu n'aurais pas besoin de retourner dans ton pays, écrire des livres et les vendre, pour ne pas mourir de faim !

— Tout ce que disait ce mandarin me plongeait dans une grande perplexité. Kong-ni tenait donc sa parole, je n'avais pas rêvé ?... Mes thèses servaient à quelque chose !... Le mandarin à bouton bleu, s'en occupait, il me promettait aussi, les grades académiques...

Mais que signifiait cette hâte, si rare en Chine, pourquoi Kong-ni semblait-il tenir si fort à me faire recevoir docteur ? n'avait-il que ce moyen de me prouver sa reconnaissance ? D'autres projets ne se cachaient-ils pas sous cet empressement ? Et surtout quelles conditions allait-on poser devant ma conscience ? En quoi me faudrait-il obéir à ce haut personnage, dont on faisait tant de cas ? Ce juge qui connaissait si bien Kong-ni, n'était-il pas son parent, son allié ? Toutes ces questions se pressaient rapidement dans mon cerveau. Je repris.

— Kong-ni n'est-il plus ici ?

— Non, il est allé revoir Ming-tsou, son père.

— Tu connais Ming-tsou ?

— C'est mon frère ! Si tu te soumets à sa volonté, il t'adoptera comme son second fils.

— Où demeure-t-il ?

---

92 Docteurs du théâtre des examens.
93 Chancellerie, collège des cérémonies ou chancelleries.
94 Docteur.
95 Grand mandarin.

— A Li-ting. Kong-ni ne te l'a pas dit ?

— Non !

Ainsi le père de Kong-ni habitait Li-ting !

Li-ting, la résidence du chef suprême des pirates. Que conclure de tous ces rapprochements, mystérieux ? Entre ce grand fonctionnaire et le Kiang-lou, je ne pouvais m'empêcher de voir une étrange solidarité... qui sait... une identité effrayante, peut-être ? Je tentai d'éclaircir la situation et je demandai.

— Est-il donc permis à un mandarin de haut rang d'adopter un étranger, un chrétien ?

— Ce qui lui plaît, lui est permis.

Voilà la morale chinoise !

— En ce cas, s'il plaisait à un haut fonctionnaire d'entrer dans l'association du Dragon, il le pourrait ?

— Qui l'en empêcherait ?

— Mais, les lois...

— Les lois... Certes, un homme prudent et sage sait toujours se mettre en règle avec elles.

— Cependant, Mandarin, laisse-moi faire une supposition. Tu es magistrat et juge suprême dans ta province ; les lois t'ordonnent de punir les pirates ; si tu étais d'accord avec eux, comment agirais-tu ?

— Un magistrat obéit toujours à la loi, mais nous avons peu d'occasion de sévir contre les hommes du Dragon ; ainsi, moi je n'en ai jamais rencontré dans l'exercice de mes fonctions...

— Eh bien, veux-tu que je te fournisse tout de suite ; l'occasion de surprendre ces brigands, dans la ville même ?

— Toi ?

— Oui. Ce soir, à Wan-ho-tien, doivent se réunir un certain nombre de pirates pour conférer sur les moyens de nous ressaisir, mon ami et moi... peut-être de nous tuer. L'occasion ne te paraît-elle pas excellente ?

Le mandarin sourit d'une façon équivoque, et dit tranquillement :

— Certes, j'irai ! Je vous protégerai ! Comment ! veulent vous reprendre ?

— Oui !

— Ils sont furieux de ce que vous leur avez échappés ?

— Oui.

— C'est une espèce de géant, un Djiahour, qui les commande ; n'est-ce pas ?

— Oui, m'écriai-je, tout surpris ; mais alors, tu savais ?...

— N'est-il pas de mon devoir de tout connaître ? De surveiller tous ceux qui sont sous ma juridiction ? Les magistrats de ton pays n'ont-ils pas leur police ?

— Si fait, et quand une bande de brigands leur est signalée, ils n'attendent pas qu'on vienne s'en plaindre ; ils agissent d'eux-mêmes, pour empêcher les crimes.

— Ils ont sans doute du temps à perdre, pour aller au devant des dénonciations ! Ici nous sommes très occupés, nous attendons les plaintes. Sur ta demande, je vais me rendre moi-même, à Van-ho-tien.

— Permets-moi de t'accompagner ?

— Non ; le secret professionnel me défend d'initier un étranger dans nos affaires de police intérieure. De plus, comme mon hôte, je ne puis t'exposer au péril. Sois tranquille, je ferai en sorte que les Louang-Yin ne t'inquiéteront plus à l'avenir.

— Tu parviendras à les dompter ?

— Oui. Combien de temps pouvez-vous passer en Chine ?

— Cela dépend. J'ai promis à Kong-ni d'être dans trois ou quatre jours, de retour sur le *Wind*. C'est là, qu'il doit, venir me chercher.

— Kong-ni vous verra demain matin ; je vais vous envoyer chez son père.

— Où ?

— Je te l'ai dit à Li-ting. Voulez-vous partir en palanquins, ou dans la jonque mandarine ?

— Nous préférerions que tu nous laisses maîtres de nos actions et de notre temps...

— Libres ? Vous, l'êtes !... Vous pouvez aller où bon vous semblera ; retourner sur votre vaisseau, rester dans les faubourgs ou chez moi ; mais je croyais vous témoigner mon amitié en vous offrant le moyen de pénétrer sans danger, dans l'intérieur de la Chine, que vous prétendez vouloir connaître !

Mon neveu et mon frère vous ont de grandes obligations ; ils feront tout pour vous être agréables. Je suppléerai à ce qui vous manque ici, en vous donnant des vêtements chinois, puisque vous n'avez pas pris ceux de Kong-ni. Vous jouirez des honneurs du mandarinat, une escorte vous accompagnera.

— Tu te compromettrais jusque-là ?

— Je ne me compromettrais pas, ce que je t'offre je puis le faire ; d'ailleurs, tu parles assez couramment le chinois pour ne pas être reconnu.

La proposition, on l'avouera, paraissait tentante, j'inclinais à l'accepter, cependant il faillait consulter le capitaine.

— Voulez-vous devenir mandarin, Turnerstick ? lui dis-je, en riant.

— Pourquoi pas ? Ne serait-ce qu'une plaisanterie, l'aventure m'amuserait.

— Notre hôte prétend nous costumer en chinois, et nous envoyer dans la famille de Kong-ni, avec tous les honneurs du mandarinat.

— Well ! J'en suis ; à moins cependant que le voyage demande beaucoup de temps !...

Si la famille Kong-ni vit sur un aussi bon pied que notre mandarin, nous aurons encore d'excellents dîners et pas mal d'agrément.

Je transmis l'acceptation au magistrat, il parut très satisfait.

— Vous faites bien, nous dit-il, fiez-vous à moi. Je vous traiterai comme mon neveu vous eut traité lui-même.

Il se leva, je le remerciai de son hospitalité somptueuse et de sa bienveillance à notre égard. Le capitaine voulut placer son speech, il s'écria :

— Mandraring, amig et hôteng, je dois vous témoigneng ma reconnaissanceing, pour une si aimable receptiong. Venez me voir sur mon vaisseau ; je prendrai ma revanche, croyez-le bieng, cher Manda ring !

Le magistrat chinois sourit et s'inclina, après ces paroles, dont il devinait l'intention, puis il sortit ayant soin de nous envoyer des pipes et des cigarettes. Nous rentrâmes dans nos appartements, pour fumer et causer.

Quelques instants plus tard, les domestiques se présentèrent, amenant un tailleur ou marchand d'habits qui nous examina avec attention, mais sans prendre la mesure de nos personnes. Un quart d'heure après, il revenait rapportant deux costumes de mandarins qui nous allèrent à merveille.

Les serviteurs de notre hôte complétèrent la toilette par une queue, un chapeau et l'indispensable éventail. Mon chapeau avait un bouton de cristal, celui qu'on offrit au capitaine était surmonté d'une boule dorée. J'en conclus qu'on m'élevait au rang de mandarin de cinquième classe, et Turnerstick, à celui de neuvième classe. Dame ! il n'avait pas produit trois thèses ! — Nous nous habillâmes en riant, on nous attacha les fausses queues derrière la

tête. Le brave Turnerstick, quand les domestiques et le marchand furent sortis, s'abandonna au fou rire :

— Charley, me demandait-il, voyons, soyez franc ; est-ce que j'ai l'air aussi drôle que vous ?

— Je le suppose, car je ne me vois pas. Vous ressemblez à une marionnette chinoise.

— Et vous aussi, Charley ! Mais la barbe ne va point.

— C'est vrai... ! Ah ! tenez, voici tout ce qu'il faut pour nous la faire ; même une savonnette, nous allons opérer nous-même.

— Et nos habits ?... Je ne voudrais pas laisser le mien, pourtant....

— Soyez tranquille, nous les recommanderons aux domestiques ; le mandarin nous les fera tenir à Hong-kong, plus tard...

— Well, je l'espère !... En attendant couchons-nous, s'il vous plaît, pour nous lever de bon matin.

Je dormis assez mal, mes rêves fantastiques me hantèrent encore. Je me voyais entouré d'une foule de pirates transformés en crocodiles, avec des bonnets de mandarin sur la tête. Des gueules énormes s'ouvraient pour me dévorer. Kong-ni, sous la figure d'un griffon, venait me menacer. Le Kiang-lou m'apparaissait comme un gigantesque requin ; il se serait jeté sur moi, sans l'intervention de notre hôte, qui me délivrait chevaleresquement, tandis que notre intrépide Hollandaise me disait, de sa plus douce voix : Ne craignez rien, Mynher, le requin, n'est pas dangereux !

Je m'éveillai dès l'aube. Dans la pièce voisine, le capitaine ronflait encore.

Par la fenêtre, j'aperçus deux palanquins qu'on préparait. Je fis lever Turnerstick et nous terminâmes rapidement notre toilette chinoise. Comme j'avais ouvert mes stores, on remarqua que nous étions réveillés, aussitôt un serviteur vint nous engager à prendre notre premier repas, avec le mandarin.

Celui-ci nous accueillit d'une façon très amicale nous complimenta, sur la manière dont nous portions notre costume, et me remit une lettre d'introduction pour son frère.

De Canton à Li-ting on compte une journée de marche en palanquin, notre hôte nous munit de deux barres d'argent pour payer les porteurs, etc., force nous fut de les accepter, car ce que le capitaine Anglais nous avait prêté se trouvait déjà, presque épuisé.

Nous prîmes congé du mandarin, auquel Turnerstick donna une énergique poignée de main, lui promettant de s'arrêter encore au retour, et l'appelant « vieux camarade » ce qu'heureusement, le formaliste chinois ne pouvait entendre.

Notre hôte nous accompagna dans la cour, pour nous voir monter en palanquin. Je m'efforçais de tenir, avec aisance et distinction, l'éventail et le parasol dont j'étais nanti ; mais, sans le moindre souci des bonnes manières chinoises, le capitaine roula son parasol et le tint sur le bras gauche à la façon d'un fusil, tandis qu'il serrait, dans son poing fermé, le malheureux éventail, comme s'il se fut agi de la crosse d'un pistolet.

Notre escorte se composait d'une trentaine d'hommes, au moins, qui, à notre approche tombèrent tous la face contre terre. Nous montâmes dans les palanquins, saluâmes une dernière fois, le haut fonctionnaire, puis nos porteurs partirent au trot, suivant la coutume chinoise.

Quatre coureurs armés de bambous, nous précédaient, faisant comprendre, par un coup bien appliqué, à chaque passant trop gênant, qu'il devait se ranger, s'incliner, ou se prosterner, se gardant bien de jeter un regard indiscret sur les hauts personnages assis dans les palanquins du mandarin.

Derrière les coureurs, venaient huit soldats armés de vieilles carabines dont aucune balle n'était sortie, je gage, depuis des centaines de lunes ; ces militaires, cela va sans dire, présentaient sur leur poitrine la figure du dragon impérial et sur le dos les caractères du mot

ping.

Quatre porteurs, les mains libres, suivaient, prêts à relayer leurs camarades ; mon palanquin et celui de Turnerstick venaient après. Derrière le mien se tenait une sorte de sergent-fourrier chargé de veiller aux provisions, relais, etc.

Quatre porteurs de rechange et huit autres soldats fermaient la marche, ceux-ci armés de flèches, de lances, etc. Une bande de gamins couraient autour de nous, criant sans relâche : *tsien*, et *kom-tscha*. Les soldats leur administraient des poussées assez molles ; les coureurs étaient censés les chasser à coup de rotin, mais après quelques bousculades, accompagnées de cris perçants, les drôles de plus en plus nombreux, revenaient à la charge. Afin de nous en débarrasser, le capitaine jeta aux plus rapprochés, une poignée de sapèques. Ils se la partagèrent avec force horions.

Au bout d'une demi-heure seulement, nous fûmes délivrés de cette insupportable engeance, laquelle rentra en ville, tandis que nous poursuivions notre route, d'une façon un peu plus calme.

Les porteurs de palanquins offrent un type très curieux. Ce qu'ils supportent physiquement, semble surhumain, toujours courant, toujours au grand trot, haletant sous le fardeau, suant par tous les pores, jamais ils ne s'épuisent.

Tout leur paraît indifférent : que la route soit bonne ou mauvaise, qu'elle monte ou descende, qu'il faille traverser des sables brûlants, de larges rivières, des endroits rocailleux, ils vont sans se plaindre ni s'arrêter. Leur salaire est misérable, les trois quarts d'un sou pour une lieue ! Leur costume consiste en pantalons larges et courts et en une légère tunique ; à leurs pieds nus, sont attachés des semelles de paille de riz.

Un voyage en palanquin est peu agréable, on se croirait enfermé dans une bière, j'aurais préféré un million de fois un bon cheval, mais en Chine, et surtout au sud, les chevaux sont extrêmement rares.

Vers midi, nous fîmes halte dans un village, le sian-yo (maire), vint au-devant de nous ; il mit à notre disposition le kouang-kouang[96] et nous procura tout ce dont nous avions besoin. Nous prîmes un repas assez frugal, puis nous nous reposâmes quelques instants :

— Charley, me demanda le capitaine, vous trouvez-vous bien en palanquin ?

— Pas trop.

— Moi encore moins, la boîte est splendidement tendue de soie, mais cela n'empêche pas les secousses de la marche. C'est insupportable. Ah ! Charley vive mon vaisseau !

— Un bon cheval m'arrangerait mieux encore, capitaine.

— Ah ! pas moi ! Vous rappelez-vous dans les pampas, je tombais à chaque dix pas ! Non, j'aime autant le palanquin ! Seulement là-bas, il y avait l'agrément de la chasse au gauchos, aux jaguars, ici... rien du tout...

— Patience, et les dragons !

— Les dragons ? Allons-nous les retrouver ?

— Eh ! ne vous ai-je pas dit que nous nous acheminions droit vers leur capitale, la résidence du du Kiang-lou ?

— Well. En voilà un drôle que je voudrais rencontrer !

— Je suppose que nous pourrons rencontrer aussi notre Djiahour, il doit se rendre, comme nous, à Li-ting, pour voir son chef, car le mandarin l'aura laissé courir, j'imagine...

— Eh bien, mon cher, celui-là, on l'aborderait aussi, volontiers, à seul fin de lui apprendre à vivre... Ces larges manches chinoises sont joliment commodes, hein ! pour cacher nos revolvers. A propos, Charley, pourquoi donc ont-ils voulu m'embarrasser de cet éventail et de ce parapluie ?

96 Maison des étrangers.

— Pour vous procurer le moyen de vous rafraîchir pendant la grande chaleur, pour vous protéger du soleil et de la pluie, pour vous fournir un bâton de voyage, une arme, au besoin, contre des assaillants possibles, enfin pour vous donner un air coquet et galant, si vous saviez vous servir de la chose.

— Bah ! lorsque j'ai trop chaud je défais mes boutons, j'enlève ma queue et mon chapeau, et je souffle un peu en avançant la tête dehors, quant à manœuvrer un éventail, c'est bon pour les ladys ! Je ne suis pas non plus partisan des parapluies. Est-ce que l'eau fait jamais de mal ? Est-ce qu'elle perce la peau, hé ?

— Il y a des gens qui n'aiment pas à être mouillés, capitaine ; d'ailleurs, si vous voulez passer pour un mandarin chinois, je vous conseille de vous exercer au maniement du parasol et de l'éventail.

— Et mon nom mandarinat, Charley ! comment se prononce-t-il : Master Mandaring Turnerstik-king ?

— Vous savez, capitaine, que les Chinois ne connaissent pas le mot : mandarin ; ils disent kouang-fou. Vous vous appelez donc : Kouang-fou Turnering-stik-king.

Et vous, comment vous nommez-vous ?

— Kong-ni m'ayant baptisé : Kouang-si-ta-ssé, il faut dire : Kouang-fou-Kouang-si-ta-ssé :

— Deux fois kouang ! Écoutez, je m'y embrouille ; écrivez-moi cela, avec mon propre nom, sur mon calepin, je l'apprendrai en route.

Je le satisfis en souriant ; ce qu'il demandait ne devait guère lui servir. L'heure était venue de remonter en palanquin, je payai le maire et nous reprîmes notre course en bon ordre, longeant la rive du Pé-Kiang.

Vers quatre heures, nous fîmes seconde halte pour boire quelques tasses de thé ; le soir quand le soleil commençait à décliner, nous aperçûmes, dans le lointain, les murs de Li-ting.

Peu importante, la ville occupe une étendue assez considérable, car un grand jardin entoure chaque habitation. Il n'y a point de jardin sans un étang plus ou moins grand, dans lequel on élève des milliers de poissons dorés ; leur commerce fait la richesse de la cité.

Avant d'entrer dans l'intérieur de Li-tang nous aperçûmes un bâtiment très vaste et très élégant, que je pris pour le palais d'été de quelque grand mandarin.

Derrière la ville s'élevait une sorte de forteresse ou de château, et plus loin encore se dessinaient des rochers dentelés, nus, bizarres, comme on en voit sur les peintures chinoises.

La campagne était couverte de plantations de bambous, de cannes à sucre, de riz, etc. ; le fleuve courait à l'entour comme une large ceinture, il régnait partout cette animation qu'on remarque en Chine, à l'approche de toutes les villes. Ce coup d'œil très pittoresque m'occupa longtemps.

Bientôt cependant, nous nous engageâmes parmi les rues ; nos coureurs ne s'arrêtèrent que devant le château, dont ils se firent ouvrir les portes.

Un vieux Chinois, qui semblait fort étonné, se précipita sur le seuil ; levant les bras en l'air, battant des mains, il s'écria d'un air ahuri :

— Le Tscha-youan ! Vous autres accourez, venez aider sa hautesse !

Turnerstick, sans s'inquiéter le moins du monde de l'étiquette, sortait déjà de son palanquin, le parasol sur l'épaule comme une lance, la mine aussi résolue que celle d'un paladin, il pénétrait intrépidement dans la cour. Pour moi, je tenais à garder le décorum, je restai dans ma chaise, même après que notre maréchal de logis l'eut ouverte. Mandarin au bouton de cristal, je me montrais digne et superbe. Je remis, gravement, au chef des pings, la barre d'argent qu'il devait partager avec ses camarades, ainsi que le prix convenu pour les porteurs.

Pendant ce temps Turnerstick criait, de sa bonne grosse voix de marin.

— Tonnerre et foudre ! en effet, voici le brave Kong-ni que nous avons repêché dans l'île aux chèvres !

Welcome, mon garçon, Welcome !

Kong-ni, à l'aide de quelques mots d'anglais appris chez nous et un mélange de termes chinois, répondait de son mieux.

— Quoi ! c'est vous, capitaine ! Où est votre ami ?... Mais, comment êtes-vous donc venu à Li-Ting ?

— Ce Charley ou plutôt ce Kouang-fou Koug-hou Kong-lou n'en finit pas ; il est là-bas, dans sa chaise, comme une poule qui couve des œufs d'autruche !... Il va vous répondre.

Kong-ni s'élança vers moi, me fit descendre et témoigna la joie la plus vive. Sans nous questionner davantage, il s'empressa de nous faire monter, par un large escalier, aux appartements supérieurs. Sur le haut de cet escalier, nous trouvâmes un personnage dont la ressemblance avec le juge de Canton me parut frappante. Le jeune Chinois nous annonça joyeusement à son père, lequel, malgré sa surprise, n'oublia aucune des révérences d'usage, puis nous introduisit dans une vaste salle, où s'arrêtant pour me regarder de la tête aux pieds, il me salua de nouveau, me disant avec plus de solennité que d'émotion.

— Sois le bienvenu, car tu as sauvé mon fils. Ma maison t'appartient, commande, nous t'obéirons tous. Je présentai au respectable mandarin la lettre de son frère. Il la déplia, la lut et nous fit signe de le suivre encore. A l'extrémité d'une longue galerie, le fonctionnaire nous montra des pièces ouvertes sur la droite et la gauche.

L'appartement de droite est le tien, reprit-il, indique celui de gauche à ton ami. On vous apportera ce qui vous est nécessaire, plus tard nous causerons.

Ébloui, je regardais cette suite de pièces meublées avec tant de luxe et de goût, quand un serviteur apparut tandis que le maître s'éloignait. Ce domestique tenait, sur son bras, du linge blanc et des vêtements de rechange entièrement neufs.

Turnerstick se retira chez lui afin de s'habiller, j'en fis autant puis j'attendis mon compagnon. Comme il ne reparaissait point, je m'approchai d'une fenêtre, elle ouvrait sur les jardins, un air frais et parfumé parvenait jusqu'à moi. Je l'aspirais avec délices lorsque le serviteur vint suspendre une lampe dans ma chambre. Cette lampe, très élégamment construite, était en écaille, d'une transparence presque égale à celle du verre ; elle brûlait une huile odorante appelée *hyang-you*, qualité supérieure tirée du sésame pur.

— Te plairait-il de t'entretenir avec mon maître ? me demanda le domestique chinois.

— Volontiers, conduis-moi près de lui.

Dans le vestibule brûlait un grand nombre de lampes de corne, dont la clarté faisait ressortir les fantastiques ornements des murailles : découpures dorées, figurines bizarres, etc. Turnerstick accourut pour me rejoindre. J'eus toutes les peines du monde à ne pas rire en l'apercevant. Il avait mis sa queue tout de travers et tenait son parasol serré sous bras, mais il avait jugé à propos d'ouvrir son éventail qu'il agitait avec une force de poignet capable de tuer un bœuf.

Nous entrâmes dans la vaste pièce servant de salon et de salle à manger, où un magnifique souper nous attendait. Nos deux hôtes restèrent impassibles à la vue de l'étonnant capitaine ; ils se levèrent, saluèrent gravement, et nous firent signe de nous approcher de la table ; Turnerstick parut enchanté. Il alla au préalable, déposer son parapluie dans un coin.

— Tsing ! murmura le père de Kong-ni, ce qui équivalait à nous dire ; Je vous convie, ou simplement « prenez » c'était le signal du repas.

Nous nous assîmes. Le capitaine releva ses grandes manches et s'empressa d'accepter les confitures que Kong-ni lui offrait.

Les Chinois qui, en beaucoup de choses, semblent prendre le contre-pied de nos usages, commencent par le dessert et finissent avec le potage. S'ils changent cet ordre, ce n'est que

pour témoigner leurs égards aux étrangers.

Ils ne boivent rien de froid, ils n'ont pas de verres, mais de petites tasses en porcelaine, qui ressemblent à des boules. Souvent, entre les services, ils se lèvent de table, causent, fument, se reposent. Si les femmes assistent au repas, on ne peut les voir ; elles se tiennent dans la pièce voisine, séparée par un grillage de bambous.

Notre dîner fut assez silencieux, on n'y échangea que des banalités. Je m'enfonçais malgré moi, dans mes réflexions. Turnerstick mangeait en conscience, les deux Chinois faisaient les honneurs avec des attentions minutieuses.

Lorsque le plus âgé de nos hôtes eut appuyé, sur son front, le bout d'un de ses bâtonnets et remis les deux instruments dans sa tasse, le repas fut considéré comme terminé et les serviteurs s'éloignèrent. Kong-ni se baissant, prit sous la table, une bouteille d'excellent *tinto*[97] et versa le vin dans des verres à l'européenne qu'on avait préparés. Nous bûmes avec entrain, à la santé de nos hôtes. Le capitaine transporté se livra à mille plaisanteries aimables et folichonnes, que j'étais seul à comprendre, malheureusement. Enfin Kong-ni me dit :

— Mon oncle nous apprend que tu as été obligé de te servir du médaillon ; raconte-nous, je te prie, comment les choses se sont passées ?

J'entrais dans tous les détails désirables, le jeune homme et son père écoutaient avec une attention profonde ; lorsque je me fus tu, le père me demanda :

— Ainsi, tu te persuades que le Kiang-lou habite ici ?

— Oui, j'en suis convaincu, maintenant.

— Tu comptes le dénoncer ?

Cette question me parut singulière, je répondis prudemment :

— Suis-je un agent de la police chinoise pour m'occuper de ces choses ?

— Voilà qui est sagement parler, car une telle dénonciation pourrait te coûter la vie. Combien de temps veux-tu rester en Chine ?

— Le temps nécessaire pour étudier un peu le pays.

— Reste donc avec nous, les grades que tes trois thèses vont te procurer, t'ouvriront la Fleur du milieu ; si la Chine te plaît (et elle te plaira), pourquoi la quitterais-tu désormais ?

— Quand aura-t-on décidé sur mes thèses ? repris-je, sans refuser, ni m'engager.

Le phy sourit en disant :

— Quand il me plaira. Si tu le désires, dès demain matin, tu connaîtras la décision.

— J'en serais bien aise.

— Il sera fait suivant tes vœux, mais vois quelle belle nuit ! Veux-tu venir avec nous dans le parc ?

— Volontiers.

Nous nous levâmes ; le capitaine courut chercher son parasol, il croyait montrer une grande politesse en ne se séparant point de cet objet.

Le parc était immense et entretenu avec goût. — Kong-ni, sous prétexte d'en faire les honneurs à Turnerstick, saisit le bras de l'Américain et le retint un peu en arrière ; baragouinant quelques mots d'anglais, écoutant complaisamment les phrases prétendues chinoises, et les terminaisons plus ou moins gutturales qu'imaginait le brave capitaine. Le phy et moi, marchions devant ; arrivés près d'un rocher artificiel, artistement imité, mon hôte me fit signe et nous nous assîmes sur un ban de gazon. Le mandarin m'avait interrogé sur l'Europe, sur mon pays, sur ma famille, sur mon genre de vie ; tout à coup, il m'adressa cette question singulière.

— Tu n'as pas de femme ?

97 Vin portugais très capiteux.

— Non !

— Ne connais-tu aucune femme qui te convienne et que tu veuilles épouser ?

— Non !...

— Ah ! Tu as sauvé la vie de mon fils, voudrais-tu devenir son frère ?

— Son frère par le cœur...

— Son frère avec tous les droits que te donnerait une adoption et tous les... devoirs qu'elle comporte...

— Une adoption officielle ?... Mais, seigneur Mandarin, comment peux-tu y songer ?

— J'y songe, parce que tu as sauvé mon fils, parce qu'il s'est attaché à toi, parce que je n'ai que lui et veux le rendre heureux.

— Mais pourrais-tu adopter un étranger et lui donner les droits dont tu parles ?

— Tu connais ma dignité, je puis ce que je veux.

— J'ai des parents en Europe...

— Cette adoption t'empêcher a-t-elle d'appartenir à ta famille ?

— Un barbare, sans nom, sans titres, ne saurait accepter une si haute faveur ; avant de me décider je voudrais savoir, au moins, quel grade me confère mon examen.

— Tu es fier ; tu me plais davantage ; demain matin tu verras ce que je puis faire. Où as-tu appris notre langue ?

— On m'en a enseigné les premiers principes dans nos universités d'Europe, puis je me suis exercé à la parler, d'abord dans le pays de Yeng-kie-li, où il y a beaucoup de coulis chinois, ensuite sur le vaisseau, avec ton fils :

— Tu aimes l'étude ?

— Oui, beaucoup.

— Viens, je te montrerai ma bibliothèque.

La lune qui se levait claire et brillante éclairait le parc gracieusement dessiné, et les accidents de terrain que les Chinois aiment à figurer dans leurs jardins. Je remarquai l'art qui présidait à la distribution des allées et des canaux, j'en fis compliment au vieillard ; il me répondit avec orgueil :

— Au jour, tu verras mieux tout cela, mon parc n'a pas son pareil. Connais-tu Ssé-ma-Kouang ?

— Ce fut un ministre célèbre, un historien de mérite, si je ne me trompe.

— As-tu lu ses ouvrages ?

— Non.

— Je les possède tous. Je te montrerai une description du jardin qu'il traça lui-même et dans lequel il se plaisait beaucoup ; c'est d'après ce modèle qu'on a disposé mon parc.

Nous rentrâmes dans la maison ; le phy m'introduisit dans une grande salle éclairée par quantité de lampes. Des milliers de livres et de manuscrits y étaient rangés avec ordre ; j'admirai l'ensemble de toutes ces richesses... Mon hôte choisissant un volume, le plaça sur une table et me dit : Assieds-toi, lis cette description avant de te coucher, permets-moi cependant, de te souhaiter une bonne nuit, car j'ai beaucoup à écrire ce soir.

Je m'installai près d'une lampe, ouvris le livre à l'endroit indiqué et lus, non sans un vif intérêt, une description du bonheur de la vie à la campagne et des embellissements que Ssé-ma-Kouang se proposait de faire dans sa villa. Le style coloré de l'écrivain, les idées de cet homme d'État chinois piquaient ma curiosité et m'étonnaient ; je ne m'attendais point à trouver, chez un penseur de l'extrême Orient, tant de similitudes avec nos vieux philosophes grecs, ou latins. Ma table était munie de papier de riz, d'encre de Chine, de pinceaux, etc. Je pris du papier, et traduisis, avec mon crayon, ce que je lisais dans le texte : j'ai gardé cette

traduction, comme souvenir de mon séjour dans la bibliothèque du phy.

Ma lecture achevée je rentrai chez moi. Turnerstick, entendant mes pas, souleva une portière de soie et apparut sur le seuil de son appartement, faisant des signes mystérieux et murmurant très bas :

— Charley...

— Eh quoi, Master ?

— Venez m'aider, nous l'attraperons !

— Qui donc ?

— Le Mongol.

— Quel Mongol ?

— Ce Djia... Djiour... comment dites-vous ? Enfin l'homme de la pagode.

— Le Djiahour ?

— Oui, le drôle !

— Il est là ? Mais où ?

— Venez.

Nous entrâmes dans sa chambre, il reprit.

— J'avais éteint ma lampe, je regardais un peu par là, du côté dé la ville. Je l'aperçus qui s'avançait. On le reconnaît facilement, hein ?

Il fit le tour pour entrer par le jardin puis sauta là-bas, par-dessus le mur. J'ai un revolver, c'est un voleur, hé !... Faut-il ?...

— Attendez un peu.

— Vous vous reconnaissez mieux que moi dans ce satané pays, je m'en rapporte à vous.

— Remettez-vous à la fenêtre, guettez-le ; s'il repasse par ici...

— Suffit, maître King fou kang fou.

— Je vais l'épier aussi.

Je longeai sans bruit le corridor et descendis l'escalier. La sortie était fermée mais je sautai par une fenêtre. Après cela, je me demandai ce que je ferais ? Le parc était assez vaste pour cacher des régiments entiers, et je le connaissais trop peu pour ne pas risquer de me trahir... Si le Mongol avait réellement pénétré dans le jardin, il en sortirait par l'endroit où il y était entré. Cet endroit comment le trouver ? Je n'étais pas homme à reculer, il fallait essayer.

La lune brillait en son plein, notre Mongol ne connaissait pas, sans doute, l'art indien de dissimuler ses traces, d'ailleurs, il portait d'énormes bottes... Je trouverais... Je me dirigeai du côté du mur désigné par le capitaine. Un épais fourré de bambous longeait ce mur. Des empreintes profondes ; me conduisirent par un sentier sinueux, jusqu'à ce petit bois. Le Djiahour avait dû le traverser... Je retournai sur mes pas, me cacher dans l'ombre du palais, pour réfléchir encore ; enfin, marchant sans bruit, je me glissai avec précaution, sous les bambous. Protégé par leur épaisseur, je pouvais m'avancer hardiment, jusqu'au fond du parc.

J'écoutai... Aucun bruit ne parvint à mon oreille. J'avançai encore ; j'écoutai, rien !

J'attendis assez longtemps, fort indécis... soudain des pas me firent tressaillir. Il y avait deux hommes. Placé comme j'étais, non loin de la lisière, j'aperçus les deux ombres.

Certainement l'un des deux promeneurs était le phy, l'autre avait la stature du Djiahour, mais je n'aurais pu assurer que ce fut lui. Ils s'arrêtèrent à peu de distance.

— Réussiras-tu ? demandait une voix très gutturale et très rude.

— Je l'espère, répondait l'autre.

— Écris ce décret, cette nuit même. Si tu ne réussis pas, Kong-ni épousera ma fille, ton fils doit tenir son serment ou il est perdu.

— Réponds-moi, il te sera indifférent que ce soit Kong-ni ou l'autre ?

— Tout à fait indifférent, je te l'ai dit. Tu n'avais qu'un fils, c'était à lui qu'il fallait m'adresser, il te vient en tête d'en avoir deux, que m'importe fais ton adoption en règle. J'aime autant ce Tao-tsé, il est plus vigoureux que ton fils, mais pourquoi as-tu choisi un étranger ?

— Mon fils s'est attaché à lui, il le voit avec plus de plaisir qu'un autre entrer dans notre maison, il lui veut du bien... Dis-moi, consens-tu à lui présenter ta fille avant de conclure le mariage ?

— Je suis un Si-fan[98], je n'enferme ma femme ni ma fille, tout le monde peut leur parler. Amène-le demain, ou bien faut-il t'adresser mon invitation ?

— Oui, adresse-moi une invitation, afin qu'ils ne soupçonnent rien.

— Bien ! toi, n'oublie pas nos conventions ! Le Kiang-lou ne se laisse point endormir.

— Cependant si l'étranger refusait ?

— Kong-ni le remplacera.

— C'est ton dernier mot ?

— Oui... Je saurai employer la force pour contraindre l'un ou l'autre.

— La force !... pas sur mon fils ! D'ailleurs, quels seraient tes moyens ?

— Connais-tu, dans la montagne, certaine roche que nous nommons : Loung-keu-siang[99] ? Dans ses flancs beaucoup de pensées mauvaises se sont changées en mieux.

— Tais-toi !... On l'enlèverait ?... mais.

— Rien de plus facile ! Une fois en mon pouvoir, sois tranquille, la faim donne de l'intelligence, la soif dompte la volonté. Ton fils ; ou celui auquel tu confère les droits de fils, réprouvera, songes-y. Je te quitte !

En quelques pas, le géant se rapprocha du mur qu'il escalada, avec la plus parfaite aisance. Le mandarin restait immobile, et songeur. Enfin, il regagna la maison, je le suivis, caché sous les bambous. Quand je le crus rentré chez lui, je sautai par la fenêtre, que j'avais laissée entr'ouverte, et me rendis près de Turnerstick.

— Eh bien ! murmura celui-ci, où diable étiez-vous fourré ? Je crois l'avoir vu repasser, mais ils étaient deux, et puis je n'étais pas sûr que ce fut lui... Vous l'avez aussi laissé courir, hein ?

— Oui !

— Nous sommes de fameux lapins !

— Ce n'était pas le Djiahour !

— Qui donc ?

— Devinez !

— Ne me tenez pas sur les épines.

— C'est le Kiang-lou !

— Le Grand Dragon, en personne !

— Oui !

— Quel dommage ! Ah si j'avais su !

— Vous êtes enragé, Turnerstick ; dans un pays pareil ! Entourés que nous sommes, d'ennemis et de traîtres, au milieu des complices de ce brigandage ; il nous faut une extrême prudence, si nous ne voulons pas jouer follement nos têtes...

— Des ennemis, des traîtres, des complices, mais où donc en voyez-vous ? À part ces diables de dragons, je trouve les Chinois on ne peut plus sociables, aimables, attentifs, tout ce

98 Si-fans, Thibétaires du levant, nommés aussi Kolo, et connus pour leur penchant au brigandage.
99 Le pavillon de la Gorge du Dragon.

que vous voudrez !

— Ah ! ah !

— Citez-moi un nom ?

— Tous !

— Voyons, expliquez-vous !

— Ce mandarin si charmant, prétend me faire épouser la fille du Kiang-Lou.

— Épouser la fille du Grand Dragon, Charley !... Charley ; mon pauvre ami ! Votre cervelle... Enfin, vous êtes malade, mon cher !

— Non, il faudra que je l'épouse, ou l'on m'y contraindra par la torture. Écoutez-moi, capitaine :

Autant que j'ai pu le comprendre, la proposition matrimoniale et la menace avaient été faites à Kong-ni ; le vertueux jeune homme, se soucient peu d'une pareille alliance, cherchait un remplaçant... il a jeté son dévolu sur votre serviteur ?

— Zounds !

— Malgré tout, je ne crois pas qu'il faille en vouloir à notre jeune ami, le Chinois, de cette odieuse trahison ; non, il voit les choses à sa manière. Ces gens ne peuvent ni ne veulent résister au grand chef des pirates, ils cherchent à se l'attacher, à le mettre sous leur dépendance, sans se lier complètement avec lui, car ils désirent s'en débarrasser un jour ou l'autre. Ils me croyent propre à assurer leurs desseins et veulent, en même temps, faire ma fortune, comprenez-vous ? Un compatriote leur eut inspiré plus de défiance.

Écoutez, Charley, je ne sais pas du tout ce qu'ils veulent en bien ou en mal, et n'ai pas envie de me rompre la tête à le chercher ! Ce sont de vrais coquins, que comptez-vous faire ? hé !

— Je ne sais trop non plus, mon cher, j'attendrai... je verrai d'après les circonstances, la situation est malaisée.

— Eh bien, Charley, je suis votre compagnon, dans la paix comme dans la guerre, vous n'en doutez point !

— Non... En attendant, nous allons être invités chez le Kiang-lou, demain matin...

— Ah cela, ce sera curieux !... Eh ! eh ! quelles observations nous allons faire !... Charley, mon ami, vous êtes servi à souhait. Vous voyez les gens et les choses d'assez près !

— Vous avez raison, quand nous affronterions pour cela, quelques petits dangers, comme celui d'y laisser notre guenille mortelle, par exemple, qu'importe, n'est-ce pas mon vaillant ami ? Mais, venons nous coucher, pour nous préparer aux émotions de demain.

Cette fois, quoique je fusse assez agité, je ne fis qu'un somme jusqu'au lendemain, je n'eus ni cauchemar ni rêve ; je ne me réveillai qu'à l'appel réitéré de Turnerstick.

— Venez, venez donc, Charley ! criait le capitaine, notre hôte nous attend, il nous prie de nous rendre près de lui, pour le thé du matin...

Quelques minutes plus tard, nous entrions dans la salle à manger. Kong-ni et son père nous y reçurent amicalement.

On servit du thé et des *kouamien*[100], le phy s'excusa de ne pas nous offrir un repas plus abondant.

— Il faut nous réserver pour tout à l'heure, dit-il, on vient de m'inviter et je vous emmène...

— Où donc ? demandai-je.

— Chez un de mes amis ; un homme riche et influent, un mandarin au bouton de corail ciselé. Il a examiné ton travail, avec moi. Tu dois le remercier ; grâce à lui, j'ai pu tout

100Pâtes coupées en morceaux carrés séchées et enfilées à un cordon.

terminer. Voici le décret qui t'assure le rang de tsin-ssé.

J'eus quelque peine à ne pas sourire, je connaissais la fabrique du fameux décret, mais je m'efforçai de répondre avec tranquillité :

— Je te remercie, Mandarin, je remercierai aussi, ton ami. Ainsi, ce papier, muni du sceau impérial, me confère officiellement la dignité de tsin-ssé ?

— Oui, tu jouiras de tes privilèges par tout l'empire. Il n'est nullement besoin de l'avis que nous avons demandé à Pékin sur ton travail ; l'envoi de ton écrit n'a eu lieu que pour la forme.

— Comment se nomme le haut mandarin chez lequel tu veux nous conduire ?

— C'est un Kouan-kiou-ssu[101], il se nomme Kin-tsou-fou.

— Quand irons-nous le trouver ?

— Quand il vous plaira.

— Il est encore trop tôt.

— En tout temps vous lui ferez plaisir.

— Partons une heure avant midi ; si tu le veux bien, jusque-là, permets-moi de prendre un peu de liberté.

Je disais sans doute quelque chose de très impoli ; mais je savais bien qu'ils ne se fâcheraient ni ne me lâcheraient pas, pour cela. On me conduisit au parc où je m'égarai volontairement... Je tenais à réfléchir un peu, j'avais besoin de calme. Kong-ni s'empara de Turnerstick, comme la veille ; le brave capitaine se laissa faire.

Je me dirigeai assez facilement dans les méandres du jardin, grâce à la description que j'avais lue ; au milieu d'une pelouse j'aperçus un homme de peine, je m'approchai et lui demandai s'il ne connaissait pas, dans les environs, un lieu nommé Loung-keu-siang. Il hocha la tête, mais je crus qu'il en savait plus long qu'il n'en voulait dire.

Cet homme me lança, quand je m'éloignai, un regard plein de menaces. Pourquoi cela ? Quel crime avais-je commis en faisant cette question ?

Arrivé à l'extrémité du parc, je fus tenté par la porte qui donnait sur la campagne et restait ouverte. Je sortis ; je m'engageai parmi des plantations de bambous dont les flancs de la montagne voisine étaient couverts.

S'il se trouvait quelque part une Gorge du Dragon, ce devait être entre ces roches sauvages, ces sommets dentelés dont j'avais aperçu les crêtes bizarres.

Je crus pouvoir y atteindre en moins d'un quart d'heure. Un invincible instinct de conservation me poussait ; il me semblait que de cette exploration des lieux, dépendait mon sort. Je dus bientôt grimper avec peine, l'ascension était difficile, il fallait escalader les rochers, gravir des montées presque à pic et mes vêtements me gênaient. Enfin, je rencontrai un petit gardeur de chèvres. Je lui demandai :

— Connais-tu la Gorge du Dragon ?

À la vue de mes insignes mandarinales, l'enfant se jeta la face contre terre, en murmurant :

— Pardonne, seigneur, le tout petit ne connaît pas la Gorge du Dragon !

Cette fameuse gorge n'était donc accessible que pour les affiliés ? J'insistais cependant :

— N'as-tu jamais vu, dans la montagne, une gorge au milieu de laquelle s'élève un rocher semblable à un pavillon, à une construction quelconque ?

— Qu'est-ce qu'un pavillon, seigneur ?

— Un pavillon est une demeure ornée d'un toit avançant et recourbé, comme il y en a à la ville. Peut-être que dans la Gorge du Dragon, au lieu d'un pavillon, se trouve une tour,

101 Mandarin militaire de haut grade.

c’est-à-dire une maison haute et ronde ou carrée...

— Ah oui... Je l’ai vue ! Faut-il te guider, seigneur ?

— Est-ce bien loin ?

— Non, tout près pour l’apercevoir, un peu plus loin si tu veux t’en approcher.

Il ramena ses chèvres et marcha devant moi ; je poursuivis mes questions :

— Connais-tu le phy-ming-tsou ?

— Oui.

— Et le kin-tsou-fo ?

— Aussi, ce sont les deux plus puissants seigneurs de la ville.

— Leur as-tu jamais parlé ?

— Oh ! seigneur, un tout petit et pauvre berger ne doit pas même regarder les grands hommes ! Comment leur aurais-je adressé la parole ?

— Tu n’as jamais parlé non plus, à quelqu’un de leurs serviteurs ?

— Non. Je connais leurs noms, mais qui oserait leur parler ?

— Ton père fait-il le commerce avec eux, va-t-il dans la maison du phy ?

— Je n’ai plus que ma mère, mon père est mort. Ma mère ne va pas en ville.

J’étais rassuré de ce côté, ma rencontre avec cet enfant ne pouvait s’ébruiter tout de suite.

Bientôt trois gorges s’ouvrirent devant nous, à travers la montagne ; le petit berger me fit prendre celle du milieu, qui allait en grimpant, nous nous arrêtâmes sur la hauteur. L’enfant me dit :

— Regarde, voici le rocher pareil à une maison !

De l’autre côté, au fond de la gorge, j’aperçus la pointe d’un, rocher d’accès difficile, même pour le pied d’un montagnard. Ce rocher anguleux était surmonté d’un bloc cubique dont les parois creusées lentement par les pluies, présentaient, avec assez d’exactitude, la figure d’un massif pavillon chinois. — Puisqu’on ne peut monter là-haut, je vais m’amuser à tourner un peu aux environs, dis-je, en affectant l’indifférence ; merci, va rejoindre tes chèvres, mon enfant !

Faisant glisser quelques sapèques du chapelet suspendu à mon cou, je les mis dans la main du petit berger. La somme s’élevait à une dizaine de centimes ; l’orphelin crut voir une fortune ; il se jeta aussitôt à genoux et baisa le bord de ma tunique, puis disparut en bondissant de joie.

Je continuai à m’avancer vers le pavillon ; après une marche fort pénible, j’arrivai au bas du rocher. Il se trouvait là, comme une masse isolée ; derrière se creusait un insondable abîme, à droite et à gauche les murailles des roches voisines, dressées, en forme de remparts, le protégeaient. Le lieu offrait un aspect sauvage, désolé, effrayant ; la bande du dragon savait choisir ! Combien d’atroces exécutions avaient dû avoir cet endroit pour théâtre ! Que de cris perdus vainement ou répétés par ces échos moqueurs, sans amener le secours !

J’examinai attentivement le pavillon. En avant, du côté par lequel j’arrivais, la roche affectait la forme d’une massive colonne, haute d’une dizaine de pieds. Dans cette hauteur, je remarquai deux entailles qu’on avait probablement pratiquées pour servir d’appui à une échelle.

L’échelle, il fallait la trouver. On la cachait sans doute, non loin de là, je cherchai longtemps. Enfin je découvris, au milieu d’un tas de pierres, une ingénieuse échelle de bambous se rentrant les uns dans les autres. En plein jour, monter à l’assaut de cet étrange pavillon, n’était-ce pas s’exposer aux périls les plus grands ? Mais rien ne m’arrêtait, j’agissais en quelque sorte machinalement et dans une surexcitation extrême. Au-dessus de la seconde entaille s’avançait une forte saillie... Parvenu à cette espèce de balcon, je vis se

dresser, en retrait, une roche supérieure, plus élevée encore que la première.

Toujours à l'aide de l'échelle, j'atteignis le plus haut sommet des roches. Sommet en forme de plate-forme, quoique son profil parût anguleux. Je courus plus d'un danger dans cette terrible ascension, embarrassé que j'étais par mes amples vêtements, malgré toutes mes précautions pour les assujettir et les relever.

Une fois grimpé sur ce toit, je constatai que le rocher était creux ; l'orifice d'un puits béant devant moi, sur la plate-forme, pouvait mesurer deux mètres de circonférence.

Afin d'éprouver la profondeur du puits je lançai une pierre ; au lieu d'un bruit sourd, ce fut un cri humain et déchirant que j'entendis.

Est-ce encore toi ?... demanda une voix pleine d'angoisse. Je ne suis pas morte ! Je me meurs...

— Qui es-tu, criai-je à mon tour, en me penchant sur l'orifice.

Mais ma voix ne pouvait être perçue d'en bas, aussi distinctement que je percevais celle qui montait. La victime, se méprenant sur ma question, répondit :

— Non, je déteste Fo et Bouddha ! J'aime mieux mourir que de renoncer le Seigneur du Ciel ! Écoute, voici la prière que je répète sans cesse : Tsêï thsan ago teng fou tché ago teng ynen orl ning kian chiny[102] (Notre Père qui êtes aux cieux ! etc.). Oui, il est puissant notre père du ciel, il peut me sauver, si telle est sa volonté sainte.

Je criai de nouveau et plus fort.

— Qui es-tu ?

Aucun son ne me répondit.

La voix qui venait de réciter si héroïquement le *pater* chrétien, était une voix de femme. Ce dernier effort avait-il épuisé la prisonnière ?

— Que faire ? Sauver cette femme ! Mais comment ? Le puits pouvait mesurer une vingtaine de pieds de profondeur. Creusé, en partie, par les eaux, la main de l'homme devait avoir aidé la nature ; il était à sec, mais au fond, l'eau restait peut-être stagnante.

Le Kouang-lou, me destinait sans doute, cette prison, dont l'idée seule me faisait frissonner. J'enveloppai mon couteau de poche dans mon mouchoir et le jetai dans le puits, il était fermé et ne pouvait blesser la prisonnière.

Aucun cri ne se fit entendre, lorsque le couteau tomba avec un faible bruit. La victime était évanouie, ou poussait la résignation jusqu'à refuser de répondre à mon appel et à mes signaux, car ce couteau devait lui prouver qu'on s'occupait d'elle.

Dans l'impossibilité d'agir, pour le moment, je me décidai à redescendre ; malgré l'échelle, ce retour ne s'effectua qu'avec une peine inouïe, je ne sais comment je ne me rompis point les os, cent fois pour une. Enfin, je rentrai dans le parc. Il était tard, je me demandais si on se serait aperçu de cette longue absence, mais le capitaine seul, m'adressa, quelques reproches.

— Eh mon cher ! d'où venez-vous ? Êtes-vous allé jusqu'au fleuve ?

— Qui sait ? répondis-je en plaisantant.

— Il fallait m'emmener, j'aime tant l'eau ! Allons, dépêchez-vous ; on nous attend depuis plus d'une heure ! Moi, je suis prêt, voyez !

Il brandissait fièrement son parasol. Kong-ni me regardait avec défiance et inquiétude, en me disant :

— Veux-tu aller chercher ton éventail ? les palanquins sont prêts.

— Te plairait-il me le faire apporter ? repris-je un peu étonné.

— Oui, murmura le jeune homme. Allons ! venons, mon père est parti déjà !

---

102 Mot à mot : Est au ciel notre père qui ; nous souhaitons ton saint nom être sanctifié, etc.

Il y avait, dans toute son attitude, quelque chose de contraint ; il ne pouvait cacher son agitation intérieure ; à son âge la dissimulation coûte toujours. Il m'entraîna, et nous laissâmes Turnerstick un peu en arrière. Alors le jeune Chinois me demanda rapidement.

— N'as-tu point parlé à un jardinier, ce matin, dans le parc ?

— Si !

— Tu lui as demandé où se trouve le Long-keou-siang ?

— Oui.

— Qu'entends-tu par le Loung-keou-siang ?

— Ne le sais-tu pas ?

— Non !

Je devinais à ses yeux, qu'il mentait et je repris hardiment.

— Tu le sais ! Tu m'as donné un signe qui prouve ton affiliation aux Loung-Yin, ou du moins la connaissance que tu as de leurs usages et de leurs secrets.

— Moi, je ne sais rien ! Ce signe m'avait été confié par un ami, comme je te l'ai confié à mon tour... Qui donc a pu te parler de la Gorge du Dragon ?

— Si tu n'es pas initié je ne dois point te répondre...

— Tu es toi-même, un Long-Yin ! murmura le jeune homme en riant...

Puis il se tut, sans me presser davantage. Turnerstick venait de nous rejoindre, nous montâmes en palanquin. On nous fit traverser toute la ville ; après quoi nous nous arrêtâmes devant un palais d'été, situé à l'autre extrémité. L'homme gigantesque, entrevu pendant la nuit précédente, accourut à notre rencontre.

— Soyez les bienvenus, honorables et chers amis, s'écria-t-il, entrez, entrez, dans ma maison !

— Nous venons chez toi, grand Kouan kioun-ssu, répondis-je, pour te témoigner notre estime et te remercier ; nous sommes heureux de franchir ton seuil !

— Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous introduire.

— Laisse-moi te présenter d'abord mon ami. Un capitaine de la marine américaine.

Turnerstick, voyant que je parlais de lui, me mit le bout de son parapluie sur la poitrine, et saluant militairement, dit au géant :

— À mon tour, je vous présente mon vieil ami Master Kougki-Soug-Ki-Long-Ki-nouag-Ki ; un fameux lapin !

Le soi-disant fonctionnaire militaire fit une inclination très grave, il n'avait rien compris. Kong-ni souriait.

Le phy, un autre personnage et une jeune fille, nous attendaient dans la salle des hôtes, la jeune fille grande, bien bâtie, très mince, abstraction faite du type Mongole, peu agréable aux yeux d'un Européen, n'était pas laide. Ses pieds non déformés, sa démarche aisée, la distinguaient des chinoises ; elle ressemblait à son père, mais chez elle, l'expression du visage semblait triste au lieu d'être féroce. Le second personnage n'était autre que le Djiahour ! Il resta impassible, nous affectâmes aussi de ne point le reconnaître. Après les salutations d'usage, on proclama les noms dans une espèce de présentation solennelle. La jeune fille s'appelait Kiung (La Riche, en langue mongole). Le Djiahour prétendit se nommer Laktoeoul.

Kiung nous servit elle-même, de l'excellent thé noir avec de légers morceaux de beignets de farine d'avoine, mets fort apprécié des Mongols et préparé d'une façon plus ou moins raffinée, suivant les moyens du gastronome.

Après le thé, le Si-fan nous proposa la visite de sa demeure. Le parc, moins vaste que celui du phy, était bien dessiné et très soigné. En tirant artistement parti du moindre coin de terre, on avait vraiment créé un *paradis*, comme les Chinois appellent leurs jardins.

La cour me parut étroite, comparée au reste. Je m'étonnais de n'y voir ni volière ni basse-cour, lorsque notre hôte, ouvrant une porte, me montra, en souriant avec orgueil, « son écurie » ! Cette écurie pouvait passer pour une merveille : les chevaux en Chine sont très rares ; aussi le Mongol avait-il un air, radieux lorsqu'il nous présenta deux échantillons venus de son pays. Le valet d'écurie, sur son ordre, fit sortir les deux chevaux, bridés et sellés, pour les amener devant nous : petits et velus ces animaux, dont l'apparence n'a rien d'élégant, possèdent une vigueur étonnante, ils ont une grande valeur en Chine, mais y dégénèrent promptement.

— Aimes-tu à monter à cheval Tur-nig-stick-king-fou ? demanda le Mongol.

— Que dit-il ? murmura le capitaine, en s'approchant de moi.

— Il demande si vous montez volontiers à cheval.

— All devils ! sur ces petites créatures je ne dis pas, s'il s'agissait de chevaux des pampas j'y regarderais à deux fois...

— Capitaine, défiez-vous, ces chevaux...

— Pshaw ! Une bête entre mes jambes cela ne me va guère, c'est vrai !... Non, je préfère avoir les pieds sur mon Wind, mais ces binettes-là !... allons donc, ce sont des dadas d'enfant ! Répondez que je suis bon cavalier, marchez hardiment, Charley !

Je traduisis la réponse de manière à vanter les talents épiques du capitaine.

— Eh bien ! que votre ami essaie ce cheval, reprit notre hôte.

Turnerstick, sans se faire prier, enfourcha, la petite bête. Avec sa queue chinoise, son parasol, qu'il ne lâchait plus, son grand éventail, notre brave capitaine avait la mine la plus grotesque qu'on puisse imaginer.

Il fit gravement le tour de la cour deux fois, au petit pas, puis descendit avec aisance, ou plutôt, laissa passer la bête entre ses jambes.

— Eh bien ! me demanda-t-il, avais-je bonne mine ?

— Très bonne mine !

Les Chinois et les Mongols furent de cet avis ; je transmis leurs félicitations à Turnerstick.

Ensuite, le Si-fan et le Djiahour prirent chacun un cheval et le montèrent à la mongole, faisant le manège dans la cour ; les bêtes fumaient comme des machines à vapeur. Le Kouang-fou s'arrêta devant moi, disant :

— Tu as beaucoup voyagé, réponds-moi. Quels sont les meilleurs cavaliers du monde ?

— Les Si-fan, répondis-je, en homme poli.

— Je le sais, nul ne les surpasse ! Monte à ton tour.

— Tes chevaux sont petits, je crains de les fatiguer.

— Suis-je moins lourd que toi ? Monte !

J'obéis ; habitué à dompter les mustangs des savanes, l'épreuve m'effrayait peu.

Je me laissai aller de tout mon poids serrant le petit cheval entre mes genoux.

La bête plia aussitôt, souffla, se débattit. Au bout de cinq minutes, fléchissant les jarrets elle s'arrêta sans vouloir bouger.

— Vois, criai-je à notre hôte, tu es meilleur cavalier, moi je suis trop lourd. Qu'en dis-tu ?

Ainsi que tous ceux de sa race, le Mongol semblait passionné pour l'équitation ; ses yeux brillèrent, il reprit :

— Je vais te montrer un cheval sur lequel tu ne pèseras pas trop. Je l'ai fait venir des montagnes là-bas... Personne ne peut l'approcher, il m'a renversé moi-même... C'est un démon !

— Laisse-moi l'essayer...

— S'il t'arrive malheur tu ne me le reprocheras pas, je t'ai prévenu !

— Certainement.

Nous nous rangeâmes derrière une sorte de balustrade, à droite de l'écurie, puis le valet ouvrit une seconde porte et aussitôt un cheval se précipita dehors, en hennissant.

C'était une bête ardente, noire comme la nuit, terrible dans ses mouvements, l'œil en feu, les naseaux ouverts et sanglants. Elle appartenait à la famille la plus estimée de la race excellente des kaschagranes. J'aurais donné, en échange le meilleur des mustang !

— Attends ! cria notre hôte. Laisse-le se calmer. Tu essaieras de le monter ensuite, mais tu n'y réussiras point.

— Et si j'y réussissais ?

— En ce cas le cheval t'appartiendrait.

— Prends garde, Mandarin !

Je m'élançai dans la cour. Le Si-fan répétait :

— Attends, attends. Il y a danger... Attends !

J'enlevai ma tunique, je tenais à la main un morceau de soie que le Kong-ni venait de me procurer. Le cheval piaffait, se retournant brusquement, il me lança plusieurs ruades. Je profitai d'un de ses mouvements, pour lui jeter mon étoffe sur les yeux et la tête ; après quoi, j'empoignai la crinière de la main gauche, tandis que j'enfonçais deux doigts de la main droite, dans ses naseaux.

La bête voulut se redresser sur les pieds de derrière, je la forçai à l'immobilité. Le malheureux étalon s'agita encore, mais l'effort lui déchirait les naseaux. Je lui fis relever la tête en arrière puis, reculant un peu, je le contraignis à fléchir les jambes. Il dut recommencer plusieurs fois l'exercice.

Ce n'était que la moitié de l'opération, jusque-là, la force physique, seule luttait contre une autre force physique. Mon unique avantage sur la bête, avait été cette pression des narines, si sensibles chez le cheval.

Je regardai l'animal, il fumait, écumait, grattait le sol, j'étais en nage, mais je le maintenais toujours... Il s'apaisa progressivement, resta sans bouger, trembla, frémit et souffla. Je caressai le noble animal sur la tête, le poitrail, les jambes de devant. Je lui parlai, d'une voix forte, je sautai sur son dos ; il regimba d'abord, un simple mot de commandement le calma. C'était fini ; il obéissait et obéirait désormais ; seulement, il n'obéirait qu'à moi.

Je serrai le cheval entre mes cuisses, je le forçai à faire lestement le tour de la cour ; son corps frémissait toujours, il reniflait avec fureur, mais il était dompté. Je sautai à terre et dis à notre hôte :

— Le Mori-mori[103] m'appartient ?

— Tu connais cette race ?

— Oui, je suis un amateur de chevaux.

— Je le vois bien. Mais celui-ci n'est pas encore à toi !

— Et pourquoi ?

— Je t'ai dit qu'il t'appartiendrait, si tu le domptais : je n'ai pas dit quand il devait t'appartenir... Je ne suis pas décidé...

— Décide-toi, tu le dois !

— Il faut nous entendre d'abord, avec le phy.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

Le capitaine vint à moi.

---

103 Note winnetou.fr : il pourrait s'agir de la race de chevaux Marwari.

— Vous travaillez comme au cirque, mon cher, s'écria-t-il, ces gens vous regardent avec admiration : si vous les aviez vus pendant vos exercices ! Diable d'homme, va !

— Ce cheval est dompté, mais dompté pour moi seul, capitaine, lui dis-je à l'oreille.

— Vous croyez ?

Je pris une bride des mains du valet, la passai au cou du cheval et le reconduisis dans son écurie, avec force caresses. Je l'attachai moi-même, tout en examinant les lieux. Les portes n'étaient fermées que par des verrous de bambous. Celle qui ouvrait sur la cour ne me parut pas avoir une serrure plus solide.

Nous reprîmes la visite du logis. Je m'émerveillai devant les constructions élégantes et pratiques des Chinois, la distribution des pièces me sembla très bien entendue.

Pendant cette tournée, mes compagnons manœuvrèrent avec tant d'adresse que je finis par retrouver ma future épouse et rester seul près d'elle. Kiung, toujours triste, mais non embarrassée devant moi, connaissait sans doute les projets de son père.

— Il t'est permis de me parler ? lui demandai-je.

— Oui.

— Il te serait permis de sortir seule ou en compagnie d'un parent ?

— Oui. Je ne suis pas Chinoise, je suis Mongole.

— Écoute, réponds franchement à mes questions, tu n'as rien à craindre de moi. Ton cœur s'est-il donné, déjà ?

La jeune fille se tut.

— Parle, insistai-je, je veux te rendre heureuse.

— Hélas ! murmura Kiung, mon père ne peut souffrir celui que...

— Qui est-il, parle, ma fille ?

— C'est le fils de notre pao-tching[104].

— Sois tranquille, tu l'épouseras. As-tu encore ta mère ?

Les yeux de la malheureuse enfant se remplirent de larmes, elle secoua la tête en disant :

— Non... je ne crois pas...

— Est-elle morte ?

— Elle n'est pas morte, elle a disparu. Elle était devenue chrétienne, mon père ne le lui pardonnait pas... Elle s'est enfuie.

Je comprenais... C'était sa propre femme que le monstre faisait mourir de faim au fond du puits !... Je ne voulais pas apprendre, à la pauvre fille l'affreuse vérité, j'essayai plutôt de l'encourager.

— Tu reverras ta mère, repris-je, le Dieu des, chrétiens est puissant, il vous protégera toutes les deux.

— Je le crois, car il t'a donné la force et la bonté, il est meilleur que Fo !... S'il me rendait ma mère, je le servirais... Est-ce que tu oseras dire, à mon père, que tu ne veux pas de moi, pour femme ?

— Oui... Tu ne peux savoir toute cette intrigue, mais je sais moi, où veut en venir ton père.

— Ah ! tu le sais ! rugit une voix derrière mon dos.

Le Kiang-lou avait tout entendu, il se plaça entre sa fille et moi. Continuant d'un ton plein de menaces :

— Réponds. Tu t'es informé ce matin du Loung-keu-siang ?

— Oui.

---

104 Gouverneur, premier magistrat d'une ville.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai surpris cette nuit, ta conversation avec le phy.

— Hors d'ici, étranger ! Marche !

— Marche le premier !

— Tu as peur ? Eh bien suis-moi !

Je le suivis machinalement. Le vestibule semblait désert ; j'avançais sans crainte, j'allais mettre le pied sur la première marche de l'escalier, quand une porte s'ouvrit, deux bras vigoureux m'entourèrent la taille, deux mains me serrèrent la gorge. Le Si-fan s'élançait sur moi, le poing levé ! Je me débattis comme un possédé, mais frappé, et à demi-étouffé, je ne tardai point à perdre connaissance.

Lorsque je revins à moi, je me trouvais au milieu d'une obscurité complète, pieds et poings liés, un bâillon dans la bouche. J'entendais à mes côtés le bruit d'une respiration pénible ; c'était sans doute mon brave Turnerstick. On avait dû s'en débarrasser de même... Je poussai un gémissement aussi prolongé que le permettait le bâillon. Un gémissement semblable répondit.

Plus de doutes ; nous étions de nouveau prisonniers ! Cependant, je ne perdais pas confiance ; il me semblait impossible qu'on en vînt, contre nous, aux dernières extrémités.

Le temps se passa... Quelles longues heures !... Une soirée, et la moitié de la nuit !... du moins, je le calculais ainsi. Enfin, enfin la porte s'ouvrit, deux hommes munis de lanternes, s'avancèrent, l'un était le chef des brigands, l'autre le Djiahour ; ce dernier ricanait d'un air féroce en disant :

— Vous ne m'échapperez plus ; non, non, vous ne m'échapperez plus, ni l'un ni l'autre !

Le Kiang-lou, se penchant vers moi, murmura :

— Tu sais ce que je désire... Consens-tu ?

Je secouai négativement la tête.

— On va vous enfermer là-bas, personne n'entendra plus parler de vous, la faim te tuera. Allons, voyons ; obéis, tu seras heureux et riche !

Je secouai de nouveau la tête.

— Alors vous êtes des hommes morts ; le Kiang-lou ne laisse jamais vivre qui peut le trahir ! Les diables vont vous, emporter dans les entrailles de l'enfer !

Il fit entendre un coup de sifflet, aussitôt quatre hommes athlétiques apparurent, ils nous chargèrent sur leurs épaules pour nous jeter au milieu de la cour. Là, on nous enferma dans des palanquins.

Je crois qu'on nous fît traverser la ville ; après une marche fort longue, en pleine campagne, on commença à grimper, enfin les porteurs s'arrêtèrent, on nous poussa hors des palanquins, on nous lia plus fortement et l'on nous passa une grosse corde sous les bras. Le Kiang-lou dirigeait l'expédition ; il s'écarta un peu, pour aller chercher l'échelle, ne se doutant guère que je m'en étais servi.

Nous marchions entre six hommes bien armés, que commandait le Djiahour. Ce dernier vociféra quand nous fûmes au pied du *pavillon* :

— C'est ici, qu'on se sépare pour toujours ; étrangers, je vais vous faire mes adieux !

Il se précipita sur nous, armé d'un fort rotin, frappant à tour de bras. Après cela on nous hissa péniblement, avec des cordes, jusque sur la plate-forme ; devant l'orifice du puits, le Kiang-lou m'enleva mon bâillon et me cria :

— Pour la dernière fois, veux-tu obéir ?

— Non ! répondis-je... La seule chose que je veuille, en ce moment, c'est te punir de tes crimes !

— Me punir, mais tu es déjà mort ! Tu vas trouver dans ce puits une compagne qui

t’apprendra ce qu’on gagne à résister au Kiang-lou ! va !

On me fit descendre lentement, puis je sentis qu’on enlevait la corde, de dessous les bras, en la retirant par un seul bout et lâchant l’autre.

— Qui vient ? murmura la voix de femme que je connaissais déjà.

— Une victime des brigands ! Comme toi je suis condamné à mourir de faim ; mais aide-moi ; je te sauverai avec nous, et je sauverai aussi ta fille.

— Comment le pourrai-je ?

— Es-tu liée ?

— Non !

— Hier je t’ai jeté un couteau ; coupe mes cordes !

— Ce couteau venait de toi ?

Et la prisonnière toute surprise coupait mes liens d’une main fiévreuse. Avant que le capitaine fut descendu j’étais libre. Je tâtai autour de moi, un étroit caveau s’étendait à gauche de l’ouverture, je ne pouvais m’y tenir debout. Quatre personnes y eussent été serrées. L’ouverture était perpendiculaire, mais trop large pour permettre à un homme de grimper à la façon des ramoneurs. Cette disposition semblait rendre impossible toute tentative d’évasion.

Heureusement je ne me sentais pas trop engourdi par la pression des liens. Les Indiens des savanes garrottent leurs captifs avec un art bien plus cruel.

— Donne-moi le couteau ! dis-je à la femme.

Elle me le tendit. Dès que le capitaine apparut je coupai ses liens. Sa corde fut retirée comme on avait retiré la mienne.

— Vite, capitaine ; remontons ! m’écriai-je.

— Comment, Charley, avez-vous eu un couteau ? Laissez-moi un peu souffler !... Vous voulez remonter... Mais ?...

— Assurément, l’ouverture est trop large pour un, à deux, on y arrivera. Plaçons-nous dos à dos.

— Très bien, j’aime mieux cela que de grimper les montagnes ; un vrai exercice naval !... Las ! je puis respirer maintenant !... Hardi, Charley ! hâtons-nous, pour qu’ils ne nous échappent point ! C’est ici que l’auteur s’embarrasse et que la comédie devient tragique, hé !

— Vous remontez balbutia ? la femme, ne me sauvez-vous pas ?

— Sois tranquille, nous te jetterons des cordes.

Dos à dos, travaillant des mains et des pieds, nous réussîmes à grimper assez vite. J’avais mon couteau nous pouvions nous défendre et même attaquer. Un peu avant d’atteindre l’orifice, je dis au capitaine :

— Doucement pour les surprendre, n’est-ce pas ?

— Psit ! fit-il.

— Nous franchîmes sans bruit le bord du puits. Le Kiang-lou, seul sur la plate-forme, nous tournait le dos ; fièrement campé, il regardait du côté de l’abîme. Un brillant clair de lune illuminait la scène.

— Jetons-le en bas !... murmura Turnerstick.

— Non ! ce serait un meurtre par surprise... voilà les cordes, lions-le, nous le ferons descendre quand nous aurons remonté sa femme.

— Sa femme ?

— Oui.

— Charley, ce chenapan mérite quelque chose de mieux que la prison perpétuelle. C’est un homme à exécuter sur-le-champ, un monstre !

Il criait et tapait du pied, le Si-fan se retourna.

— Qui vient...

Le reste de la question s'arrêta dans son gosier tant notre vue le stupéfia.

— Ne t'ai-je pas dit, Kiang-lou, que je te punirais de tes crimes ? m'écriai-je.

— Êtes-vous des esprits ?

— Nous sommes des gens plus avisés que toi. Te voilà prisonnier, à ton tour !

Le Si-fan mit aussitôt les deux mains devant ses lèvres et fit retentir la vallée d'un appel aigu. Des cris sauvages et terribles répondirent, le Mongol nous dit avec dédain.

— Prisonnier ! moi ! Écoutez ! mes gens reviennent pour votre châtiment.

— Avant qu'ils soient ici, tu nous appartiendras.

Je m'avançai vers lui, il se trouvait tout au bord de l'abîme, pour ne point engager la lutte dans un endroit si périlleux, il bondit de mon côté. Je le reçus à coups de poings dans là poitrine que le mouvement brusque lui avait fait tendre en avant. Turnerstick accourait à mon secours, son poing de fer s'abattit sur la tempe du brigand qui perdit l'équilibre, chancela, se renversa en arrière, et roula dans le vide, avec un cri rauque, un cri affreux ! Le bruit prolongé de sa chute nous épouvanta ; ce malheureux rebondissait de roc en roc, jusqu'au fond du gouffre.

— Charley ! balbutiait le capitaine haletant, Charley ; c'est horrible !

— Oui, capitaine, on ne voit point périr son semblable sans frémir ! Mais cet homme reçoit le châtiment qu'il mérite ; votre conscience n'a rien à vous reprocher, votre intention n'était pas de le précipiter dans le vide.

— N'importe ! J'entendrai longtemps le bruit de cette chute... Tout à l'heure je voulais l'exterminer, maintenant je donnerais mon cher *Wind* pour le sauver ! Brou ! le sang de cet homme sera toujours sur moi ! Ce n'est pas un combat cela, Charley, c'est comme un meurtre !

— Capitaine, soyons raisonnable ! Songez que le cas de légitime défense est admis, comme excuse, dans toutes les lois divines et humaines... Lui ou nous ; le dilemme se posait ainsi, mon cher ; pensons aussi au présent. Voyez le Djiahour avec ses hommes, ils ne peuvent remonter, car l'échelle est ici...

— Mais ils nous bloquent, n'est-ce pas, Charley ?

— Dieu nous protégera encore, Turnerstick, nous en revenons de trop loin pour désespérer. Sauvons toujours la malheureuse femme.

— Comment faire ?

— Hélas oui ! comment faire ! Elle est bien faible pour s'aider... Une idée ! si vous la trouvez praticable. Écoutez, voudriez-vous redescendre dans le puits ; voici les cordes, vous attacheriez la prisonnière et je vous remonterais avec elle ?

— Well ! *Come-on* !

Les cordes étaient neuves, l'opération réussit à merveille ; quelques minutes plus tard la pauvre femme, déposée sur la plate-forme, revoyait la lumière et le ciel étoilé ; le capitaine s'était hissé en même temps, sans trop de peine.

— Qui êtes-vous ? murmura la Mongole.

— Des chrétiens...

— Où est mon mari ?

— Il n'est point ici, ni chez lui ; il est loin... Tu ne le craindras plus.

L'air trop vif, pour cette malheureuse, enfermée sous terre depuis plusieurs jours, la saisit ; elle s'évanouit complètement.

Au bas du pavillon les brigands ne cessaient d'interpeller leur chef, dont le sifflet les

avait fait retourner sur leurs pas. Ils s'étonnaient de ne recevoir aucune réponse du Kiang-lou, car la plate-forme était trop élevée et trop large pour que, d'en bas, ils pussent voir ce qui se passait. N'entendant plus la voix du chef, ils criaient sans cesse et demandaient des ordres. Le Djiahour surtout, ne se lassait point de répéter :

— Kiang, kiang !

Je fis un cornet de mes mains et répondis :

— Lou !

— Que veux-tu, seigneur ? reprit-il, car à cette distance il ne reconnaissait pas la voix.

— Rien !

— Tu as appelé ?

— Non ! Quelque Loung-Yin se plaint là-bas. Allez voir !

— Seigneur, on n'entend plus appeler, si l'un des nôtres se trouvait en danger, il continuerait certainement, à crier.

— Allez toujours ; cherchez du côté de l'abîme.

— Comme il te plaît d'ordonner, nous agissons.

Les hommes s'éloignèrent, j'expliquai ma ruse au capitaine. Nous laissâmes le temps à la petite troupe de quitter la Gorge du Dragon, puis nous descendîmes au moyen de l'échelle. Cette descente était difficile et périlleuse, à cause de la femme évanouie, qu'il fallait emporter ; nous l'effectuâmes cependant sans accident. Arrivés au bas de la roche, je replaçai l'échelle dans sa cachette ordinaire. La femme du Kiang-lou s'était un peu ranimée.

— Où me conduisez-vous ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Chez toi, près de Kiung, ta fille...

— Ma fille... La connais-tu donc ?

— Oui, elle va être bien heureuse de te revoir. Peux-tu marcher ?

— Non.

— Alors laisse-toi porter.

— Ton Dieu, qui est aussi le mien, te récompensera de ta charité envers moi !

À une certaine distance, nous trouvâmes les palanquins, dans lesquels nous avions été amenés. Leurs porteurs les avaient abandonnés, pour accourir au cri du chef.

— Si nous placions cette pauvre femme dans l'une des chaises, nous la descendrions plus commodément, qu'en dites-vous, capitaine ? demandai-je à mon compagnon.

— Well ; venez Mistress... Vous allez vous reposer là-dedans ; ne craignez rien, nous avons de solides épaules.

La Mongole se laissa faire. Turnerstick se mit en avant, moi par derrière ; nous nous acheminâmes bon train vers la ville. Nous tournions un angle du chemin, pour nous rendre au palais du Kiang-lou, lorsque nous rencontrâmes un passant ; lequel, à notre vue, poussa un cri de surprise.

— Vous !

Il n'acheva pas. C'était le phy, il nous reconnaissait dans nos singulières fonctions ; frappé de stupeur, il resta un moment immobile, puis s'enfuit et disparut dans un bois de bambous.

— Laissons la chaise, me cria Turnerstick, courons après lui.

— Non, répondis-je, nous le retrouverons assez tôt

Nous étions arrivés tout près du jardin de la maison de plaisance ; il me sembla apercevoir une ombre qui, escaladant le mur, se cacha à notre approche, derrière un fourré, au bord du chemin.

— Halte ! criai-je à mon compagnon, quand nous fûmes arrivés près de ce fourré.

Nous posâmes le palanquin à terre et je cherchai dans les branches. Le jeune homme qui s'y était blotti se releva tout à coup.

— Que fais-tu par-là ? lui dis-je.

— Je me promène !

— Tu as raison, la nuit est belle et chaude. Qui es-tu ?

Le promeneur ne répondait pas, il me vint une idée.

— Si tu es le fils du pao-tching, avoue-le, repris-je, car tu parles à un ami.

— Un ami ?... Je ne te connais point ?... Oui, je suis le fils du pao-tching.

— Kiung est-elle encore dans le jardin ?

— Kiung ? pourquoi demandes-tu cela ?

— Cours la rejoindre, dis-lui qu'elle fasse ouvrir ; nous ramenons sa mère.

— Sa mère ? Serait-ce possible ?

— Oui..., me voilà ! cria une voix au fond du palanquin...

— Oh ! merveille ! exclama le jeune homme qui escalada de nouveau la haie, comme un fou, et sans autre explication.

Nous reprîmes le palanquin sur nos épaules et tournâmes le mur, pour retrouver la porte. Nous n'attendîmes pas longtemps, on vint ouvrir. La mère et la fille furent aussitôt, dans les bras l'une de l'autre. Kiung poussait des cris de joie ; elle ne pouvait en croire ses yeux.

Je pris à part le fils du pao-tching et lui dis :

— Nous sommes étrangers dans ce pays et nous ignorons ce qui va arriver. De nouveaux dangers menacent peut-être ces malheureuses femmes ; ton père est puissant, c'est à toi de les protéger.

La jeune Mongole, battant des mains, riant pleurant à la fois, m'appela pour me demander :

— Où donc as-tu retrouvé ma mère ?

— Ne te l'avais-je pas dit, mon enfant : le Dieu des chrétiens protège ceux qui espèrent en lui. Tu m'as promis de le servir, s'il te rendait ta mère, n'oublie point cette promesse. Ta mère te racontera elle même sa délivrance.

— Mais mon père, où est-il ? Sa colère paraissait grande contre vous. Cependant voilà, que tu reviens sans lui... Que se passe-t-il donc !

— Tu le sauras plus tard ; pour le moment, aie soin qu'on donne à manger à ta mère, fais-nous conduire dans la chambre des hôtes et dans celle de ton père.

— Montez, les chambres sont toutes éclairées, la chambre de mon père touche à la chambre des, hôtes. Mais où est-il ?

— Tranquillise-toi, tu n'as plus à craindre sa fureur.

Nous montâmes... Dans le repaire du brigand, nous trouvâmes nos revolvers et nos montres, ainsi que tous les menus objets qu'on nous avait enlevés... Le Kiang-lou, en laissant nos dépouilles sur sa table, ne croyait guère que nous viendrions les reprendre ! Nous étions occupés à rassembler ce qui nous appartenait, quand nous entendîmes des voix en bas.

— Qui est venu dans le palanquin ? demandait-on.

— Ma mère, répondait Kiung.

— Qui la ramène ?

— Les deux Kouang-fou.

— Ils ont tué ton père ; ils l'ont jeté dans la Gueule du Dragon !... Ils vont mourir. Où sont-ils ?

— Là-haut !

De nombreux pas retentissaient dans l'escalier, j'éteignis les lampes, et m'approchai d'une fenêtre. Dans la rue, la foule s'assemblait ; à la tête des groupes je reconnus encore le phy-ming-tsou. Quant à l'homme qui, en bas, déblatérait contre nous, c'était certainement le Djiahour.

— Il faut fuir, capitaine, murmurai-je, trouvez-vous encore ces gens aimables, vous fierez-vous encore aux politesses et à la gratitude chinoises ?

— Fuir devant des magots de la Chine ?

— Devant ce peuple ameuté ; magots ou non, ils sont dangereux ; venez avant qu'il soit trop tard.

Nous nous glissâmes le long du corridor vers l'extrémité opposée à l'escalier... En passant, j'aperçus une sorte de long manteau accroché au mur. Je le décrochai vivement et criai à Turnerstick :

— Voilà une fenêtre, sautons !

— Charley, impossible ! mon jeune temps est passé.

— Aidez-moi à tordre ce manteau, il servira de câble... je tiendrai le bout !...

— Ah ! comme cela, très bien... vite Charley !

— Deux minutes après, nous étions au milieu de la cour.

— Ouvrez l'écurie, murmurai-je, avec les chevaux notre affaire est sûre. D'ailleurs, il n'y a personne de ce côté !

Nous nous précipitâmes dans l'écurie, le temps me manquait pour seller nos braves animaux, mais qu'importait !

— Je prends mon petit cheval ! disait le capitaine en tâtonnant, et il mit bientôt la main sur le cou de la bête.

Je détachai mon *mori*, qui hennissait à ma voix, puis j'essayai d'ouvrir une porte de derrière. Mais les gens de la maison, guidés par le Djiahour, nous donnaient la chasse criant sans cesse :

— Les voilà ! Les voilà ! attrapez-les !

Le Mongol voulut se saisir de Turnerstick, ce dernier le reçut à grands coups de poing. Il finit par enfourcher sa monture, pendant que je réussissais à enfoncer la porte.

— En avant, capitaine ! criai-je, droit au fleuve ! Vite, vite !

— Oui Charley, vous allez voir si je suis bon cavalier, dans les grandes occasions !

Le lendemain, dans l'après-midi, nous atteignions Canton ; là, nous nous embarquâmes, avec nos deux chevaux, pour Hong-Kong.

Assis sur le pont de son cher *Wind*, Turnerstick me disait :

— Eh bien ! nous allons avoir de quoi raconter pendant dix ans ! Mais voyez-vous, Charley, j'ai perdu le goût des études de mœurs, surtout en Chine. Ferons-nous une dénonciation, hein ?

— Le mieux, je crois, sera de raconter l'aventure à votre consul et de nous conformer à ses avis.

— Vous avez peut-être raison, my old King-lu kang-li-li kong-la-li. Après quoi, nous filerons tout bellement, sur Macao.

— Pourquoi faire ?

— Belle question ? pour rendre visite a notre brave amazone ; ingrat que vous êtes !

À la bonne heure, capitaine ! Je vous reconnais ; toujours galant et tendre ! Je vais songer à mon discours.

— Votre discours ?

— Oui, je veux féliciter cette vaillante Meisjé.

— De ses exploits ?

— De son prochain mariage ! Hourra pour mistresse Turnerstick !

— Pshaw !

Là-dessus, le capitaine disparut au fond de sa cabine.

Je me mis à rire. Certes, la vigoureuse Hollandaise n'avait rien d'idéal, mais une femme aussi énergique devait plaire à l'original Anglais.

Pour moi, je regrettais peu ma fiancée Mongole, la satisfaction d'avoir assuré son bonheur, suffisait au mien.

www.winnetou.fr

25 mars 2019

« Source du scan : winnetou.fr »

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Notes de lecture

Dans la version allemande cette histoire se trouve dans « *Am Stillen Ocean* » volume n° 11 des récits de voyage de Karl May qui comprend encore d'autres récits.

Der Kiang-Lu (KMV 11-02) : Ce récit a été publié pour la première fois dans l'hebdomadaire catholique « *Deutschen Hausschatz in Wort und Bild* » en 1880.

Première édition :

1892 — L'Empire du Dragon : souvenirs d'Asie. — Am Stillen Ozean — Delhomme et Briquet, 1892 – 284 pages. Traduction de : Am Stillen Ozean, Pages 69-318.

Bien que non indiqué, il est fort probable que la traduction de L'empire du dragon ait été réalisée par J. de Rochay. Dans le livre « *Fragments d'un journal intime — précédés d'une Notice biographique* » J. de Rochay, (1840-1898) Paris 6 août 1906 – est noté la traduction de L'empire du dragon : Souvenirs d'Asie, par K. May. In-12, Paris, Delhomme et Briguet – 1892 par Mlle Juliette Charoy.

Une autre traduction de ce récit se trouve dans le livre « Au gré de la tourmente » N° 139 – 45 436 – 1937 – Tours, Impr. Mame (pages 74 à 307).

— oOo —

Winnetou.fr a effectué la correction des erreurs typographiques les plus flagrantes

— oOo —

On peut aussi noter quelques erreurs de traduction :

Exemple 1 :

Texte traduit : « Un peu plus loin, voici la boutique d'un changeur avec sa machine à calculer : le man-pan : qui demande une si minutieuse attention, pour ne pas faire de nombreuses erreurs ».

Texte allemand : « Daneben ist der Laden eines Geldwechslers, der mit seinem Suan-pan (* Rechenmaschine.), so schlau umzugehen versteht, daß es großer Aufmerksamkeit bedarf, nicht von ihm betrogen zu werden ».

Traduction exacte : « A côté se trouve la boutique d'un changeur d'argent, qui sait manipuler son Suan-pan (machine à calculer) avec tant d'habileté qu'il faut une grande attention pour ne pas être trompé par lui ».

Exemple 2 :

Texte traduit : « Nous montions un *cuttingboote* pourvu d'un petit canon et dont la quille étroite pénétrait partout ».

Texte allemand : « (…) in einem langen, schmalen Cuttingboote, welches über das Wasser des Kanales flog, als ob es aus einer Kanone geschossen worden sei ».

Traduction exacte : « (…) dans un long et étroit Cuttingboote qui survolait l'eau du canal comme s'il avait été tiré par un canon ».

Carte de Hong Kong, Macao et Canton